Mère du Soulas - Assistante
Maison-Mère - Périgueux.

Sa vie a été cachée en Dieu avec Jésus-Christ

La famille Gonthier du Soulas, originaire du Périgord et fort honorablement connue dès le XIIe siècle, a fourni plusieurs branches qui se sont illustrées en Guyenne et en Languedoc. La filiation directe des du Soulas de la Dordogne remonte à Arnaud Gonthier procureur syndic de la Communauté de Périgueux en 1361. Les armes de cette noble maison sont d'azur à trois besants d'or posés un sur deux, elle s'honore de cette fière et chrétienne devise : « Mon Dieu, ma patrie, mon roi. » — Alliés aux plus illustres familles du pays, +) ses membres se distinguèrent tour à tour comme consuls, magistrats, conseillers du roi, avocats aux Parlements de Bordeaux et de Toulouse. L'un d'eux était "capitoul" de cette dernière ville en 1489 ; un autre était propriétaire et tenancier de Saint-Etienne de la Cité en 1462, etc.

+) de Pourquéry, de Molènes

Le nom des Gontier revient à chaque page dans les archives de nos vieilles villes du midi, car, toujours, ceux qui le portaient ajoutaient un nouveau lustre à l'antique renom de loyauté et d'honneur qu'à travers les siècles passés leur avaient légué leurs ancêtres.

En 1789, le chef de la famille était Pierre Gontier écuyer, seigneur du Soulas avocat au parlement de Toulouse, nommé président du district de Bergerac au moment de la division de la France en départements. Ayant refusé de prêter le serment prescrit pour la fédération du 14 juillet 1791, il fut poursuivi à coups de baïonnettes et se retira furtivement à sa terre du Soulas tandis que sa maison de Bergerac était envahie et saccagée par une bande révolutionnaire. Furieux de n'avoir pas pu l'égorger, les clubistes décidèrent de brûler en effigie le citoyen du Soulas comme ennemi de la nation. Plus tard on s'autorisa de ce que deux de ses fils +) Jean du Cluzeau et Jacques de Labrousse (noms des terres qu'on leur avait données, étaient fils jumeaux de Pierre Gontier. Attachés à la maison du Comte de Provence, ils émigrèrent et furent rétablis en 1814 dans leurs fonctions de gardes de la Porte. Tous les deux étaient chevaliers de Saint-Louis et moururent sans postérité. +) avaient émigré pour l'incarcérer et mettre ses biens sous le séquestre.

Son fils aîné, Pierre, continua la filiation. Le second, Mathias, né au Soulas en 1762, s'engagea fort jeune dans la marine de Louis XVI. Retiré du service lors de la chute de la royauté, il réussit à vivre presque inconnu dans son propre pays, (ses longs voyages l'ayant transformé et fait oublier d'un grand nombre

de gens) régissant la terre de la Placelle qu'il conserva à ses propriétaires émigrés les de Laulanié. Lorsque un calme relatif fut rendu à notre pauvre pays, Monsieur Mathias du Soulas épousa Mademoiselle Marie Castaing de Lavédie et se fixa dans la propriété qu'elle lui apportait en dot. De cette union, bénie de Dieu, naquirent cinq enfants dont l'éducation fut le cher souci et le constant labeur du père et de la Mère qui désiraient surtout en faire de solides chrétiens et d'heureux élus. A cette époque encore tourmentée, où les communications étaient difficiles et les collèges peu nombreux, les jeunes gens s'élevaient souvent au foyer. C'est ce qui arriva à Lavédie. De concert avec Mr et Mme de Laulanié, Mr et Mme du Soulas prirent un précepteur qui instruisit à la fois les enfants des deux familles. Réunie tantôt à Ste Croix, tantôt à Lavédie, la bande joyeuse formait comme un petit collège fort intéressant et fort heureux. A côté de cette jeunesse turbulente, croissait humble et cachée une aimable petite violette à laquelle l'ombre de sa Mère semblait indispensable. Marie-Clémentine ne quittait Mme du Soulas que pour prendre les leçons d'une vieille tante visitandine chassée de son couvent par la révolution et retirée dans une chambre solitaire de Lavédie où elle menait une vie quasi claustrale. Idole de son père, chérie de ses quatre frères - particulièrement de l'avant-dernier, Mr Arnaud Jules du Soulas, né en 1811 mort le 19 mai 1891 conseiller général du canton de Beaumont depuis la mort de son frère aîné : Pierre Adolphe - dont un seulement était son aîné d'une année, elle grandit ainsi humble et douce comme le divin Maître et, comme Lui, ne songeant qu'à passer en faisant le bien. S'ignorant elle-même, elle cherchait toujours et partout la dernière place et très peu de personnes savaient que cette extrême réserve cachait une intelligence fort au-dessus de la moyenne. Née en 1807, Anne-Marie Clémentine venait d'atteindre sa seizième année lorsque, en 1823, la mort lui ravit son bon père. Madame du Soulas restée seule pour élever sa jeune famille, envoya ses trois fils aînés au collège de Périgueux ne gardant auprès d'elle, avec sa fille, que son plus jeune enfant - Pierre-Isidore né en 1813, mort en 1827 - dont la frêle santé donnait des inquiétudes et qu'elle eut le malheur de perdre quelques années plus tard. Ces deuils, si cruels au cœur de Mr du Soulas, ne furent pas moins douloureux pour celui de Clémentine et fortifièrent puissamment le désir qu'elle nourrissait dès l'enfance de n'appartenir qu'à Dieu seul. Par dévouement pour sa Mère affligée, elle demeura cependant à Lavédie toujours humble, toujours modeste comme dans sa petite enfance, ne quittant le toit paternel que pour l'église du village où elle se rendait par un sentier solitaire, accompagnée d'une fille de service la jeune Marie Annette

pleine de respectueuse admiration pour sa jeune maîtresse. On raconte encore à Saint-Avit que lorsque Mademoiselle du Soulas traversait ainsi les champs, si un blasphème ou quelque juron venait à frapper son oreille, elle s'agenouillait aussitôt sans aucun respect humain, pour réparer cette offense et implorer le pardon du pécheur. Les jours où Clémentine devait communier, elle sortait de la maison de meilleure heure encore qu'à l'ordinaire, déjà parée du voile blanc qu'elle portait à la Table sainte et qu'elle conservait la journée tout entière pour se cacher avec son Dieu comme avec un trésor qu'elle avait peur de perdre.

Pendant de longues années les choses allèrent ainsi et rien n'annonçait qu'elles dussent changer jamais lorsque, en 1837, l'aîné des jeunes du Soulas, Pierre-Adolphe[1], vint après de brillantes études fiscales auprès de sa Mère qu'il ne devait plus quitter. Les joyeuses fêtes qui saluèrent son retour à Lavédie furent bientôt assombries d'un voile de tristesse. Clémentine, en effet, s'était dit que l'instant était venu de répondre à l'appel divin et elle avait révélé à sa Mère le doux secret de son enfance si religieusement conservé, si pieusement gardé à travers toutes les séductions qui ont coutume d'éblouir et de fasciner la jeunesse. Atterrée par cette détermination qu'elle avait si devinée, si prévue, Mme du Soulas était demeurée muette de douleur !... C'était si bon de s'appuyer sur Clémentine, c'était si délicieux de vivre dans le commerce intime de cette fille si accomplie et si charmante !... Celle-ci s'était doucement retirée dans sa chambre et, agenouillée sur son prie-Dieu, elle pleurait et elle priait dans les angoisses de cette agonie du cœur qui achète les délices des célestes fiançailles. Cependant Marie-Annette allant et venant par la maison, s'aperçut bientôt que quelque chose d'insolite venait de s'y passer. Madame du Soulas avait fait appeler son fils ; ils conféraient depuis longtemps ensemble, ils paraissaient fort affligés et Mlle Clémentine s'oubliait dans sa chambre !... Avec la liberté des anciens serviteurs, Marie-Annette, après avoir inutilement frappé à de vives reprises, entr'ouvrit la porte, s'avança doucement et, voyant pleurer sa maîtresse : « Mademoiselle, dit-elle avec une anxiété poignante, de grâce, que se passe-t-il ?... qu'avez-vous ? » Touchée de cet intérêt si affectueux et si sincère, Clémentine conçut la cause de ses larmes à la jeune fille et la pria de profiter de ce que son service l'appelait près de Mme du Soulas pour apprendre si, la première émotion passée, elle songeait à

[1] Il en 1804, conseiller général du canton de Beaumont et maire de St-Avit-Sénieur durant 40 années.

opposer quelque obstacle à la détermination de sa fille. Marie-Annette négocia avec beaucoup d'intelligence et de tact cette délicate affaire. Allant de l'une à l'autre des affligées, elle apportait à chacune des paroles de consolation et de paix. Bientôt la pauvre mère, n'envisageant plus ce cruel sacrifice qu'au seul point de vue de la foi, donna son consentement à une séparation qui lui broyait le coeur. Il fut décidé que Clémentine entrerait à la Miséricorde de Bergerac, on prépara son modeste bagage et un matin elle quitta le toit paternel ferme et courageuse au milieu des larmes de tous les siens. Seule Marie Annette accompagna sa jeune maîtresse au Couvent.

Pour savoir comment Clémentine y vécut il suffit de parcourir les lignes tracées par l'une de ses filles presque au lendemain de sa mort et intitulées

Mes souvenirs de Mère du Soulas.

(1re Thérèse Villereal)

(Vivre selon la Règle c'est vivre selon Dieu)

Je n'avais pas treize ans lorsque notre sainte Mère m'ouvrit les portes de la Miséricorde de Bergerac. Elle y exerçait, au moins pendant quelques heures de la journée, les modestes fonctions de portière. Ma famille avait eu dans le temps quelques relations avec la sienne ce qui me valut peut-être la faveur de passer auprès d'elle, dans sa chambrette de portière, ma première journée de pension et de Communauté. J'ignorais absolument ce que c'était qu'un Couvent. Je n'avais fait qu'entrevoir des religieuses - celles de Mompazier - et la première apparition que j'en avais eue était assez singulière (c'était Mère Verdier traversant à cheval le bourg de Monferrand) et ne disait rien à mon coeur....

Le bon Dieu vint en aide à mon ignorance en mettant sous mes yeux à la Miséricorde une Communauté bien organisée et deux types de religieuses tous deux parfaits quoique tout différents: Mère du Pavillon et notre Mère du Soulas. L'impression qu'elles produisirent sur ma jeune âme ne s'en est jamais effacée. Mère du Pavillon me parut si grande d'esprit et de coeur qu'elle m'inspira de l'admiration, du respect... je n'osais pas encore l'aimer. Soeur du Soulas me fit l'effet d'une vraie sainte; je me sentis pour elle de la vénération

C'était le sentiment commun qu'elle inspirait dès cette époque: on peut dire qu'elle a été sainte toute sa vie et les soeurs rendaient à ses vertus, alors comme depuis, un hommage bien mérité.

Notre Mère avait alors 34 ans, elle était jeune professe puisqu'elle avait prononcé ses voeux à 32 ans (1839) ayant dû lutter longtemps contre son coeur avant de quitter sa sainte Mère dont elle était le trésor et la consolation. J'ai souvent entendu dire à ses contemporaines qu'elle avait été, pendant tout le temps de son noviciat,

un modèle de régularité, de ferveur, de simplicité, de modestie religieuse Soeur Octavie de Selves, qui avait été sa maîtresse des novices, s'applaudissait de n'avoir eu qu'à laisser faire le Saint-Esprit dans la formation d'un tel sujet. Notre Mère conserva toujours une grande confiance envers Soeur Octavie qui avait fait la guerre à ses petits scrupules C'était un défaut très commun à cette époque où le Jansénisme avait un peu déteint sur toutes les âmes timorées.

La direction de notre incomparable Mr Macerouze était bien faite pour élargir la voie dans laquelle devait marcher notre sainte. Elle avait aussi suivi à Montpon, pendant quelques mois, celle de Mr de Vassal, un autre saint, grand ennemi des scrupules et des étroitesses, qui entourait de sa sollicitude sacerdotale et toute paternelle la Communauté naissante de Montpon. Notre Mère conserva toujours de ses premières tendances cette grande délicatesse de conscience et cette sévère vigilance sur elle-même qui ne se sont jamais démenties.

En face de ce petit parloir, où notre bonne Mère calma mon chagrin et sécha mes larmes d'enfant, il y en avait un autre qu'on appelait la chambre des pauvres, où elle enseignait le catéchisme aux adultes et aux enfants qui ne fréquentaient pas les écoles entre autres à quelques pauvres filles plus déshéritées encore des ressources de l'intelligence que de celles de la fortune.

Je n'ai pu oublier la patience, la sérénité d'humeur avec laquelle notre sainte répétait, sans se lasser jamais, la leçon qu'elle ne réussissait pas toujours à leur apprendre. Ces pauvres gens ne comprenaient pas, mais ils sentaient qu'il fallait à si bonne école devenir honnêtes et chrétiens Lorsque notre Mère fut envoyée à Belvès, je me fis la secrétaire d'une de ces pauvres filles. Ecrire sous sa dictée, c'est à dire contrefaire son langage et ses cours était une joyeuseté dont soeur du Soulas prenait sa part puisqu'elle daignait y répondre (Mère Thérèse renvoyait ici à la première lettre de Mère du Soulas, malheureusement presque toute cette correspondance a été brûlée)

En octobre ou novembre 1842, Soeur du Soulas fit partie de la fondation de la Miséricorde de Belvès avec Soeur Elisa de Cazenave supérieure Sr Sophie Lespinasse chargée du pensionnat et Sr Mariette converse Notre sainte fut chargée de la classe gratuite et de la surveillance des pensionnaires en dehors des heures de classe. Elle y laissa comme partout un parfum de sainteté. Notre Mère ne resta pas longtemps auprès du sanctuaire de Capelou. Envoyée à Saint-Ovit-Sémeur elle prit part à la fondation de la Communauté à laquelle elle avait consacré sa fortune dès mille huit cent

trente-sept et qui est restée une de ses œuvres de prédilection.
Je dois, en passant, relever une erreur de Monsieur l'Abbé Pegot relative aux fondations des Communautés de Belvès (la Miséricorde) et de Saint-Avit. Ce n'est pas sous l'obédience de notre Mère du Soulas qu'elles ont été faites, mais sous celle de Mère du Pavillon. Sœur du Soulas, je l'ai dit, fut employée à la fondation de Belvès et la réalisa de ses désirs; mais ce fut Mère du Pavillon qui y installa Mère Massé Supérieure, le 8 novembre 1843. Notre Mère resta encore quelques mois à Saint-Avit et rentra bientôt à la Miséricorde où je commençai à enseigner sous sa surveillance
Mère du Pavillon avait ajouté aux classes payantes et gratuites de la Miséricorde un externat surveillé; il n'y eut d'abord qu'une quinzaine d'enfant sous la garde de notre sainte pendant une partie de l'année 1845 alors que je faisais sous ses yeux mes premiers essais de pédagogie. — Notre Mère n'avait pour l'enseignement des enfants qu'un attrait fort médiocre: elle ne contenait guère les turbulentes qui se faisaient un barbare plaisir de l'agacer, mais elles ne réussissaient jamais à lasser sa patience, ni à troubler sa paix surnaturelle.
Bien qu'elle fût mon admonitrice et que j'eusse à peine quinze ans, c'est moi qui grondais et punissais les espiègles qui s'amusaient à lui faire des niches. Notre sainte en souffrait, mais elle paraissait tellement absorbée en Dieu, qu'elle semblait ne pas s'en apercevoir. Une lettre qu'elle m'adressa à Monpont où je fus envoyée pour remplacer une sœur malade montre assez qu'elle n'était pas insensible aux mauvais procédés de ces méchantes enfants (perdue de la même façon)
Cette sorte d'incapacité relative, son calme inaltérable lui valaient de vives admonestations de la part d'une Religieuse chargée de la direction des classes. Je n'ai jamais surpris en notre sainte le moindre signe de mécontentement ou d'irritation contre cette sœur, du reste, bien intentionnée, qui l'appelait ironiquement La Tranquillon
Plus tard j'entendis une fois de cette même épithète à l'adresse de notre Mère, devenue Supérieure de la Miséricorde. J'en fus si choquée que je ne voulus plus me confesser à lui bien qu'il fût docte, pieux et habile directeur
Monsieur Maccarone appréciait mieux les admirables vertus de notre Mère. Il professait pour elle la plus haute estime. Supérieur de la Miséricorde, il y venait souvent à l'heure de la récréation ou à celle du noviciat, et, à la façon de Saint François de Sales, il entretenait familièrement les sœurs et les novices de sujets tout

spirituels. Lorsqu'il s'adressait à Soeur du Soulas pour avoir son avis, elle répondait toujours avec candeur et simplicité sans discuter jamais sur les points contestés

C'était un point de règle à la Miséricorde de s'arrêter et de s'incliner respectueusement devant une ancienne qu'on rencontrait. Notre Mère avait dans cette circonstance une façon de s'incliner, de baisser les yeux qui révélait sans qu'elle s'en doutât l'humilité de son coeur. Même pose modeste lorsqu'elle arrivait - ce qui était rare - l'exercice étant commencé; elle se prosternait et baisait la terre avec tant d'humilité que toutes en étaient édifiées, bien que cette pratique fût commune à toutes.

Enfin elle était dans ses premières années de vie religieuse ce que telle que nous l'avons vue plus tard, avec plus de timidité encore et un peu moins d'abandon Elle semblait la perfection incarnée. Les années ont même peu modifié son extérieur. Elle a toujours été le roseau penché, la violette qui se cache. Jeune encore, elle avait cet air ascétique et doux qui commandait le respect et imposait la vénération

Cependant la santé de Mère du Pavillon s'affaiblissait épuisée par les labeurs incessants de ses charges de Supérieure, de fondatrice, de restauratrice, de maîtresse des novices. Elle exerçait celle-ci à la place de Mère Octavie devenue directrice de la maison de Latour Blanche fondée en 1842 par l'amie d'enfance et de coeur de Mère du Pavillon, notre admirable Madame de la Croix Rappelée de Saint-Avit notre Mère du Soulas ne tarda pas à être élue maîtresse des novices. Elle déchargea ainsi Mère du Pavillon de la plus lourde part de son fardeau.

A cette époque, j'avais quitté la Miséricorde. Mes parents avaient jugé que ma vocation trop prématurée devait subir la double épreuve de l'éloignement et du temps. En attendant ma majorité, délai exigé par ma Mère pour mon entrée au Noviciat et réglé par la Providence pour différer ma Profession jusqu'à la fusion, je passai cinq ans soit dans ma famille, soit dans les Communautés de Monpont et de Latour Blanche. Je revenais souvent à la Miséricorde. Le Noviciat y était nombreux et florissant. Malgré son horreur pour les charges, notre Mère dut se trouver dans son élément lorsqu'elle reçut du bon Dieu et de sa Communauté la mission de former des épouses de Jésus-Christ

Lorsque je rentrai à la Miséricorde pour y commencer mon noviciat (9bre 1850) notre Mère en était supérieure*1 depuis deux ans. Elle avait succédé à Mère du Pavillon que le mauvais état de sa santé avait obligée à se démettre de sa charge.

Pendant quatre triennats successifs, cette intelligente et bonne Mère du Pavillon avait épuisé ses forces à constituer la Miséricorde en vraie Communauté. Elle ne lui avait pas seulement donné un vaste local, sain et aéré; elle avait rendu prospères toutes ses oeuvres; en avait créé de nouvelles, des classes surtout, fondé les maisons de Monpont, de Belvès, de Saint-Avit-Sénieur, de Latour-Blanche qu'elle avait pourvues de sujets capables. Elle avait préparé les fondations de Sainte-Aulaye, de Cabans, de l'Orphelinat de Bergerac: elle avait surtout appliqué les ressources de son esprit éminemment pratique et religieuse à faire revivre l'esprit primitif de la règle, à détruire quelques abus que les malheurs des temps passés y avaient introduits; et, par d'heureuses modifications apportées aux usages de la vie commune, elle avait, dans les desseins de Dieu préparé les âmes et les choses pour un état de vie plus parfait encore, à l'émission des trois voeux de religion dont elle avait fait accepter les pratiques. Mère du Pavillon légua sans le savoir à Mère du Soulas le soin de réaliser l'oeuvre qu'elle avait entrevue, rêvée peut-être au profit de sa Communauté. Notre Mère du Soulas devait, par son esprit de conciliation, incliner vers la fusion les esprits et les volontés.

Rien n'avait manqué à Mère du Pavillon*1 pour être une Supérieure accomplie. Naissance élevée, éducation religieuse et distinguée, jugement solide et éclairé, esprit droit et fin, grand coeur, austérité de vie, dévouement aux oeuvres, à ses pauvres; affection de Mère pour ses soeurs, dignité dans l'exercice de l'autorité, un oeil qui voyait tout, un coeur qui comprenait tout, une prudence qui savait dire et se taire à propos; toutes les qualités administratives et toutes les vertus religieuses. Aussi comme on était fière de lui appartenir! comme on s'inclinait avec bonheur sous sa main! Hélas! ses longues maladies, ses fréquentes absences de sa Communauté pendant son dernier triennat pour chercher ailleurs le repos et la santé, avait failli devenir funestes au bel ordre qu'elle avait établi. L'assistante manquait d'autorité, et, l'autorité manquant dans la maison, la régularité et l'obéissance trop personnelle qu'on avait rendue à Mère du Pavillon se fussent perdues peut-être sans l'exemple et le concours de notre sainte qui était alors Maîtresse des Novices*2. Devenue Supérieure, elle suppléa par ses vertus et ses lumières intérieures aux rares qualités de Mère du Pavillon

*1 Elle exerçait en même temps les fonctions de Maîtresse des Novices pour Sr Octavie de Selves devenue Supre de l'Orphelinat

*1 Cette bonne Mère était la première aux exercices; elle faisait elle-même sa chambre; veillait à ce qu'aucun bruit ne troublât le repos des novices. Elle visitait les malades les plus éloignés et par les temps les plus mauvais

*2 Mère du Soulas avait été chargée par Mère du Pavillon de remédier à cet état de choses et de diriger la maison. Elle fit preuve d'un tact exquis dans cette délicate mission

Celle-ci languit encore quatre ans pendant lesquels notre sainte exerça constamment envers celle qu'elle appela toujours « Ma Mère » les actes de la plus humble déférence et de la plus pure charité. Le tact et la prudence dont elle avait usé vis à vis de la bonne assistante dans la situation dont nous parlions tout à l'heure lui furent plus nécessaires encore vis à vis de la vénérable Mère déposée dont les facultés intellectuelles demeurèrent dès lors considérablement affaiblies. Elle ne les y épargna point et donna dans ces douloureuses années la mesure de la profondeur et de la droiture de son esprit (moins brillant mais plus solide encore que celui de Mère du Pavillon), de la générosité et de la délicatesse de son cœur, de l'étendue de son dévouement, de l'intensité de ses vertus.

En entrant au Noviciat je me trouvai donc entièrement sous la direction de notre sainte Mère qui resta chargée des novices jusqu'à l'élection de notre chère Sœur Clothilde Bruyère (4 7bre 1851). Il me semble qu'à cette époque sa bonté prit envers moi une teinte de sévérité. J'avoue que je n'étais plus la naïve enfant de mes premiers jours de pension. J'étais pédante, toute bouffie d'orgueil et d'affections naturelles. Notre Mère s'appliqua surtout à me rapetisser à mes propres yeux. Peu de jours après mon entrée, je demandai la ceinture. — Sept ans d'épreuves et de noviciat pratique ne m'y donnaient-ils pas des droits? — Je le croyais: notre Mère en jugea autrement. Au premier mot de demande, elle m'arrêta par un « non » très sec et elle ajouta: « Commencez par vous détacher des créatures et de vous-même si vous voulez vous attacher à Notre-Seigneur » Je dus me résigner à attendre encore et travailler à rompre mes attaches.

Mais si notre Mère exerçait l'autorité avec fermeté ai-je besoin de dire que cette fermeté était toujours tempérée par la douceur? Sévère envers elle-même, comme elle était indulgente pour nous, patiente à attendre l'heure de la grâce! Avec quelle sagesse et quelle charité elle m'aidait dans la correction de mes nombreux défauts qu'elle m'a toujours signalés avec une sainte liberté. Très réservée envers les âmes qui ne se communiquaient pas à elle, elle a toujours payé de sincérité ma confiance et mes aveux; et je sais qu'elle en usait de même envers celles de ses filles qui avaient pour elle le plus d'ouverture de cœur et de sainte affection.

Les vertus que notre Mère nous recommandait le plus en commun

et en particulier étaient bien celles qui brillaient en elle et à son insu des plus doux éclats : humilité, pureté d'intention, simplicité, obéissance, charité, pauvreté, pratique de la présence de Dieu et toutes les chères petites vertus qu'elle pratiquait si bien, étaient les thèmes favoris de ses entretiens.

Notre Mère m'a toujours paru très défiante de toute pratique de piété faite en dehors de la règle. Elle a toujours été elle-même la règle vivante ; aussi silencieuse, aussi ponctuelle que nous l'avons vue à la Maison-Mère ; aussi charitable envers tout le monde, aussi saintement joyeuse pendant les récréations.

Vous savez toutes qu'elle abhorrait la flatterie et toute sorte de singularité. Elle appréciait médiocrement les pénitences corporelles ; mais elle recommandait beaucoup la pratique de la mortification intérieure. Je lui ai entendu dire qu'elle craignait que certaines âmes se reposassent un peu trop sur l'usage des mortifications corporelles pour se dispenser de la mortification des sens et des pénitences ordinaires. Notre Mère visait constamment à la mort de soi-même pour elle et pour ses filles. C'était toujours le « quotidie morior ». Il fallait mourir tout bellement sans gémir, ni se plaindre, mourir à tout ce qui n'était pas Jésus-Christ.

Toutes autres combats livrés à sa nature, elle a souvent fait la guerre à son empressement naturel pour les œuvres de charité. Elle n'appréciait le dévouement qu'autant qu'il était inspiré par le pur désir de la gloire de Dieu. Elle craignait toujours que quelque chose d'humain le mêlât, ne se mêlât à votre zèle ; elle n'admettait pas qu'on dût pour le bien des âmes négliger le soin de sa propre perfection.

Notre Mère nous a toujours édifiées par sa gravité toute religieuse, par son rigoureux silence, par son recueillement intérieur, par son esprit d'oraison et son union intime à Notre-Seigneur. Que de saintes heures elle savait dérober au monde, qui assiège les Supérieures, pour les passer devant le saint Sacrement, où elle se consumait comme la lampe du sanctuaire. Mais ce que j'ai le plus admiré en elle ce n'étaient pas tant ses vertus naturelles ou acquises qu'elle pratiquait à un haut degré de perfection, que cette constance, cette persévérance à les pratiquer toujours. C'était chez notre Mère un état permanent de perfection. On eût dit qu'elle était confirmée en grâce comme les Saints du ciel.

Notre Mère s'est toujours appliquée de préférence aux occupations basses ou abjectes. Elle ne cédait à personne le soin de balayer sa cellule, de savonner ses vêtements, ceux des pauvres, le linge de la sacristie — en quoi elle a excellé jusqu'à ses derniers jours — elle y ajoutait souvent le balayage des corridors et de la salle de Communauté. Elle aimait et appréciait par dessus tout l'exercice de la vie commune

dont elle accomplissait les pratiques avec une si religieuse distinction. Elle ne souffrait qu'avec peine d'être l'objet de quelque attention particulière ; nous n'osions pas trop la prévenir de nos soins de crainte de la contrister.

Parmi les occupations de notre sainte Mère, il en était une bien chère à son cœur ; c'était le soin des pauvres malades.[x] Avec quel esprit de foi et quel religieux empressement, elle se rendait aux infirmités ou la première sonnerie de la cloche qui annonçait les visites à domicile maladie retenaient. Les occupations de sa charge auraient pu la dispenser de celle-ci : dans leur cellule elle n'y manquait jamais, bien qu'elle eût constamment dans Jeanne qui demeura journée l'occasion de recevoir les pauvres, de leur faire l'aumône, 28 ans mise prise d'essuyer leurs ingratitudes avec la souffrance, C'était une bonne fortune pour celle d'entre les novices on nous a assuré que postulantes qui était désignée pour accompagner notre vénérée jamais notre Mère dans ses visites de charité. J'ai eu souvent, le jeudi, cette fa- n'avait pas un vœux et je puis assurer que dans ses courses à travers la rue seul jour sans des Frères, la Gravouge, la rue Pédagasse etc., c'est à dire dans monter la visite les plus pauvres quartiers de Bergerac, dans ces bouges infects où nous portions des secours, notre Sainte prêchait comme Saint

[x] Les pauvres que Bonaventure et Saint François d'Assise.[x] Quel silence ! quelle de ces quartiers par modestie ! quelle charité ! Je l'ai vue remuer la couche des vieillards lent encore des baiser des infirmes sans témoigner la moindre répugnance pour les et de la vertu de sales guenilles que leur servaient de couverture ni pour les parasites de Du Soulas qui les habitaient (On s'est longtemps égayé à la Miséricorde d'une aussi appelait vieille qui nourrissait, sur son lit, un coq de ses pouce) Et pourtant la Sainte, elle ne son cœur bondissait à ces contacts malpropres ; car, si elle était très les oublia jamais courageuse par grâce, elle était très délicate par nature.

et se plaisait à Notre Mère trouvait quelquefois, dans ces circonstances, l'occasion de les nommer un à mortifier un peu mon amour-propre et ne la laissait pas échapper un au bon Dieu Comme je rappelais un jour, plaisamment, en récréation, les faits et dans ses longues et gestes d'une vieille très loquace et très sale qui m'avait faite com- ferventes prières plimenter de trouver que je lui ressemblais, notre Mère ajouta avec beaucoup de sérieux : « Et je le trouve aussi. » Quelque peu flatteuse que fût la comparaison, je trouvai qu'elle était vraie ; car elle tombait juste sur mes fréquents manquements au silence.

Cette petite leçon d'humilité m'en rappelle une autre qui fut donnée avec plus de finesse encore. On raillait innocemment à la récréation une bonne Sœur ancienne de ses sympathies pour une novice élevée dans la maison. C'est si naturel, dit la bonne Sœur,

[x] Chaque jour elle visitait également les Sœurs que les infirmités ou la maladie retenaient dans leur cellule

n'est-ce pas, ma Mère ? – Oh ! certainement, répondit notre sainte Mère – Ah ! répliqua la Soeur toute triomphante, notre Mère trouve, comme moi, que c'est tout naturel !... Et notre sainte : « Oui, mais ce n'est pas surnaturel. »

Le surnaturel ! c'était précisément l'élément dans lequel vivait et mourait constamment mère du Soulas. Jamais on ne l'a vue agir par un mouvement de nature. En elle la grâce triomphait toujours

Soeur Angèle me rappelle à ce sujet un trait héroïque. Pendant notre Noviciat notre sainte Mère perdit sa Mère, sainte comme elle, tendrement aimée de sa fille qui n'eut pas la consolation de lui fermer les yeux. Elle apprit dans l'après-midi la fatale nouvelle. Après quelques instants à peine donnés à la nature, notre Mère se rendit à la Chapelle, fit le chemin de la Croix et offrit à Dieu le sacrifice de sa Mère et celui de ses larmes avec tant de perfection que, moins d'une heure après elle put descendre au réfectoire présider au souper et ensuite à la récréation qui suivit sans qu'il parût dans son attitude ou sur sa physionomie, les traces de son immense douleur. – Soeur Angèle ajoute : « Ceci me parut tellement surhumain que je ne l'ai jamais oublié. »

Mais si la nature était constamment tenue en échec, le coeur était néanmoins rempli d'affection pour les siens. Ses nièces étaient surtout l'objet de sa tendresse. Que de fois je lui ai entendu prononcer les noms chéris de Léonie, Louise, Marguerite !...

Ces larmes brûlantes qu'elle a longtemps versées sur les égarements d'un frère chéri n'attestent-elles pas en même temps sa tendresse et sa foi ?

Aucune de nous n'ignore que notre Mère que notre Mère avait le don des saintes larmes[x]. Elles avaient creusé des sillons sur son visage amaigri. Cette façon de pleurer sans agitation, sans suffocation, était toute surnaturelle. Le visage, le mouchoir, le prie-Dieu étaient tout trempés de ses pleurs, la physionomie restait sereine, la posture calme, tranquille. Nous avions remarqué qu'elle pleurait surtout avant et après ses confessions, nous en étions impressionnées et nous nous disions souvent : « Notre Mère pleure nos péchés » ou bien : « Notre Mère pleure les péchés de telle personne » Nous avions peine à admettre qu'elle put verser tant de larmes sur les siens qui nous semblaient à peine de légères imperfections.

Contrition ou charité, c'était bien un motif surnaturel qui les faisait couler. Cette faveur d'en haut me fit craindre dans une circonstance un qui provoqua peu flatteur pour ma chère Communauté.

C'était pendant les vacances de 1853, l'année même de la fusion. Mr l'abbé Mazet, supérieur du Grand Séminaire de Périgueux nous donna deux retraites ; l'une au Thoin, l'autre au Petit

[x] Nous la citions aux enfants comme un modèle de contrition parfaite et ces chères petites aimaient à aller visiter l'accoudoir du confessionnal et le prie-Dieu de Notre Mère. Elles les trouvaient inondés de larmes et ont souvent cité à leur tour notre sainte comme un modèle de vraie contrition

Séminaire de Bergerac. Les Sœurs de Bergerac et beaucoup d'autres assistaient à cette dernière.

Le vénérable prédicateur répéta plusieurs fois dans ses instructions ou conférences sur l'obéissance ces paroles : « Malheur aux religieuses dont la Supérieure pleure ! »

Chaque fois cette apostrophe sentencieuse me blessait au vif. Je craignais que les Sœurs étrangères à la Miséricorde n'attribuassent les pleurs de notre Sainte Mère aux désobéissances de ses filles.

Je ne sais pas si j'attendis la clôture pour les informer que Mère du Goulas avait le don des larmes, qu'elle pleurait ses péchés ou plutôt ceux des autres. Ce n'est pas grand peine à me croire. Les Sœurs de toutes les Communautés venues à Bergerac pour les retraites de 1852 et 1853, partageaient dès les premières entrevues, les sentiments d'admiration qu'elle inspirait à ses filles.

En 1851, Mgr l'Abbé Simonet, père de la Miséricorde de Paris, missionnaire de France avait donné la retraite aux Sœurs de la Miséricorde qu'il appelait " ses Sœurs"

Pendant une Conférence, il dit que chaque Congrégation avait son Saint ou sa Sainte et qu'il fallait aussi avoir la nôtre. Aussitôt toutes les pensées se tournèrent vers notre ancien et on murmura même : « ce sera Mère du Goulas ! »

Une novice confiait à Mgr Macerouze ses scrupules au sujet de la trop grande affection que lui inspirait notre Mère. Le Saint lui répondit dans son inimitable langage : « Soignez-la bien, bien, bien. C'est une Sainte. Moi je ferais toute l'année ma méditation sur ses vertus !... »

Nos Sœurs anciennes ne jugeaient pas autrement des mérites de leur Mère. Un soir l'une d'elles était retenue dans sa cellule par un violent mal de tête accompagné de malaise et de fièvre : elle redoutait quelque maladie grave. Notre Sainte Mère lui fait une visite ; comme pour s'assurer si la tête est brûlante, elle pose sa main sur le front de la Sœur souffrante et celle-ci de s'écrier aussitôt : « Je ne sens plus de mal !... ma Mère vous m'avez guérie !... » En effet, elle reprit comme à l'ordinaire sa classe le lendemain.

Lorsque Mme Faucher fut devenue veuve, elle présenta comme élèves ses quatre filles à la Miséricorde. Les deux aînées joignaient aux qualités du cœur et à l'intelligence, des grâces naturelles de charmantes physionomies. La plus jeune, orpheline dès le berceau

semblait surtout intéressante. Notre Mère arrêta son regard sur la troisième - comme si elle eût compris que, déjà pourvue de charmes extérieurs, elle était plus richement douée encore que ses aînées sous le rapport de l'intelligence et du cœur - et dit simplement : « Claire sera religieuse, c'est la vôtre » et Claire est devenue notre Sœur Joséphine.

Je ne prétends pas donner à ces petits traits plus d'importance qu'ils en méritent ; mais ils sont restés dans ma mémoire et je ne crois pas devoir les omettre. La prédiction a été souvent répétée.

Les grands mérites de notre sainte Mère se révélèrent surtout à l'époque où Monseigneur Grasges, de grande et sainte mémoire, se conformant au vœu du Conseil de Bordeaux, voulut réunir, en une seule, toutes nos Communautés du diocèse et en transporter le Noviciat dans sa ville épiscopale.

Ce grave projet de fusion des Communautés préoccupait vivement les esprits pendant quelques années, particulièrement de 1850 à 1853, on en parla dans tout le Périgord que de costumes et de Communautés religieuses, de novices et de noviciat. Nous étions devenues l'intarissable sujet de toutes les conversations tant soit peu spirituelles. Le monde ne manquait pas d'émettre son avis ; on se passionnait pour ou contre la fusion comme s'il s'était agi d'une question purement dogmatique ou politique. Sauf quelques rares exceptions, Messieurs les ecclésiastiques étaient hostiles au projet. Ceux qui ne s'élevaient pas jusqu'à la hauteur de l'entreprise se faisaient un mérite de la critiquer. « Elles ne doivent pas déchoir, disait-on, car cette mesure est prise pour abaisser certaines Communautés et en favoriser d'autres ». On allait jusqu'à prétendre que le transfert de la Maison-Mère à Périgueux était un système d'espionnage inventé par Monseigneur contre ses prêtres, ce qui revenait à nous faire jouer dans l'avenir le rôle d'espions de l'Evêché.

Nos Sœurs anciennes, plus intéressées que personne dans cette affaire souffraient d'être l'objet de tant de commérages. Elles souffraient surtout à la pensée du sacrifice de leur autonomie, de leur Noviciat, de leur Maison-Mère, de leur résidence peut-être. On faisait de pénibles suppositions ; les perspectives d'avenir étaient peu riantes....

Sans doute, il y avait de ferventes religieuses qui, comme notre vénérée Mère du Soulas, envisageaient l'épreuve par son beau côté : le mérite du sacrifice et les avantages spirituels de la fusion, et qui se réjouissaient intérieurement de passer de la vie religieuse à l'état religieux. Néanmoins il était d'usage de gémir ; eût-on été contente, on ne devait pas le laisser paraître sous peine de blesser de

justes susceptibilités.

Notre Mère se montra, dans son humilité toujours supérieure à ces petites faiblesses. Abandonnée en tout à la conduite de l'Epoux céleste qui veille sur ses épouses, et confiante en la prudente sagesse du digne prélat qui nous gouvernait, elle ne permit jamais ni doléances, ni murmures contre l'autorité. Son silence, sa soumission étaient le meilleur exemple qu'elle pût donner à ses filles. Aussi, le moment de l'exécution venu, à peu près toutes rivalisèrent d'obéissance et de généreuse entrain.

Avec quel religieux empressement elles se rendirent en 7bre 1852 aux deux retraites que fit donner Monseigneur au Petit Séminaire de Bergerac à toutes les Sœurs des diverses Communautés par Mr l'Abbé de Montbrun, le saint qui désormais nous consacra sa vie. Beaucoup d'entre les Sœurs, venues des autres Maisons-Mères firent visite à la Miséricorde où notre Mère les accueillit d'une façon toute religieuse : c'est là que l'on commença à s'aimer fraterniser. A la première de ces deux retraites se rendirent toutes les novices et postulantes, les Sœurs converses et les professes de chœur qui devaient garder leurs maisons pendant la dernière. A celle-ci furent appelées les plus anciennes religieuses et toutes les Supérieures. Sans guère le montrer, Monseigneur surveilla les deux.

Monsieur l'Abbé de Montbrun proposa de prendre la Très Sainte Vierge pour Mère en attendant l'élection qui se fit l'année suivante sous ces deux autorités. Chaque Supérieure reprit donc la direction de sa maison et tout s'accomplit avec force et douceur. Mgr fit adopter un costume uniforme. (Après la clôture de la dernière retraite Mr l'Abbé de Saint-Exupéry avait eu le soin d'apporter des costumes religieux, confectionnés dans je ne sais quelle Communauté cloîtrée, afin que Supérieures et religieuses pussent faire leur choix. Elles s'arrêtèrent à celui que nous portons, résumé modifié des costumes anciens.) On n'avait pas songé à la chaussure : le soulier de notre Mère du Soulas fut pris pour modèle, ce n'était pas le plus élégant. Je trouve que ce pauvre petit soulier représente pas mal, à sa façon, l'humilité de notre Sainte placée à la base de l'édifice qui se préparait.....

Les premières coiffes furent fabriquées à la Miséricorde

Cette année là on se sépara sans faire - comme on s'y était attendu peut-être - l'élection d'une Supérieure Générale.

Mr l'Abbé Jouvières déjà Supérieur de plusieurs maisons fut nommé par Monseigneur Supérieur général de la Con-

grégation future. Nous savons avec quelle intelligence, quelle prudence, quel dévouement il a rempli cette charge si délicate.
Cependant le bon Dieu s'était choisi une victime digne de cette oeuvre qui était la sienne. Mère du Pavillon, languissante depuis plusieurs années, fut emportée en 1852, par des accès de fièvre cérébrale dans l'intervalle des huit jours qui séparèrent les deux retraites. C'est donc sous l'impression que laisse toujours la mort que notre Mère du Soulas avait fait cette retraite préparatoire à la fusion dont elle avait éminemment l'esprit : esprit de conciliation, de douceur, de paix, d'impartialité sans lequel le succès fût devenu impossible.
Les Soeurs, jusque là étrangères à la Miséricorde goûtèrent ce type religieux que la Providence semblait avoir préparé pour être le modèle et comme l'idéal de la future Congrégation.
J'ai entendu un prêtre, à qui notre Mère était pourtant peu sympathique, dire qu'elle était le sujet propre à cette époque de tiraillements et de transition, qu'elle était pour la Congrégation la Supérieure providentielle.
Après les retraites notre Mère fit hâter dans sa Communauté la confection du nouveau costume dont toutes les religieuses se revêtirent en la fête de Sainte-Marthe. Elle s'occupa, non sans brisement de coeur, du départ des Novices pour la Communauté du Thoin qui leur donnait provisoirement l'hospitalité.
Par déférence pour Mère Pichon (la Supérieure du Thoin) notre Mère ne voulut pas laisser prendre tout d'abord le nouveau costume à ses novices. Elle attendit pour cela un avis préalable de Mr Jumières.
De tous les sacrifices imposés par les circonstances, la suppression de leur Noviciat fut le plus douloureux pour nos Soeurs.
Le Noviciat de la Miséricorde avait été l'un des plus florissants. On disait même que Monseigneur Georges avait eu d'abord le projet de réunir à la Miséricorde les autres maisons les autres maisons de son diocèse sous le nom de Miséricorde de Sainte-Marthe et sous la direction de Mère du Pavillon qui possédait tous les genres de capacité et de mérite pour le réaliser. On eut sans doute raison d'y renoncer ; mais il en dut coûter de faire le sacrifice d'une si belle espérance. L'amour-propre, quoique contenu ne meurt qu'avec nous : transformé en esprit de corps, il souffre plus encore des blessures faites à sa Communauté. Le départ des novices occasionna une explosion de douleur. Notre Mère des novices, Sr Clothilde était atterrée. Mr Macerouze (jusque là Supérieur de la Miséricorde) avait des lamentations. Après avoir franchi le seuil de notre Miséricorde, nous nous retournions pour en baiser les murs en sanglottant. Ce fut notre Mère qui, toujours calme et digne, nous arracha à

cette scène déchirante. Elle nous conduisit elle-même à Périgueux le 30 9bre 1852, fête de Saint-André, l'apôtre de la Croix. Le jour était bien choisi pour ce crucifiement. (Le jour était bien choisi pour ce crucifiement.) Notre Mère sut nous y faire trouver des douceurs. Tout le long de la route elle pria avec nous, nous réconforta par ses pieux entretiens et nous combla de ses attentions maternelles dont elle paraissait ordinairement si sobre.

Nous arrivâmes au Verdis à 8 heures du soir. La Communauté était alors plus inabordable qu'aujourd'hui. Que je me trouvais loin des bords de la Dordogne et de notre jardin de la Miséricorde! Mais Jésus faisait entendre à nos coeurs son touchant appel auquel nous étions heureuses de répondre. Malgré mon émotion, je remarquai le calme et la bonne grâce avec lesquels notre Mère nous remit aux mains de Mère Pichon et de Mère Rouvagère, notre nouvelle maîtresse des novices. Il y avait sur sa physionomie un gracieux reflet de l'immolation de son âme!

Cette sainte Mère repartit pour Bergerac le lendemain et nous écrivit peu de jours après deux lettres qui témoignaient de sa sollicitude pour ses chères enfants (Hélas! aussi perdues)

Cette abnégation si complète d'elle-même ne l'empêchait pas d'adresser respectueusement ses observations à ses vénérés Supérieurs. Un petit incident de cette époque en est une preuve:

Les Sœurs de Nevers réclamèrent auprès de Monseigneur George contre la trop grande ressemblance de notre costume avec le leur. Monseigneur crut faire droit à leurs plaintes en ordonnant à nos Mères de supprimer l'épingle qui attache notre cornette. La bonne Mère Pichon transmit à regret l'ordre de sa Grandeur à ses Sœurs et aux novices. On obéit. Mais quelle fut la joie de toutes Mères et filles lorsque, deux jours après, le 14 Xbre 1852, elles virent arriver une députation de Sarlat et de Bergerac* venant redemander à Monseigneur la chère épingle comme témoignage de leur attachement au costume adopté et garanti de leur fidélité à le conserver. (On fit remarquer à Mgr les différences qui distinguent les costumes des deux Congrégations, Sa Grandeur, qui n'avait pas remarqué ces détails les trouva suffisants)

Monseigneur et Mrs Jeunières furent touchés: l'épingle nous fut rendue. Elle aura son épisode dans l'histoire de notre chère Congrégation.

Quelques jours après notre Profession, qui eut lieu

* C'était, pour Sarlat, Mère Julie et Sr Angélique; pour Bergerac de Maria (pour le Bourg) et la Madeleine (pour notre Mère du Sauveur)

2/ février 1853, la sainte Obéissance me rappela à la Miséricorde. Je me trouvai donc encore sous la direction immédiate de notre sainte mère qui se montra plus saintement jalouse que jamais de notre perfection et s'efforça de conserver dans nos âmes la ferveur du Noviciat et de la Profession

Néanmoins, elle faisait toujours ses réserves en faveur de la Supérieure de Reims qu'elle estimait beaucoup. Je remarquai que, toujours déférente envers l'autorité elle avait fait généreusement le sacrifice de toutes les coutumes et pratiques jusqu'alors usitées à la Miséricorde : Conférences après la lecture les lundis ; compte rendu de la méditation le mercredi ; compte de conscience le samedi ; confitor le 1er vendredi, robe détachée tous les vendredis)

En revanche elle visitait plus souvent les autres Communautés de la ville ; elle nous conduisit même dans chacune.

Dans le cours de cette année 1853 fut dressé l'acte d'affiliation par lequel toutes les Communautés du diocèse se constituaient en Congrégation Générale

Il est à remarquer que la Miséricorde se donna sans restriction à la future Communauté : c'était une conséquence du grand esprit de soumission et de foi de notre Sainte Mère. L'élection de la Supérieure Générale se fit bientôt après. Déjà l'on songeait à Mère du Soulas pour remplir cette charge ; mais il était de très haute conséquence qu'il en fût autrement

La première Supérieure de la Congrégation Générale, comme on disait alors, fut mère Pichon qui en exerçait déjà les fonctions auprès des Novices, dans la Communauté de Reims. C'était un bon choix. Femme de tête et de cœur, mais infirme par suite d'un accident, Mère Pichon avait une répugnance extrême pour cette charge qu'elle n'accepta que par obéissance et qu'elle résigna le plus tôt possible. +

Notre Mère fut élue pour lui succéder le 10 mai 1857.

Après l'élection de Mère Pichon, le Noviciat et toutes les officières élues quittèrent la Communauté de Reims pour entrer dans la nouvelle Maison Mère bâtie dans le jardin Chambon, près l'église de la Cité pour être le siège de la Congrégation. Après sa démission et l'élection de notre Mère du Soulas, Mère Pichon retourna au Reims où elle gouverna jusqu'à sa mort sa Communauté dont elle était chérie.

Je note en passant une particularité : A la retraite qui avait suivi son élection comme Supérieure Générale, Mère Pichon avait fait la distribution des règlements qui venaient d'être imprimés. Il en tomba sous sa main un dont la couverture était marquée d'une croix. En me le donnant pour le remettre à notre Sainte Mère, elle me dit : « Celui-ci est pour Mère du Soulas, remettez-le lui de ma part »

Arrivée à la Miséricorde, je m'empressai de faire la commission et

et notre Mère reçut en rougissant ce témoignage de distinction sans le doute peut-être du sens qui y avait été attaché

En 1857 Mère du Goulas avait porté, comme c'était d'usage alors les votes de sa Communauté à la Maison-Mère ; « le résultat du scrutin connu, elle sourit à genoux et dit en joignant les mains et en pleurant : « J'obéis. » et elle accepta le fardeau qu'elle a si dignement porté

A son retour à la Miséricorde où elle venait de donner une exemplaire sainte (Mère Mathilde Manières), à son départ pour Périgueux, alors que tant de brisements s'opéraient dans son âme, elle montra même calme parfait, même soumission parfaite à la volonté de Dieu, même détachement parfait de sa chère Communauté - En elle tout était parfait.

D'autres diront mieux que moi les grands exemples de vertus qu'elle a donnés comme Supérieure et assistante de la Congrégation - Je me plais à reporter souvent mes souvenirs et mon cœur sur les heureux jours où les devoirs de sa charge la rappelaient à la Miséricorde - Elle reprenait humblement ses fonctions d'autrefois en visitant les pauvres et les enfants, en accueillant avec bonté toutes les filles, écoutant tout avec cette douce impartialité, cette prudence de charité qui laissait croire qu'elle entendait un récit pour la première fois alors qu'elle en connaissait déjà tous les détails. Est-il besoin de dire que c'était toujours même régularité aux exercices, et aux récréations, même gaieté douce et sans contrainte ; c'était aussi même goût pour le travail manuel le plus insipide : le raccommodage. Assise sur sa chaise - elle n'aurait pas accepté un fauteuil - elle enfilait une aiguille pour aider la lingère ou la sacristine « Ma Mère, ces surplis vous connaissent encore, lui disait un jour Sœur Octavie de Selves en riant

C'était une grande joie pour les enfants et leurs maîtresses lorsque notre Mère visitait le Pensionnat. Alors on s'ingéniait à faire de son mieux ; il fallait que ce fût simple pour être de son goût Tantôt on représentait une scène de la vie des saints ; tantôt on chantait Pie IX et l'Eglise persécutée. Une fois - c'était un 12 mars - elle fut priée de s'unir aux enfants pour fêter Mère Mathilde, et, à la grande surprise de notre sainte Mère, c'est elle qui reçut les premiers bouquets de la fête. - Une autre fois, pour la distraire et consoler nos Sœurs de son absence on chanta des couplets de circonstance que j'ai retrouvés et que je transcris Je ne prétends pas les citer comme des modèles de poésie :

« Du bord charmant de l'Yzle, Un jardin mystérieux

Entoure un saint asile, séjour aimé des cieux
C'est l'humble monastère, foyer des saints amours
Que silence et prière embellissent toujours.
2 Là notre bonne Mère, guidant nos jeunes Sœurs,
De l'observance austère leur apprend les douceurs
Mais sur une autre rive, berceau de ses beaux jours
Quelque plainte naïve la rappelle toujours:
3 Ici comme à Tésone, sous notre ciel d'azur,
La charité rayonne d'un éclat doux et pur
Mystérieuse Sirondelle, ah! revenez toujours
Vers l'asile fidèle, douce nid de vos beaux jours.
4 Cité justement fière, tu ne peux nous ravir
De notre tendre Mère l'amour, le souvenir:
Pour son âme attendrie Bergerac est toujours
Sa plus chère patrie, ses plus chères amours!....

Malheureusement, après cette gaieté – où perlaient quelques larmes et qui fut délicatement improvisée à une récréation qui précédait un départ de la Mère si justement vénérée et chérie – notre bonne Mère Thérèse n'a plus rien ajouté à ses "Souvenirs" et il nous reste encore à parler de cette longue période de prospérité et de paix extérieure et intérieure durant laquelle Mère du Soulas fut constamment Supérieure Générale ou assistante de notre chère Congrégation, c'est à dire des vingt-six dernières années de sa vie si féconde et si sainte....

Pour se conformer au premier article du règlement qui traite des attributions de la Supérieure Générale, Mère du Soulas s'occupa tout d'abord de désigner la Maîtresse des Novices et les Sœurs conseillères. A ce propos, nous trouvons insérée au Journal une note de Mère Jeanneau qui traduit à la fois l'humilité et la délicate charité de notre Sainte Mère: "La nouvelle Supre, est-il dit, voulant donner à celle qu'elle remplace une marque de son estime et de sa confiance, a nommé la Mère Pichon Conseillère honoraire et, l'état d'infirmité de la Supre démissionnaire ne lui permettant pas d'assister aux réunions du Conseil, Mère du Soulas a désigné pour la représenter la Mère Lataille qui avait rempli, jusqu'à l'époque des élections les fonctions d'économe et qui, sous tous les rapports, méritait cette marque de confiance."

Remarquons en passant que pour ménager cette distinction à nos vénérables anciennes, Mère du Soulas avait dû surmonter sa timidité et faire sanctionner par qui de droit l'acte d'autorité par lequel elle augmentait d'un membre le personnel de son conseil.

C'est aux vacances qui suivirent l'installation de Mère du Soulas que fut donnée au Noviciat la première retraite générale. Suivis par plus de cent religieuses et prêchés par Mr le Chanoine René Bernaret (si populaire en tout le diocèse) ces exercices resserrèrent puissamment les liens qui unissaient déjà les membres de la nouvelle famille religieuse. Ils furent clôturés par une cérémonie de vêture et de profession à laquelle prirent part quatorze jeunes filles, car les vocations commençaient à affluer vers Sainte-Marthe et déjà notre chère Congrégation pouvait embrasser un champ d'action plus vaste et plus fécond. Quelques jours plus tard en effet, les pensionnats de Nibésac et de Mussidan s'ouvraient simultanément: Feu Mr Desmoulins, désireux de propager l'éducation chrétienne parmi ses jeunes paroissiennes, avait prié Mère du Soulas de lui envoyer des Sœurs pour recueillir les élèves d'un établissement dont la directrice désirait résigner ses fonctions. Là, Mrs les administrateurs avaient persuadé à la Révérende Mère d'ouvrir à Mussidan une classe payante dont les ressources seraient un avantage pour les pauvres gens recueillis à l'hospice. Notre bonne Mère était heureuse d'avoir pu les satisfaire tous lorsque Mère Pichon mourut. Cette triste nouvelle fut annoncée à nos Ctes par la lettre suivante:

Périgueux le 4 novembre 1867

Mes très chères filles,

Le Seigneur vient de nous envoyer une épreuve qui serait bien cruelle à nos cœurs si la foi n'en adoucissait l'amertume. A la suite de la longue et douloureuse maladie qui l'avait obligée, il y a quelques mois, à donner sa démission de Supérieure Générale notre bien-aimée Mère Pichon a rendu son âme à Dieu hier, 3 du courant, à 5 heures du soir. S'il ne vous a pas été donné comme à nous de pouvoir vous édifier au pied de son lit de douleur et d'être témoin du calme, de la résignation et de la soumission à la volonté de Dieu qu'elle puisait dans sa foi vive et ardente, vous avez pu cependant apprécier bien souvent ses vertus, ses qualités et ses mérites pendant le temps de sa trop courte administration. Vous comprenez par conséquent toute l'étendue de la perte que fait notre chère Congrégation. C'est pour moi surtout, mes bien-aimées Sœurs, une privation bien grande que celle de ne pouvoir comme par le passé, puiser auprès de cette bonne Mère les conseils que sa haute vertu et son expérience la mettaient à même de me donner. J'ai donc la douce confiance que, du haut du ciel cette vénérée Mère veille déjà sur nous et nous obtient de précieuses grâces. Cependant, mes chères filles, toutes unies, prions pour notre bonne Mère. Je prie chaque Cte de faire offrir le Saint Sacrifice de la Messe à son intention et chaque Sœur d'offrir au moins une communion pour le repos de son âme. Agréez, je vous prie, mes très chères Filles, l'expression de mon affectueux dévouement.

Signé: † Desmoulins.

Il fut dû en effet à Mère du Soulas de marcher désormais sous

les conseils et l'appui qu'en toute rencontre, avec une simplicité d'enfant, elle s'était plu jusqu'ici à chercher près de sa devancière. L'hiver en fut tout attristé. Mais les fêtes de Pâques amenèrent des compensations consolantes. Le 7 avril 1858, sept jeunes novices prononcèrent leurs vœux et se levèrent vaillamment pour courir aux postes déserts, tandis que quatre postulantes revêtaient les livrées de Jésus.

Munie de ces renforts, Mère du Soulas accepta immédiatement la fondation d'une salle d'asile à Beaumont (avril 1858) et celle d'une école à Daglan (mai 1858). Malheureusement, le traité qui réglait la situation de nos Sœurs dans cette dernière localité n'ayant pas été exécuté, notre Mère se vit obligée de les rappeler dès l'année suivante. Leur départ amena tant de regrets qu'au mois de novembre 1860 la municipalité de Daglan adressa une nouvelle demande à la Supérieure Générale qui y répondit en ces termes si dignes et si précis: Périgueux 14 9bre 1860 — Monsieur le Maire, J'ai reçu ces jours derniers une demande qui m'a été adressée par Mrs les membres du Conseil municipal de Daglan. Comme cette demande porte votre signature avant les leurs, c'est à vous, Mr, que je me permets d'adresser la réponse vous prierait de vouloir bien la communiquer à ces messieurs. — Le conseil municipal de Daglan ne doit pas ignorer, Mr le Maire, que en 1858, sur une pareille demande faite par vous en son nom, et sur la foi d'un traité que je passai avec vous, Mr, j'envoyai à Daglan trois religieuses; mais ce qu'il ignore et qu'il est bon qu'il sache, c'est la manière dont les engagements pris en son nom furent exécutés et les procédés auxquels ces religieuses furent en butte, procédés qui me forcèrent à les retirer après quinze mois de souffrances — Personne mieux que vous, Mr le Maire, ne peut renseigner à cet égard le Conseil Municipal. Si vous faites bien connaître à ces Mrs toute la vérité, ils ne trouveront pas étrange que, avant d'envoyer de nouveau des religieuses à Daglan, je désire avoir des garanties meilleures que la première fois afin de ne pas m'exposer encore au grave inconvénient d'être obligée de les retirer. — Agréez &c.

En revanche, notre Mère avait fait ouvrir une classe gratuite à la Cité. Depuis que le Noviciat avait été installé dans cette paroisse, les Sœurs avaient maintes fois constaté le délaissement et le vagabondage dans lequel croupissaient alors les enfants de ce pauvre quartier. Leurs parents, n'ayant pas les ressources nécessaires pour faire fréquenter les écoles à leurs enfants les laissaient grandir sans aucun principe de morale et en dehors de tout sentiment religieux. Persuadée que si elle pouvait réunir ces enfants et leur faire enseigner le catéchisme, elle sauverait quantité d'âmes et rendrait un service éminent à cette partie délaissée de la ville de Périgueux, Mère du Soulas avait, dès 1857, formé le projet de fonder une école gratuite à l'ombre de nos murs. L'emplacement sur lequel seul elle pouvait la bâtir devant être emporté par le percement de la rue des Gladiateurs, la Supérieure Générale, bien loin de se laisser décourager, proposa à la ville un

échange qui fut accepté par une délibération du Conseil municipal dans le courant de 1858. La Cté étant entrée aussitôt en possession du terrain échangé (partie du jardin de l'ancien presbytère) notre Sainte Mère fit immédiatement construire l'école où elle eut la joie de voir affluer un grand nombre d'enfants dès l'ouverture de l'année scolaire 1859-1860. Outre le bien des âmes, but principal de toutes ses fondations, notre Mère, en ouvrant cette classe avait aussi celui de former les novices à une des oeuvres principales qu'elles sont appelées à exercer après leur profession. Les jeunes Soeurs furent donc appelées à tour de rôle à ce labeur sous la direction de Sr X qui excellait à le remplir.

Peu de temps après cette fondation, le premier triennat de notre Vénérée Mère étant déjà près d'expirer, Mgr Georges écrivit une circulaire dont nous extrayons les passages suivants: Périgueux 10 avril 1860

Nos très Chères Filles en Notre-Seigneur,

Nous allons bientôt arriver à l'époque où vous aurez à remplir un de vos devoirs les plus importants et qui mérite de votre part les plus sérieuses réflexions: c'est celui qui regarde les élections de la Supérieure Générale, de l'Assistante et de l'Econome. - Vous savez, nos très Chères Filles que le 10 du mois prochain, expirent les pouvoirs de celles que vous aviez nommées en 1857. Nous devons avant tout leur rendre ici le témoignage de notre reconnaissance pour le zèle et le dévouement qu'elles ont apporté dans l'accomplissement de leur mission et pour tout le bien qu'elles ont fait à notre chère Congrégation.....

Pour cette élection comme pour les précédentes, nous voulons nous en rapporter à notre discernement et à votre choix et éviter tout ce qui pourrait vous laisser apercevoir la moindre préférence de notre part. Nous recommandons même au besoin aux Supres locales d'agir de la même manière à l'égard de toutes les religieuses de leurs maisons et de leur faire comprendre que dans cette grave circonstance, elles ne relèvent que de Dieu et de leur conscience. - Nous ne parlerons pas des considérations qui doivent vous diriger dans l'accomplissement d'un devoir aussi important. D'un côté votre règlement vous les explique suffisamment; de l'autre nous avons pleine confiance dans votre esprit de foi et dans votre désir de la plus grande gloire de Dieu et du plus grand bien de votre Congrégation. - Nous aurions voulu, nos très chères Filles, pouvoir procéder aux nouvelles élections le jour même où expireront les pouvoirs des dignitaires actuelles; mais une longue tournée pastorale que nous aurons commencée à cette époque nous oblige à renvoyer le dépouillement du scrutin jusqu'au 31 mai. Vous aurez soin avant cette époque de nous faire parvenir vos bulletins de vote en vous conformant à ce qui est prescrit par le paragraphe V, page 25 de votre règlement. Aussitôt que nous en aurons constaté le résultat nous nous empresserons de vous le faire connaître.....

Fidèle à cette promesse, Mgr Georges écrivit encore: Périgueux 1er juin 1860

« Nos très chères Filles en N. S. J. C., — Comme nous vous l'avons annoncé dans notre circulaire du 10 avril, les élections ont eu lieu hier et nous nous empressons de vous en faire connaître les résultats. — Nous avons été heureux, nos très chères Filles, d'avoir, dans cette circonstance recueilli une nouvelle preuve de votre confiance dans celles de vos Compagnes que vous avez choisies, il y a 3 ans pour les placer à la tête de notre chère Congrégation. En leur donnant de nouveau vos suffrages, vous avez voulu leur témoigner votre reconnaissance pour le passé et votre espoir pour l'avenir. Nous partageons sincèrement l'un et l'autre et nous ne pouvons que remercier le Seigneur de vous avoir si bien inspirées. Nous venons donc vous annoncer, nos très chères Filles, que vous avez encore : Votre vénérée Mère du Soulas pour Supre Gle ; votre bonne sr Clothilde Brugère pour assistante ; 3e pour Econome, votre chère sr Isabelle Bonnet.... — Recevez, nos très chères filles, avec notre bénédiction paternelle, l'assurance de nos sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur

Signé : † Jean Evq de Périgueux et de Sarlat

C'est pendant ce second triennat de notre sainte Mère que furent faites les fondations d'Ogonac, de Vauxains, de St-Ostier et de Verteillac ; les 2 premières grâces aux libéralités des familles Bayle de Peyrignac et Léonardon ; les 2 dernières à la faveur du zèle de Mrs les abbés Magnère et Lanoëlle. La Congrégation bénéficiait de l'estime et de la vénération que chacun éprouvait pour notre ste Mère ; mais hélas ! son protecteur, son père lui avait été déjà ravi. Mgr Georges était prématurément tombé sur le sillon qu'il avait si laborieusement creusé par son zèle, si richement ensemencé de sa parole, si abondamment arrosé de ses sueurs, si généreusement fécondé de ses sacrifices !... C'était une perte immense pour le diocèse et notre chère petite Congrégation à peine formée, à peine assise, paraissait devoir sombrer et disparaître à la suite de son grand fondateur. — Au milieu de la stupeur, parmi les regrets, à travers les angoisses, on aperçut à peine la suave et douce figure du successeur de Mgr Georges. Quelques mois seulement après son sacre, Mgr Baudry s'en alla en prédestiné cueillir les palmes éternelles et ce fut Mr Junières qui convia la Congrégation à choisir de nouvelles dignitaires lorsque pour la seconde fois expirèrent les pouvoirs de la Supre Gle et de sa digne assistante, sr Clothilde Brugère. Les élections du 1er juin 1863 les confirmèrent encore dans leurs charges à leur grand regret, mais à la grande joie des Srs qui s'applaudissaient davantage d'être les filles de Mère du Soulas à mesure qu'elles connaissaient mieux leur Mère. — La fondation de la Cté d'Issigeac dont Mr Junières tenait à dater sa paroisse natale ; l'ouverture de la salle d'asile de la Cité qui complétait si heureusement la classe gratuite en lui assurant des enfants nombreuses et déjà chrétiennement formées, furent les principales oeuvres extérieures dont notre Sainte Mère enrichit alors la Congrégation de Ste-Marthe. Elle aimait trop les âmes pour ne pas faire plus encore. A l'époque de la réunion des diverses Ctés diocésaines, il n'avait pas été question des srs converses. Le règlement gardait à cet égard un silence absolu. Pourtant Dieu se choisissait encore des épouses parmi les enfants ignorantes des campagnes. Il appelait à sa suite de

pauvres ouvrières, d'humbles domestiques, de jeunes bergères que notre sainte Cté eût été heureuse de donner au bon Maître. Sous son influence, le 15 9bre 1864, le Conseil présidé par Mgr Dabert, assisté de Mr le Chanoine Jusciès, Vicaire Général Supérieur de la Congn. décida que cette Congn admettrait désormais des converses et arrêta le règlement que devrait suivre cette seconde catégorie de Sœurs. — Mais la mort de Mr l'Abbé de Maubec, celle de la Clothilde Bruguès enlevèrent encore à notre Mère de fermes appuis et quelque chose de son cœur demeuré très sensible malgré le calme et la sérénité où semblait la laisser sa piété. Mère du Soulas eut la croix de quelque métal qu'il plût à Dieu de les forger. — L'élection de Mère Angèle Pochet comme assistante (29 juillet 1866) fut pour Mère du Soulas une consolation précieuse en tant d'épreuves, car la tranquille perspicacité de notre sainte lui avait dès longtemps permis de supputer la valeur de cette perle d'un grand prix. — Elue une 4e fois Sup.re Gle en 1866, Mère du Soulas s'occupa surtout de développer une œuvre qu'elle n'avait fait qu'ébaucher dans son dernier triennat: En 1864, elle avait ouvert au Noviciat une classe payante qui s'était transformée dès l'année suivante en un petit pensionnat. Externes et internes avaient été offertes en des circonstances telles que notre Mère, reconnaissant à ces marques les procédés de la Providence divine, n'avait pas hésité à accueillir ces enfants bien qu'elle n'eût encore aucun local qui pût leur être particulièrement affecté. Cependant, le nombre des élèves croissant toujours, il devint bientôt urgent de leur procurer une installation indépendante et confortable. C'est dans ce but que, en 1867, Mère du Soulas consacra une somme de 32000f à l'acquisition d'une maison et d'un jardin. Bien que ces immeubles, voisins de l'église de la Cité, ne fussent pas très éloignés de la Cté, il eut fallu pour les utiliser donner au pensionnat une administration indépendante et par conséquent le fonctionnement d'un personnel nombreux. C'était un inconvénient sérieux préoccupait notre bonne Mère; elle puisait avec confiance Notre Seigneur de diriger lui-même une affaire que, jusque là, Il avait seul inspirée et conduite. Quelques jours plus tard, la Commune mit en vente le presbytère de la Cité et Mère du Soulas eut de nouveau recours à un échange: elle céda à la municipalité la maison et le jardin qu'elle venait d'acquérir et devint propriétaire du presbytère. Grâce à cette transaction la Cté se trouva à l'abri de tout voisinage incommode ou fâcheux, la classe gratuite et l'asile eurent de l'espace et de l'air et notre Mère fit ajouter au Noviciat l'aile où se sont élevées depuis tant de jeunes filles chrétiennes. — A la même époque notre sainte Mère accepta de fonder à Ste Alvère un petit hospice, une classe gratuite et une classe payante. Mr l'Abbé de la Chapelle, désireux de doter sa paroisse de ces œuvres importantes, en avait fait largement tous les frais. Suivant le désir du dévoué et généreux Curé, nos Sœurs s'installèrent dans le château de sa famille au mois d'octobre 1868 et, leurs classes, ouvertes dans les premiers jours de 9bre, reçurent aussitôt quatre-vingts enfants. — L'année terrible approchait et le fardeau de la Supériorité avait été imposé une fois encore aux épaules de notre sainte Mère. Le temps n'était plus propice aux fondations, mais il y a d'autres moyens de sanctifier les âmes et de glorifier Dieu: notre Mère excellait à profiter de tous. A ce point de vue,

Les deux premières jeunes personnes qui furent admises à ce titre dans l'Institut (Constant (Blandine) et Henriette Jarnot (Marie-Clémence) de Sorbiers) auxquelles Mère du Soulas eut la joie de donner le saint habit le 7 avril suivant

L'acte le plus important de ce 5e triennat est incontestablement la nomination de Mère Angèle Pochet à la charge de maîtresse des Novices. La gloire du bien accompli par la fille, ne vous semble-t-elle point devoir rejaillir sur la Mère ?... Appuyées l'une sur l'autre, elles traversèrent les tristesses poignantes de la guerre, de l'invasion, de la Commune ; elles accueillirent les blessés, elles les soignèrent, les consolèrent, les ramenèrent au bon Dieu ; elles donnèrent à leurs filles force, courage, générosité au milieu des deuils qui pleuvaient sur chacune d'elles. Grâce à la tranquille administration de notre Mère, l'émeute périgourdine épargna Ste-Marthe et nous arrivâmes au terme de cette terrible agonie habitantes mais debout et sans qu'aucune de nos œuvres ait péri. Toutes pourtant avaient souffert et il fallut bientôt après abandonner Poulvic. Les autres se relevèrent comme des plantes abattues par une pluie d'orage, se redressent sous les chauds rayons du soleil. Bientôt même, on put accepter de diriger à Bourdeilles l'asile, l'école communale et l'hospice. Cette fondation et celle de la Cie de St Jacques sont les dernières qu'ait acceptées Mère du Poulas. Encore regrettait-elle beaucoup d'avoir dû céder aux instances de Mr l'Abbé Delbourg en envoyant des Sœurs dans une maison en ruines + avec mission d'ouvrir à demi par de la Miséricorde une école dont la nécessité était au moins douteuse. + Les dernières exigences de Mr Macarouz étaient telles cependant et c'est cette considération qui décida notre sainte à surmonter ses répugnances pour une fondation qu'elle désapprouvait dans le fond de son cœur. L'œuvre d'ailleurs triompha de beaucoup de misères ; elle parvint à faire le bien et à se suffire et notre sainte Mère ne la supprima point. Jamais d'ailleurs elle ne revenait sur une décision. Appuyées sur des conseils autorisés, pesés au poids du sanctuaire, scellés au pied de l'autel ses résolutions avaient force de loi. Elle disait Oui ou elle disait non et tout était dit. Il était absolument inutile d'insister, de prier, d'alléguer tel ou tel motif, de faire valoir une raison quelconque : rien, ni personne ne faisait changer notre Mère. On raconte à ce sujet qu'une Sœur désirant très vivement obtenir je ne sais quelle importante permission vint la demander à Mère du Poulas. Après avoir écouté la requête en silence, celle-ci demeura quelques instants tout absorbé en Dieu puis, relevant la tête : « Non », fit-elle simplement et elle reprit son ouvrage sans remarquer que la pauvre solliciteuse avait bâtonné et se retirait chancelante. Rentrée dans sa cellule, la X y fut trouvée quelques heures plus tard en proie à une violente fièvre et répétant dans son délire : « Non !... non... notre Mère a dit non !... » — La fermeté de notre sainte produisait d'ordinaire de tout autres effets. Si on sollicitait ses refus, on les bénissait toujours, comme tous ses actes, inspirés par la foi, basés sur la vertu, dictés par le désir de cultiver la perfection. Mère du reste n'était plus humble, plus tranquille et plus douce que l'autorité aux mains de Mère du Poulas. Toutes ses filles avaient quotidiennement part à sa bonté, à sa maternelle sollicitude. Quels que fussent ses soucis, ses travaux, ses peines ou sa fatigue, celui trouvait toujours le même regard serein, la même physionomie empreinte du calme céleste qu'elle puisait dans son union continuelle avec Dieu. Jamais elle ne parlait d'elle ou des siens ; jamais elle ne plaignait de rien ni de personne. Elle vous écoutait patiemment, vous relevait surnaturellement par quelques mots quasi divins. Elle parlait sobrement, mais ses paroles étaient toujours si justes, si profondes. Elle était de la force de ses filles

+ Signé par Mr Macarouz

pendance. On y trouvait en quelques lignes le cœur de la mère (Ma si chère fille, disait-elle, ma toujours chère fille, ma chère ancienne Fille etc.) et l'âme de l'apôtre prêchant une foi vive et agissante fondée sur l'humilité, alimentée par le sacrifice, embrasée par la charité qu'elle exhortait à puiser dans le Cœur adorable de Jésus. Elle souhaitait vivement qu'on demeurât virilement et constamment uni à ce Cœur doux et humble et assurait modestement que la paix et le bonheur sont à ce prix. Toutes ses lettres expriment ces mêmes pensées sous des formes diverses. - Elle y exhorte aussi à aimer la Croix. « ma pauvre enfant, nous sommes au milieu des épreuves, dans la vallée de larmes où les sacrifices sont si multipliés. Examinons notre foi et, au lieu de nous laisser abattre sous le poids de la Croix, voyons au bout de notre court voyage le repos et la félicité promis à l'âme soumise qui en Dieu seul a placé toutes ses espérances. » Dans cette épreuve comme dans toutes, je désire que les sentiments de votre cœur soient ceux de la plus filiale soumission. Espérons qu'dégageant bien votre cœur de tout autre désir que celui de la plus grande gloire de votre divin Epoux, ce divin Maître remédiera lui-même à tout. Remarquez, ma chère Enfant, qu'il nous est plus avantageux que nous ne le pensons d'avoir à offrir au bon Dieu quelque chose qui soit pénible pour Lui ce qui est bien difficile lorsque notre propre satisfaction s'y trouve mêlée... Je demanderai au bon Jésus de faire retentir à votre Cœur tout ce que ce cœur divin a de doux pour l'âme qui l'aime et qui veut le faire aimer. Je lui demanderai aussi, ma chère enfant, qu'il soit votre lumière et votre guide dans les jours de brouillard et de gelée spirituelle et que, par sa grâce, il vous conduise sûrement au port. « Notre Seigneur aura pour agréable le sacrifice que vous faites par obéissance, c'est la preuve la plus certaine de dévouement que vous puissiez donner à votre divin Epoux. Ne devons-nous pas remercier le bon Sauveur, ma très chère fille, de ce qu'il veut bien nous choisir pour lui aider à porter cette croix qu'Il portait Lui, sans consolation mais librement et parce qu'Il nous aimait ? ..... Deux motifs, ma chère Enfant, doivent nous affectionner à la Croix 1° amour reconnaissant envers Dieu, 2° avantage pour nous d'expier nos péchés et d'acquérir des trésors plus appréciables que tous ceux de la terre. » Le soir, je prierai de nouveau le bon Jésus de vous unir à lui des vertus qui remplissent son cœur divin et de faire couler dans le vôtre cette charité qui rend doux et léger le joug du Seigneur par la sainte familiarité qu'une douce confiance nous fait trouver en Dieu. » - Les exemples de Mère du Soulas étaient plus éloquents et plus puissants encore. Il faudrait tout louer d'ailleurs en notre Mère car toute elle était parfait. - Son esprit de pauvreté tenait du prodige. Elle raccommodait sans cesse dans sa cellule pour le service de la lingerie. Ses propres vêtements semblaient inusables tant ils étaient merveilleusement retissés par son infatigable aiguille. On conserve encore comme des reliques les petites brassières de notre Sainte Mère. Ce sont de vrais chefs d'œuvre de talent et surtout de magnifiques modèles de pauvreté pratique. - Pour tous ces travaux, Mère du Soulas allait humblement demander au jour le jour à la lingerie le fil, le coton, les aiguilles qui étaient nécessaires. Elle refusa toujours les petites provisions qu'on eut été heureux de mettre à sa disposition. Dès son 2e troisinat, notre sainte Mère fit décider en Conseil que désormais le linge serait commun aux Sœurs et que chaque religieuse ne transporterait plus son trousseau d'une Cté dans une autre lorsqu'elle viendrait à être changée

On ne saurait peindre la modestie du maintien de Mère du Soulas qu'elle fût assise, à genoux ou debout. Chacun de ses pas, chacun de ses gestes, chacune de ses paroles étaient autant d'actes d'humilité, de foi, de charité. Jamais elle n'élevait la voix, jamais elle ne contestait. Elle n'achevait point le roseau demi-brisé, elle n'éteignait point la mèche qui fumait encore. A la chapelle elle demeurait immobile, légèrement inclinée. Les mains ne voilaient point le visage (souvent inondé de pleurs), elles ne s'appuyaient point sur l'accoudoir du prie-Dieu; mais, à demi-élevées, étroitement jointes, elles disaient les anéantissements de notre Mère aux pieds de la Majesté divine, son abandon, son amour, sa douce confiance, sa ferveur.

Au sortir de là, comme jadis à la Miséricorde, elle était, en toute rencontre un parfait modèle de silence, d'exactitude, de douceur, de patience, de soumission au vouloir divin. + La grande sainteté de notre Mère, admirable au point de vue des bons exemples et de l'administration si sage, si douce et si ferme qui décupla nos oeuvres, fut plus merveilleuse encore en ses effets sur le corps tout entier de la Congrégation: Elle pacifia, elle unifia toutes les Communautés que la divine Providence avait réunies pour n'en faire qu'un coeur et qu'une âme; elle imprima à notre chère famille religieuse l'esprit de soumission à l'autorité qui la caractérise; elle inocula à nos pensionnats la foi, la simplicité, la droiture qui transforment nos enfants en femmes fortes, en chrétiennes vraiment dignes de ce nom.

On ne saurait passer sous silence l'influence que la vertu de notre sainte Mère exerça pendant 10 ans sur le jeune aumônier de la Cté, Mr l'Abbé Bonnet (aujourd'hui évêque de Viviers). On en a parlé ainsi: A cette époque de sa vie, la Supre Gle de Ste Marthe fut pour lui une protectrice et une Mère. Sa maturité le fit grandir, elle influa sur sa destinée. Il apprit en la voyant agir ce que valent l'oubli de soi, la régularité, le silence, l'éloignement du monde.... — Oh! le monde!... Notre sainte le fuyait toujours et, je ne sais par quel merveilleux stratagème, elle avait trouvé le secret de passer des mois entiers sans mettre les pieds au parloir. + Elle estimait qu'on fait plus de bien aux âmes par l'accomplissement strict du devoir que par des conversations aussi surnaturelles qu'elles soient. C'était une conviction analogue, appuyée d'ailleurs par l'esprit de pauvreté qui lui avait fait sévèrement interdire toutes sortes de pèlerinages.

+ On dit que la physionomie de notre Mère ne s'altérait que lorsqu'elle était obligée de paraître en public

L'oeuvre de notre sainte Mère était accomplie; elle avait fait fructifier le talent du Père de famille et si l'heure d'entrer dans la joie du Seigneur n'avait point déjà sonné c'est qu'il plaisait au divin Maître de ciseler encore sa belle âme. Des croix épineuses, d'étranges amertumes furent inopinément ménagées à Mère du Soulas. Elle ne faiblit point sous la charge, elle ne chancela pas; elle souffrit tout bas, elle porta haut la croix sans plainte et sans murmure et alla de l'avant tant qu'il lui fut permis. Au début de 1872, Mgr retira simultanément à Mr Junières ses fonctions de Vicaire Général et celles de Supérieur de Ste Marthe. Le prêtre ainsi frappé était, on le sait l'architecte et l'Ouvrier de notre Congrégation. Sa sagesse et sa prudence en avaient assis les fondements et élevé les murs plus et mieux encore que l'ardeur de Mgr Georges. Si la fusion avait pu s'accomplir dans la paix, sans défections fâcheuses c'était à lui qu'on le devait. Il avait aplani toutes les difficultés matérielles et morales depuis 20 ans mesurant l'ensemble, approfondissant les détails, consolidant les oeuvres, éclairant les âmes, donnant sans compter à chaque Cté son temps, son dévouement, ses fatigues, ses labeurs et ses veilles. — En même temps que cet incomparable appui, Mère du Soulas perdit encore celui de Mr l'Abbé Bonnet. C'était cependant l'heure où le zèle de cet excellent prêtre, éclairé par une précoce expérience, devenait le plus profitable et

et le plus utile à la direction de la C.te. Par suite, l'assistante choisie par notre Mère, Soeur Angèle Pochet, dut résigner ses fonctions pour se vouer tout entière à la direction des Novices. — C'est dans ces conditions que Mère du Soulas avait été élue Sup.re G.le une sixième fois. Son autorité n'en avait été nullement amoindrie; sa sage administration n'en avait pas souffert: Dieu lui avait tenu lieu de tout..... Lorsque ses pouvoirs furent près d'expirer encore, appelant une jeune professe: « Mon enfant, lui dit-elle, j'ai besoin de parler à Sa Grandeur. Veuillez, je vous prie, me suivre à l'Evêché! Vous irez prier à la Chapelle quand on m'introduira, je vous retrouverai en sortant. » Notre Mère était souriante et calme, dit la Soeur, nous causions doucement lorsqu'on vint lui ouvrir. Se retournant aussitôt: « J'ai réfléchi, fit-elle, suivez-moi, mon enfant. » J'entrai donc avec elle et m'arrêtai dans l'anti-chambre tandis qu'elle franchissait le seuil du cabinet de Sa Grandeur dont la porte demeura ouverte. Je n'essaierai pas de dire quels furent mon saisissement et ma douleur lorsque j'entendis la voix tranquille de notre Mère accentuer ces mots: « Mgr je viens vous apporter ma démission ..... Cependant Mgr parlait à son tour: « Ah! bien, bien, ma chère fille, disait-il, c'est cela; vous faites fort bien; enfin il faut laisser à d'autres le soin de gouverner votre Congrégation. Et nous allons vous remplacer par une Mère Angèle. Mgr! — Ce n'est pas Mère Angèle; elle est trop impressionnable, c'est Soeur Claire qu'il vous faut. Ne craignez rien, je fais la circulaire. » Il était donc évident que Mgr désirait cette [illegible] de notre Mère, et qu'il l'en avait prévenue. Toujours égale à elle-même, simple comme la colombe, prudente comme le serpent elle avait réfléchi et prié avant de déposer un fardeau qu'elle aimait comme les Saints aiment la Croix. Et le résultat de ses méditations c'était ce triomphe de l'humilité qui me broyait le coeur! J'eusse voulu protester, crier, pleurer... La gravité de la situation, la sérénité de notre Mère, sa confiance m'imposaient un silence absolu non seulement chez Sa Grandeur mais au retour! Oh! si nos Soeurs savaient, pensais-je, elles empêcheraient notre Mère de nous abandonner!... Je la suivis dans un trouble extrême lorsqu'elle prit congé avec cette simplicité humble et gracieuse qui lui était habituelle. J'espérais pouvoir lui dire alors mes craintes, mes regrets, ma douleur. Elle ne m'en laissa pas le temps et se mit à causer aimablement de ma famille avec laquelle elle avait eu à négocier quelques affaires et qu'elle honorait de son estime. Je ne sais comment je pus lui répondre. J'admirais tout bas cette prodigieuse possession d'elle-même, cette force dans la vertu, cette douce paix dans la tempête. J'eusse voulu me mettre à genoux, baiser la trace de ses pas; et c'était une telle Mère que nous allions perdre!.....

Le 27 avril, Mgr écrivait: Nos très chères Filles en Notre-Seigneur, Mère du Soulas, votre vénérable Supérieure vient de me dénoncer pour le mois de mai prochain l'expiration de son 6e triennat et, aux termes de vos règles, vous allez être appelées à nommer de nouveau pour les 3 années qui vont suivre une Sup.re une Assistante et une Econome. Quant à la Supériorité, votre R. M. m'a exprimé l'intention formelle de n'être plus proposée à votre choix

+ Reconstitution du texte caché par du papier gommé et collé. Voir ci-dessus

et elle a motivé cette détermination sur des considérations que j'ai dû respecter; seulement, à ma demande expresse, elle s'est montrée disposée à accepter la charge d'assistante. Si vous lui confiez cette charge, la Congrégation ne sera pas privée de sa longue expérience. Est-il besoin, mes chères Filles, d'appeler votre attention sur l'importance de la démarche que vous allez faire? Il y va des plus graves intérêts de votre Congrégation surtout en ce qui concerne l'élection de la Supérieure. Mais vos choix, j'en ai la confiance seront tous selon Dieu, car vous prierez beaucoup et avec ferveur avant de les faire dans un entier dégagement de toute considération personnelle, pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de votre Congrégation. Après m'être concerté avec la R. M. du Soulas et à l'insu du Conseil de la Maison-Mère, voici les noms que je propose au choix des Soeurs: Supérieure: Sr Claire assistante; sr Angèle maîtresse des novices; Assistante: Mère du Soulas, sr Thérèse Reclus Supre à Latour Blanche; économe: sr Isabelle, sr Eustochie. Les bulletins devront être envoyés à la Maison-Mère avant la fête de la Ste Trinité, 23 mai prochain. Recevez, mes chères filles, avec ma bénédiction, l'assurance de mon respectueuse dévouement en N. S.

Signé + N. Joseph Evêq. de Périg. et de Sarlat

Tout se passa selon les désirs de S. G. — Le jour de l'élection, 25 mai 1875, les Soeurs et le Noviciat venant au devant des élues se pressaient surtout vers Mère du Soulas: « Oh! ma Mère! disions-nous toutes avec des larmes, mais elle joyeuse, souriante, gracieuse: « Votre Mère hier, votre Soeur aujourd'hui. » On ne le voulut point; on continua à l'appeler ma Mère, mais elle prit continuellement le rang de Soeur. Le lendemain; elle écrivait: « Périgueux 26 mai 1875 — Mes très chères Soeurs, C'est votre ancienne Mère qui vous écrit le résultat de nos élections. Notre bonne sr Claire me remplace auprès de vous et elle le fera très avantageusement. Vous pourrez apprécier bien souvent son bon coeur et son généreux dévouement pour vous et pour vos oeuvres. J'ai bien la confiance, mes très chères Srs, qu'elle trouvera elle-même dans chacune de vous cet esprit vraiment religieux qui m'a si souvent édifiée et encouragée au milieu des peines inséparables de la Supériorité. — Vous avez bien voulu me confier l'emploi d'assistante; croyez que le désir que j'ai eu de vous faire du bien pendant que j'ai été votre Mère, sera le même dans ma nouvelle charge, mais que pouvons-nous sans la grâce? Vous la demanderez donc pour votre nouvelle Mère et pour moi et alors du Coeur du bon Sauveur se répandra dans les nôtres cette charité que nous aurons toujours pour chacune de vous. Je vous demande aussi une prière qui m'aide à obtenir le pardon de toutes les fautes que j'ai commises pendant ma Supériorité. Recevez etc Sr du Soulas

Pour se dédommager d'avoir si longtemps commandé, notre sainte Mère ne perdait aucune occasion d'obéir, demandant quotidiennement les moindres permissions avec l'humilité d'une petite novice, avec la simplicité d'un enfant. On voulait lui donner la permission générale de disposer chaque jour des premiers instants de la récréation de midi (elle s'était toujours servie seule) « Non, dit-elle, ma Mère, je vous en prie, laissez-moi vous demander tous les jours de vouloir bien me permettre d'aller chercher du feu pour sécher mon linge. » Et elle le fit. Plus que jamais humble, cachée, pauvre, active, charitable, dévouée, patiente, douce, mortifiée recueillie, elle était une véritable école de perfection, la sainteté vivante. — Chaque jour elle s'astreignait à enseigner les Soeurs Converses, elle leur apprenait à lire, elle leur faisait le catéchisme, elle leur rendait la vertu accessible, la vie surnaturelle aisée en dépit de leurs occupations vulgaires.

Mère Claire d'abord, Mère Angèle ensuite s'appuyaient avec bonheur sur une telle Assistante

Mais la mort vint nous la ravir. Le 20 juin 1883, après 3 jours de vives souffrances, notre sainte Mère "s'endormit dans les bras de son Bien-aimé" léguant à Mère Angèle, qui sollicitait un dernier adieu: "la Croix, la Croix, la Croix en tout, partout, toujours", disant à la Cté: "Il faut aimer le Sacré-Coeur" et aux Soeurs qui l'assistaient: "Mon esprit, mon coeur, mon âme sont abîmés en J. C.!..... Elle avait certainement eu le pressentiment de sa fin. Une jeune religieuse qu'elle affectionnait beaucoup, et qui lui tenait habituellement compagnie, avait été envoyée qq. mois auparavant à un poste éloigné. Le départ avait été si imprévu et si brusque que Sr X n'avait pu prendre congé de notre sainte. Son coeur délicat en avait souffert. Ayant eu l'occasion de venir passer une journée au Noviciat vers la Quinquagésime notre chère Sr se dédommagea en faisant une longue visite à Mère du Soulas. Celle-ci lui résuma, avec une intention très marquée tout un traité de perfection religieuse et pratique, puis, comme l'heure du départ approchait, et que la jeune Soeur disait encore une fois: "Ma Mère vous prierez pour moi n'est-ce pas?" au lieu de répondre, selon son ordinaire: "Je prie pour tout le monde." — "Partez bien tranquille, fit-elle avec un inoubliable accent: oui oui, oui, je prierai pour vous. Peut-être voulait-elle dire: "Je prierai pour vous pendant les qq. jours qui me restent à vivre, à ma mort, dans l'éternité!" ou mieux, sans doute: "Je prierai pour vous pendant votre jeunesse religieuse et plus encore quand vous aurez gravi..... mais n'anticipons pas... Nous ne saurions peindre le deuil de la Congrégation. C'est du coeur même de ceux qui ont connu notre sainte que doivent jaillir les regrets. Mère Angèle écrivait: "L'âme de mon âme est partie!.. Mère du Soulas était pour moi un appui, une lumière, un conseil, une sécurité, une autorité, une confidente, une amie, une soeur, une mère, un phare!!! Elle est au Ciel, j'en ai la confiance intime, elle me voit, je l'espère, elle est à mes côtés, elle prie pour moi; mais mes yeux ne la voient plus, mes oreilles ne l'entendent plus et son silence me fait, nous fait à toutes un grand vide..... — Mgr Bonnet envoyait ces lignes: Vivers le 30 juin 1883 — Ma chère Fille en N. S. Je me suis bien associé au deuil de votre Cté et j'ai bien partagé votre propre douleur. Vous connaissiez toute mon estime respectueuse et affectueuse pour la bonne Mère du Soulas; son départ pour le Ciel a été une véritable épreuve pour mon coeur. J'ai même encore plus souffert de ne pouvoir vous dire tout de suite mon affliction personnelle et ma sympathie pour la perte infligée à votre chère Congrégation. J'espère que vous ne vous serez pas mépris sur mes sentiments à votre égard et à l'égard de vos filles qui me demeureront toujours bien chères. Je ne puis penser sans émotion au vide que va faire autour de vous la mort de votre vénérée assistante. Plus que personne je sais combien elle vous aimait et avec quelle ardeur elle aspirait à décharger sur vos épaules le fardeau qui a si longtemps pesé sur les siennes. On m'a dit avec quelle abnégation touchante elle soutenait votre autorité, avec quel zèle elle entraînait vers vous les coeurs qu'elle avait si longtemps possédés. Je suis bien assuré qu'elle ne m'oubliera pas devant Dieu. Peu d'âmes sont plus fermes et plus fidèles que la sienne aux nobles et saintes amitiés. J'ai déjà célébré la Ste Messe à l'intention de cette bonne Mère et, tous les jours, je porte son souvenir à l'autel..... etc. —

On lit dans la circulaire écrite par Mère Angèle à ses filles le 6 janvier 1884....: Si notre sainte Mère du Soulas revenait parmi nous, elle vous dirait, mieux encore que pendant sa vie le poids immense de gloire que produit un moment de souffrance. Morte, elle vit et nous parle encore; son cher et précieux souvenir est toujours bien présent dans nos coeurs, bien que nos yeux ne l'aperçoivent plus. Hâtons-nous de devenir des saintes comme elle qui s'est si bien sanctifiée dans l'oubli et la pratique des vertus humbles et cachées. Nous l'avons toutes vue souffrir, mais aucune de nous ne l'a jamais entendue se plaindre! Montrons-nous ses dignes filles en imitant son grand esprit de sacrifice....

Mgr Robert avait tant d'admiration et d'estime pour notre Vénérée Mère (dont il n'avait sollicité la démission que pour régulariser le fonctionnement de notre Congrégation et, peut-être pour mesurer sa vertu) qu'il s'était réservé le soin d'écrire sa vie. Malheureusement ce beau projet n'a pu être accompli et il ne nous est resté pour y suppléer que la tradition et les notes, tracées par notre Vénérée Mère Thérèse Villeréal, pour faciliter le travail que sa Grandeur n'a pas eu le loisir de faire.

Autographe de notre Vénéré Père
Du Coudes.

O mon adorable Rédempteur ! nous nous consacrons à vous de la manière la plus étendue qu'il nous soit possible, nous nous donnons à votre croix par les vœux de notre profession, nous les renouvelons dans votre cœur divin en présence du Ciel et de la terre, et nous vous rendons grâces de nous les avoir inspirés. nous confessons que votre joug n'est nil rude ni pesant lorsque nous le portons en union à votre Sacré cœur ; et nous voudrions pouvoir resserrer davantage les nœuds sacrés qui nous enchaînent à vous.

Nous embrassons donc jusqu'à la mort, l'aimable croix de notre vocation ; elle sera notre bonheur et notre unique gloire. A Dieu ne plaise que nous nous glorifions en autre chose que dans la croix de notre Seigneur Jésus Christ par qui le monde est crucifié pour nous et par qui nous le sommes pour le monde. A Dieu ne plaise que nous ayons jamais d'autres trésors que la pauvreté, d'autres plaisirs que la mortification des sens, d'autre liberté que l'obéissance d'autre

N-
Siriguens

village du Boutt, Commune
famille chrétienne et aisée
ce foyer visiblement béni
rmi lesquels une petite fille,
tion du voisinage.
eyret à lever petite famille
ne moins de tendresse que
Fillette avait dégénéré en
ut la guérir. Elle parlait
temps qu'au travail,
tait le toit paternel que
lise de son village.
l'âme d'Eleonie se dégra-
saire captivèrent les jeunes
passion et tout rapine ne
rut. Les dehors seuls
usaient un peu bizarres
it toujours, on la trouvait
d'intelligence, pensée

de bon sens.... Son cœur délicat aurait souffert de ces jugements erronés s'il n'eût été absorbé en Dieu vers qui toutes les pensées d'Eleonie ne manquaient pas de venir converger. Le bon Curé de Mazeyrolles, ravi des progrès de l'enfant et de la constance dans le bien la pressait de s'approcher quotidiennement de la Sainte table. Malheureusement il ne fut point obéi. Craintive et timorée, la fillette frémit à la pensée d'une faveur si précieuse (alors si rare) et refusa constamment d'en bénéficier. Il y avait encore à cette époque des traces profondes de l'esprit jansénisme en notre pays. M. le Curé de Mazeyrolles en était heureusement exempt, mais il n'en était pas de même de tous ses paroissiens et quelques uns des préjugés de la secte avaient dû s'infiltrer dans les éléments religieux enseignés à Eleonie par ses parents. Quoi qu'il en soit, la jeune fille ne faisait point difficulté de s'approcher de la Sainte table une fois chaque semaine au grand étonnement des gens du voisinage. Cette piété qu'ils taxaient d'excessive leur faisait considérer Eleonie comme un être exceptionnel égaré parmi le commun des mortels où sa place n'était point

Mais la mort vint nous la ra-
-mit dans les bras de son Bien-am
en tout, partout, toujours", di
« Mon esprit, mon coeur, mon
Une jeune religieuse qu'elle affectio
mois auparavant à un poste éloig
de notre sainte. Son coeur délicat en
Quinquagésime notre chère Sr se
une intention très marquée tout u
que la jeune soeur disait encore u
dinaire : « Je prie pour tout le monde. »
Peut-être voulait-elle dire :
« Je prierai pour vous pendant les
« Je prierai pour vous pendant votre je
Nous ne saurions peindre le deuil de
regrets. Mère Angèle écrivait : « L'a
une sécurité, une autorité, une confid
elle me voit, je l'espère, elle est à mes côtés,
me fait, nous fait à toutes un grand
Je me suis bien associé au deuil de votre Cte
pour la bonne Mère du Soulas ; son dépar
vous dire tout de suite mon affliction personn
prise sur mes sentiments à votre ég
vide que va faire autour de vous la mor

goût que l'abnégation, d'autres délices que le mépris, d'autre amour que pour Jésus, sa vie cachée, ses souffrances, sa croix !... Non mon Sauveur, nous ne nous détacherons jamais de vous et ne nous attacherons qu'à vous seul ; les sentiers étroits de la vie parfaite à laquelle nous nous sommes vouées ; ne nous donnent point de frayeur, parce que vous êtes notre lumière et notre force, nous espérons que vous nous rendrez inébranlables dans toutes les tentations victorieuses contre tous les efforts de nos ennemis, et que vous étendrez sur nous cette main bienfaisante qui nous a comblées de tant de graces et de tant de faveurs, pour nous en accorder encore plus. Je vous en conjure mon adorable Jésus par votre sang par toutes vos plaies et par votre sacré coeur, faites que par la consécration que nous vous faisons de tout ce que nous sommes, nous devenions en ce jour de nouvelles et parfaites victimes de votre divin amour. Ainsi soit-il.

elle aspirait à décharger sur vos épaules le fardeau qui a si longtemps pesé sur les siennes. On m'a dit avec quelle abnégation touchante elle soutenait votre autorité, avec quel zèle elle entraînait vers vous les coeurs qu'elle avait si longtemps possédés. Je suis bien assurée qu'elle ne m'oubliera pas devant Dieu. Peu d'âmes sont plus fermes et plus fidèles que la sienne aux nobles et saintes amitiés. J'ai déjà célébré la Ste Messe à l'intention de cette bonne Mère et, tous les jours, je porte son souvenir à l'autel..... etc. —

On lit dans la circulaire écrite par Mère Angèle à ses filles le 6 janvier 1884 ... : Si notre sainte Mère du Soulas revenait parmi nous, elle vous dirait, mieux encore que pendant sa vie le poids immense de gloire que produit un moment de souffrance. Morte, elle vit et nous parle encore ; son cher et précieux souvenir est toujours bien présent dans nos coeurs, bien que nos yeux ne l'aperçoivent plus. Hâtons-nous de devenir des saintes comme elle qui s'est si bien sanctifiée dans l'oubli et la pratique des vertus humbles et cachées. Nous l'avons toutes vue souffrir, mais aucune de nous ne l'a jamais entendue se plaindre ! Montrons-nous ses dignes filles en imitant son grand esprit de sacrifice ...

Mgr Rabert avait tant d'admiration et d'estime pour notre Vénérée Mère (dont il n'avait sollicité la démission que pour régulariser le fonctionnement de notre Congrégation et, peut-être pour mesurer sa vertu) qu'il s'était réservé le soin d'écrire sa vie. Malheureusement ce beau projet n'a pu être accompli et il ne nous est resté pour y suppléer que la tradition et les notes, tracées par notre Vénérée Mère Thérèse Villéréal, pour faciliter le travail que sa Grandeur n'a pas eu le loisir de faire.

rut

Sérigueux

au village du Buth, Commune
ne famille chrétienne et aisée
s. A ce foyer visiblement béni
parmi lesquels une petite fille,
ttention du voisinage.
Peyrut à leur petite famille
Elienne moins de tendresse que
de la fillette avait dégénéré en
e peut la guérir. Elle parlait
son temps qu'au travail,
quittait le toit paternel que
l'église de son village.
Dieu, l'âme d'Elienne se déga-
ordinaire captivent les jeunes
ulle passion et nul caprice ne
enfant. Les dehors seuls
demeuraient un peu bizarres
luyait toujours, on la trouvait
ne d'intelligence, privée
de bon sens.... Son coeur délicat aurait souffert de ces jugements erronés s'il n'eût été absorbé en Dieu vers qui toutes les pensées d'Elienne ne manquaient pas de venir converger. Le bon Curé de Mazeyrolles, ravi des progrès de l'enfant et de sa constance dans le bien la pressait de s'approcher quotidiennement de la sainte table. Malheureusement il ne fut point obéi. Craintive et timorée, la fillette frémit à la pensée d'une faveur si précieuse (alors si rare) et refusa constamment d'en bénéficier. Il y avait encore à cette époque des traces profondes de l'esprit janséniste en notre pays. Mr le Curé de Mazeyrolles en était heureusement exempt; mais il n'en était pas de même de tous ses paroissiens et quelques-uns des préjugés de la secte avaient dû s'infiltrer dans les éléments religieux enseignés à Elienne par ses parents. Quoi qu'il en soit, la jeune fille ne faisait point difficulté de s'approcher de la sainte table une fois chaque semaine au grand ébahissement des gens du voisinage. Cette piété, qu'ils taxaient d'excessive leur faisait considérer Elienne comme un être exceptionnel égaré parmi le commun des mortels où sa place n'était point

Mère du Soulas

Mais la mort vint nous la ra-
-mit dans les bras de son Bien-au-
en tout, partout, toujours", d
« Mon esprit, mon coeur, mon
Une jeune religieuse qu'elle affecti
mois auparavant à un poste éloig
de notre sainte. Son coeur délicat en
Quinquagésime notre chère Sr se
une intention très marquée tout u
que la jeune Soeur disait encore u
dinaire : « Je prie pour tout le monde. »
Peut-être voulait-elle dire.
« Je prierai pour vous pendant les
« Je prierai pour vous pendant votre je
Nous ne saurions peindre le deuil de
regrets. Mère Angèle écrivait : « L'a
une sécurité, une autorité, une confid
elle me voit, je l'espère, elle est à mes côtés,
me fait, nous fait à toutes un grand
Je me suis bien associé au deuil de votre C
pour la bonne Mère du Soulas ; son dépar
vous dire tout de suite mon affliction personn
prise sur mes sentiments à votre ég
vide que va faire autour de vous la mor
elle aspirait à décharger sur vos épaules le fardeau qui a si longtemps pesé sur les siennes. On m'a dit avec quelle abnégation touchan
elle soutenait votre autorité, avec quel zèle elle entraînait vers vous les coeurs qu'elle avait si longtemps possédés. Je suis bien assurée
qu'elle ne m'oubliera pas devant Dieu. Peu d'âmes sont plus fermes et plus fidèles que la sienne aux nobles et saintes amitiés
J'ai déjà célébré la Ste Messe à l'intention de cette bonne Mère et, tous les jours, je porte son souvenir à l'autel..... etc. —

On lit dans la circulaire écrite par Mère Angèle à ses filles le 6 janvier 1884 ... : Si notre sainte
Mère du Soulas revenait parmi nous, elle vous dirait, mieux encore que pendant sa vie le poids immen-
se de gloire que produit un moment de souffrance. Morte, elle vit et nous parle encore ; son cher et précieux
souvenir est toujours bien présent dans nos coeurs, bien que nos yeux ne l'aperçoivent plus. Hâtons-nous
de devenir des saintes comme elle qui s'est si bien sanctifiée dans l'oubli et la pratique des vertus
humbles et cachées. Nous l'avons toutes vue souffrir, mais aucune de nous ne l'a jamais entendue se
plaindre ! Montrons-nous ses dignes filles en imitant son grand esprit de sacrifice ...

Mgr Rabert avait tant d'admiration et d'estime pour notre Vénérée Mère (dont il n'avait sollicité
la démission que pour régulariser le fonctionnement de notre Congrégation et, peut-être pour mesurer sa vertu)
qu'il s'était réservé le soin d'écrire sa vie. Malheureusement ce beau projet n'a pu être accompli et
il ne nous est resté pour y suppléer que la tradition et les notes, tracées par notre Vénérée Mère Thérèse
Villeréal, pour faciliter le travail que sa Grandeur n'a pas eu le loisir de faire.

Sœur M. Gertrude Peyrut
Périgueux

Dans le canton de Villefranche du Périgord, au village du Buth, Commune de Mazeyrolles, vivait sous la Restauration une famille chrétienne et aisée jouissant de l'estime et de la considération de tous. A ce foyer visiblement béni de Dieu quatre enfants étaient venus s'asseoir parmi lesquels une petite fille, nommée Elienne, attirait particulièrement l'attention du voisinage. Soit que l'éducation donnée par Mr et Mme Peyrut à leur petite famille fût rude et sévère, soit qu'ils eussent pour Elienne moins de tendresse que pour leurs autres enfants, le naturel craintif de la fillette avait dégénéré en une sauvagerie excessive dont rien jamais ne put la guérir. Elle parlait rarement, fuyait toute société, n'employait son temps qu'au travail, ne cherchait de délassement qu'en la prière, ne quittait le toit paternel que pour tenir compagnie au divin délaissé dans l'église de son village. Dans cette union tout intime avec son Dieu, l'âme d'Elienne se dégageait aisément de toutes les entraves qui d'ordinaire captivent les jeunes coeurs. Nulle affection, nul désir, partant nulle passion et nul caprice ne faisait obstacle à l'action divine dans cette naïve enfant. Les dehors seuls contre lesquels on ne la mettait point en garde demeuraient un peu bizarres. Ainsi qu'une colombe effarouchée, Elienne fuyait toujours, on la trouvait sauvage, on la croyait bondeuse, dépourvue d'intelligence, privée de bon sens.... Son coeur délicat aurait souffert de ces jugements erronés s'il n'eût été absorbé en Dieu vers qui toutes les pensées d'Elienne ne manquaient pas de venir converger. Le bon Curé de Mazeyrolles, ravi des progrès de l'enfant et de sa constance dans le bien la pressait de s'approcher quotidiennement de la sainte table. Malheureusement il ne fut point obéi. Craintive et timorée, la fillette frémit à la pensée d'une faveur si précieuse (alors si rare) et refusa constamment d'en bénéficier. Il y avait encore à cette époque des traces profondes de l'esprit janséniste en notre pays. Mr le Curé de Mazeyrolles en était heureusement exempt; mais il n'en était pas de même de tous ses paroissiens et quelques-uns des préjugés de la secte avaient dû s'infiltrer dans les éléments religieux enseignés à Elienne par ses parents. Quoi qu'il en soit, la jeune fille ne faisait point difficulté de s'approcher de la sainte table une fois chaque semaine au grand ébahissement des gens du voisinage. Cette piété, qu'ils taxaient d'excessive leur faisait considérer Elienne comme un être exceptionnel égaré parmi le commun des mortels où sa place n'était point

faite. Personne donc ne fut surpris lorsque la jeune fille échangea la maison paternelle contre le chétif de Picpus. Elle fit son noviciat à Cahors et les austérités de sa nouvelle vie n'eurent rien qui l'effrayât, ni qui ralentît son courage. Cependant Dieu la destinant à une toute autre vie, essaya ses efforts par l'épreuve. Une maladie terrible, inconnue à nos climats, la fièvre jaune, mit la vie d'Eléonie en péril et fit accourir son vieux père. De longues semaines passèrent pendant lesquelles tout espoir semblait à jamais perdu. La fièvre, le délire enlevaient à la malade tout sentiment de son état. Les parents désolés prirent une résolution désespérée. Profitant d'une accalmie, ils placèrent le lit de la moribonde sur une charrette à bœufs et s'en vinrent, à petites journées, de Cahors à leur maison du Buth. La jeune fille avait supporté les cahots du lourd véhicule à travers les chemins escarpés et les routes empierrées, le grand air des champs avait dissipé la fièvre, il eut plus de peine à réparer les forces et de longues années s'écoulèrent avant qu'Eléonie ait recouvré son ancienne vigueur. Aussi, les portes de Picpus lui étant désormais fermées, songea-t-elle à se fixer à Villefranche pour y secourir les pauvres et y soigner les malades dans la compagnie de quelques pieuses âmes et sous la direction du bon et saint Curé M^r^ XXX. Ces essais ne furent pas heureux. L'idéal poursuivi par Eléonie n'était pas celui de son entourage; elle souffrait sans se plaindre, appelant Dieu à son aide, et le suppliait de lui montrer la voie tracée pour elle par sa Providence. Cet appel fut entendu: par un concours de circonstances si inattendues qu'on ne peut y méconnaître l'intervention divine, Eléonie fit son entrée au Monastère de Sainte-Marthe le 12 mars 1854. Elle y reçut le saint habit et le nom de Sr Marie Gertrude le 20 mars 1855 et, le 1er avril 1856, elle y prononça ses vœux.

Ce n'était point sans peine cependant que cette prétendante déjà mûre avait été admise à faire partie de notre famille religieuse. Son attrait pour la solitude, son excessive sauvagerie, ses façons bizarres, consacrées par une longue habitude, la rendaient peu sympathique à nos vénérables ancêtres qui ne reconnaissaient pas à ces dehors singuliers la simple cordialité, la franche rondeur d'une fille de Sainte-Marthe. Mais l'esprit intérieur d'Eléonie, sa profonde humilité, sa constante obéissance avaient plaidé sa cause. "Une seule chose est nécessaire" et ce ne peut plus être une faute aux yeux de Ste Marthe que de s'isoler avec le Maître et de s'oublier à ses pieds.

On s'était aperçu d'ailleurs qu'en se repliant sur elle-même la

nouvelle novice cédait moins à un goût naturel ou à une longue habitude qu'un désir de passer inaperçue, de ne gêner personne, de s'humilier enfin. Lorsque, ayant réussi à la joindre, on lui parlait avec la simplicité fraternelle qui convient à des sœurs, on était surpris de voir son regard s'illuminer, ses lèvres esquisser un sourire. Elle était heureuse et reconnaissante qu'on voulût bien lui faire une petite part de son temps, l'aumône d'une bonne parole ou d'une marque d'affectueux intérêt. Elle en remerciait comme d'une générosité ne s'étonnant et ne se blessant jamais si on était longtemps à renouveler ces marques de bienveillance. Du reste, la bonne Mère des Novices savait y pourvoir; elle imposait à tour de rôle à chacune de ses filles la fonction (peu attrayante il faut en convenir) de tenir compagnie à Ehrenine pour la récréation toute entière!... Et, tandis que le gros de la bande s'en donnait à cœur joie et que les vieilles Mères excitaient à l'envi cette gaieté franche et naïve, dans le coin de la salle où Ehrenine était blottie, la bonne ange visible entretenait une conversation laborieuse dont il lui fallait faire tous les frais - (Il en fut ainsi toujours. Sœur Gertrude ne se chercha jamais que la solitude et parut toujours se complaire dans l'oubli. Aussi étions-nous toujours surprises, lorsque nous avions réussi à l'approcher, du plaisir qu'elle semblait prendre à nos joyeux propos. Quelques jours avant d'expirer, elle montra une joie naïve de ce que cinq ou six sœurs se trouvaient ensemble à son chevet à la récréation de midi. Elle était si faible alors cependant que le mouvement et le bruit auraient dû plutôt lui déplaire. Il n'en fut rien. Elle nous remercia en souriant s'inquiétant qu'on pût être si aimable pour elle.) - Pendant 43 ans, Sœur Gertrude soigna les pauvres de nos hospices avec une véritable affection et un dévouement absolu. Si, parfois, son caractère rigide et ses habitudes austères la faisaient paraître rude et sévère, elle rachetait ce travers par des complaisances infinies que son humilité seule explique. Elle resta à l'œuvre jusqu'à l'âge de soixante-dix-huit ans et il fallut que l'obéissance lui imposât le repos pour qu'elle s'y résignât. Jusqu'à son dernier soupir, elle regretta de ne plus pouvoir soigner les pauvres, ni s'occuper d'une autre manière que par quelques travaux manuels. On la trouvait sans cesse occupée au tricot, à la couture ou, mieux encore, à la prière qui avait toujours été le grand bonheur de sa vie.

Dans les derniers mois de l'année mil neuf cent, elle s'affaiblit beaucoup et répéta souvent qu'elle sentait venir la mort. Comme elle restait néanmoins debout et que, depuis longtemps déjà elle avait coutume de radoter un peu, on ne s'effraya pas outre mesure de ces remarques surtout lorsque le docteur eut examiné

la malade. Cependant, vers la fin de janvier mil neuf cent une Sœur Gertrude garda plusieurs jours le lit. Malgré son état de fatigue, elle avait fait toutes les Stations exigées pour le Jubilé de l'année Sainte, elle désirait recevoir les Sacrements pour en gagner la précieuse indulgence. On lui proposa de faire monter Monsieur l'aumônier, elle refusa, se leva de grand matin le vendredi 25 et resta debout toute la journée pour la préparation de sa Communion jubilaire. Par suite d'un malentendu cette Communion ne put se faire que le lundi 28. Ce fut la dernière Sœur Gertrude la fit dans sa cellule et, après une journée de fervente action de grâces et une nuit qui ne nous avait inspiré aucune inquiétude, elle expira le mardi 29 à six heures du matin, en cherchant à se vêtir pour obéir au son de la cloche. Elle était dans sa quatre-vingt unième année

29 janvier 1901

Sœur Marie Bernard Chanier

Novicial -

"Consummata in brevi explevit tempora multa". Morte jeune elle a cependant fait l'œuvre de nombreuses années."

Eva Chanier, en religion Sœur Marie Bernard, naquit à Journiac, près le Bugue, le 8 [illegible] 1882, de parents chrétiens. De bonne heure sa mère s'appliqua à lui inspirer l'amour de Dieu et de la Sainte Vierge en sorte que, placée bien jeune encore au pensionnat des religieuses de Sainte Marthe du Bugue, ses pieuses maîtresses n'eurent qu'à développer les bons sentiments que l'amour maternel avait déposés dans son cœur. Le travail, du reste fut aisé, car l'enfant se laissait ~~aller~~ naturellement aller aux mouvements de la grâce. Nous n'en voulons pour preuve que le bon souvenir qu'elle gardait par ses maîtresses et ses compagnes. Elle aimait surtout la très Sainte Vierge. Oh! que de fois sa jeune âme a dû épancher dans le cœur de Marie ses joies et ses petits chagrins d'enfant! Que de fois elle a dû particulièrement au moment de sa première Communion, demander à Marie de la prendre pour toujours! Ce que nous avons appris en plusieurs circonstances ne nous permet pas d'en douter. - A l'âge de 15 ans, elle fut reçue enfant de

Marie, titre qu'elle ambitionnait depuis longtemps. Mais tout le monde sait avec quelle sévérité l'on a coutume dans les maisons de Sainte-Marthe de procéder au choix des Congréganistes. On ne veut pas seulement d'une vertu ordinaire, et on a raison! Il faut que les enfants se forment aux pratiques sérieuses de la vie chrétienne par l'habitude du sacrifice. Voilà pourquoi bien souvent de légers bavardages sont un obstacle plus que suffisant pour empêcher d'obtenir le ruban désiré.
Nous ignorons si Eva eut à souffrir d'une longue attente. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à dix-huit ans, elle devint présidente de sa chère Congrégation qu'elle devait diriger jusqu'à son entrée au noviciat. Cette même année 1890, Eva, ayant obtenu son brevet, fut acceptée comme sous-maîtresse dans cette maison où son absence s'était écoulée bonne et pieuse et où son adolescence avait été marquée par des grâces surnaturelles qui devaient fixer irrévocablement son avenir. En attendant elle se mit sérieusement à l'oeuvre. Et ce n'est pas toujours facile de réussir comme maîtresse dans une maison où, peu de temps avant, on vivait comme élève! Il y a là d'anciennes maîtresses qu'il faut traiter avec une grande déférence et surtout d'anciennes compagnes qu'il faut tenir à distance sans pourtant les froisser! Eva sut très bien se faire accepter par tout le monde. Respectueuse envers les Soeurs qui avaient été pour elle de véritables mères, elle se fit chérir des élèves par son aimable simplicité, et elle s'en fit respecter en évitant toute familiarité avec elles. Un témoin bien autorisé nous apprend, en effet, que, malgré sa nature affectueuse, jamais, soit comme élève, soit comme maîtresse, son coeur ne s'égara dans une de ces amitiés qu'un Père de l'Eglise appelle si justement « les pires des inimitiés ». Est-ce à dire que son coeur fut insensible? Loin de là; mais elle savait le diriger vers le tabernable, à l'autel de Marie. Là aussi elle trouvait la force de combattre le penchant qui la portait à rechercher ses aises au lieu de marcher au sacrifice.
Le sacrifice!... il le fallait embrasser cependant car Dieu avait dès longtemps marqué l'enfant pour l'immolation et bientôt on allait pouvoir lui appliquer ces mots de la Sainte Ecriture: « Morte bien jeune elle a rempli cependant de nombreuses années. Consummata in brevi, explevit tempora multa. »

Quels furent pour cette âme d'élite les moyens dont Dieu se servit pour se révéler à elle? A quelle heure entendit-elle, comme autrefois le jeune Samuel la voix de Dieu qui l'appelait. Où se vérifièrent ces mystérieux rendez-vous et ces entretiens suaves durant lesquels Dieu fit connaître à sa servante ses volontés divines? Personne ne pourra jamais le dire. Dieu a ses moyens et ses heures pour communiquer avec les âmes de même que, au paradis terres-

te, il communiquait avec nos premiers parents à l'heure la plus chaude du jour, quand tout dormait auprès d'eux ; que les oiseaux ne chantaient plus ; que le murmure des eaux semblait ne plus se faire entendre, ainsi pour parler aux âmes choisit-il d'ordinaire les heures où le coeur est plus brûlant et durant lesquelles, tout autour, dorment et les chants et les murmures du monde

Nous pouvons donc, sans crainte de nous tromper, supposer que, pour parler à son coeur, Dieu profita de tous les moments heureux que lui fournit cette âme naturellement aimante. Mais il parla si fort, que bientôt la future religieuse ne put résister au bonheur de s'en ouvrir à son père et à sa mère. Hélas ! sa surprise fut grande et son chagrin indicible, quand elle entendit ses parents répondre à sa demande par un refus formel.

Sur quoi se basaient ses parents ? Voulaient-ils simplement éprouver la vocation de leur enfant ? ou bien pensaient-ils que cette détermination d'Eva n'avait d'autres causes que les revers de fortune que venait d'éprouver la famille ? Nous l'ignorons. Du reste la vérité sur ces questions ne touche qu'indirectement à la pensée que nous avons eue en écrivant ces lignes.

Malheureusement, il n'est pas rare de rencontrer des parents, même chrétiens, qui ne craignent pas d'empêcher la vocation de leurs enfants Qu'il se présente un parti, surtout s'il est avantageux en apparence vous les voyez bien vite donner leur consentement. Bien plus, ils deviennent solliciteurs encourageant et pressant l'enfant qui hésiterait à entrer dans la carrière ouverte devant lui. Mais que Dieu parle, qu'il donne la vocation religieuse à leur fils ou à leur fille, quel changement de conduite !... C'est une illusion de jeunesse !... Il faut éprouver cet enfant qui n'a encore rien vu ni rien entendu. Tout au moins faut-il attendre... et la discussion se termine trop souvent par ces mots : « Eh ne partiras qu'à la majorité. » Voilà comment beaucoup de parents entendent les volontés de Dieu ! Faut-il s'étonner après cela qu'il ne les bénisse pas ?...

La vocation d'Eva Chanier était pourtant bien sérieuse, et les revers de fortune n'entrèrent jamais pour rien dans sa décision. Si elle en souffrit, ce fut moins à cause d'elle que pour ses parents qu'elle voyait obligés d'abandonner la maison où ils avaient jusqu'alors vécu dans une heureuse aisance. Qui aurait pu calculer les larmes qu'elle versa en secret sur les malheurs de sa famille ? C'est si dur de quitter malgré soi le foyer paternel ! c'est si cruel

de se séparer de sa Mère !... Eva songeait à tout cela et en mesurait les terribles conséquences. Mais, afin de mieux montrer que ces événements n'avaient point déterminé la vocation de la jeune fille, Dieu permit qu'il lui fût offert en ce temps une situation inespérée à tous les points de vue. La tentation eut été grande pour une vocation hésitante. Celle d'Eva n'en fut point ébranlée. Avec une générosité peu commune, elle remercia le parent dévoué qui s'offrait à lui venir en aide et s'enfonça plus fortement que jamais dans la sainte volonté du bon Dieu travaillant, attendant et priant !....

C'est à sa confidente ordinaire la Vierge Immaculée, c'est à Notre-Dame de Lourdes qu'elle eut recours pour vaincre la résistance de ses parents. Afin de la rendre plus propice, elle résolut d'aller lui porter sa prière à la Grotte même de l'Apparition. Mais tandis que tant d'autres s'en vont aux lieux bénis sans souci des frais du voyage, Eva devait s'y préparer par le sacrifice. C'était du reste le meilleur moyen d'être exaucée. Elle se priva donc durant de longs mois et partit pour Lourdes avec une robe dont la couleur était depuis longtemps fanée. Ce trait confirme l'aveu qu'elle fit un jour durant sa dernière maladie : « J'ai toujours aimé la propreté sans jamais m'attacher à la vanité. » Admirable exemple que nous voudrions pouvoir mettre sous les yeux d'un grand nombre de jeunes filles qui s'imaginent être plus précieuses parce qu'elles sont mieux parées !.... Le véritable mérite, Eva le savait, consiste dans la vertu : omnis gloria ab intus. » Et voilà l'énergique parure dont elle voulut s'orner pour paraître devant Marie en son sanctuaire de Lourdes !...

Ceux qui ont eu le bonheur de visiter les grottes Massabielle savent combien leurs apparitions remuent le cœur. On dirait que les roches ont une voix et qu'à force d'entendre louer la vierge elles ont appris à la chanter. Le Gave aussi module ses louanges ; partout c'est la prière tantôt douce et tranquille, tantôt vibrante et enflammée. Les foules chantent et acclament Marie, les ex-voto remplissent les sanctuaires, tout redit les miséricordieuses bontés de notre Céleste Mère en ces lieux : Lourdes est vraiment la terre du surnaturel.

Eva Chavies ne pouvait échapper à ces impressions chrétiennes. Elle en fut d'autant plus saisie et émue que son âme était plus aimante et qu'elle venait chercher auprès de sa divine Mère la grâce de pouvoir suivre enfin sa vocation. La prière monta donc bien fervente vers le cœur de Marie et elle fut exaucée. Une lettre de ses parents lui apporta à Lourdes même cette permission tant désirée d'entrer au Noviciat de Sainte Marthe à Périgueux.

Impossible de dire la joie de la jeune novice, encore moins d'exprimer

sa reconnaissance envers Marie. C'était bien cette bonne Mère, en effet, qui ouvrait à son enfant les portes de la vie religieuse indiquant par là qu'elle la prenait désormais sous sa maternelle protection. Eva le comprit ainsi et voulut monter immédiatement à la Basilique pour remercier Notre-Dame de Lourdes. Arrivée devant la Statue de Saint Bernard, elle s'agenouilla et récita la belle prière du "Souvenez-vous" composée par le grand serviteur de Marie. Oh combien fut douce à son cœur cette prière de reconnaissance! Marie était bien la puissante avocate, la mère aimable qui n'avait su rien refuser à son enfant dévouée!... St Bernard méritait bien de ne pas être oublié en cette circonstance. « Il était bien juste, dit-elle à la Sœurs qui priait avec elle qu'il fut le gardien du temple de Marie: il a tant aimé la Sainte Vierge! » - Eh! bien, si vous le voulez, repartit la religieuse, nous demanderons que vous portiez son nom; et, comme Bernadette, vous vous appellerez Sœur Marie Bernard. - Oh! oui, oui, c'est cela! dit-elle, je m'appellerai Sœur Marie Bernard. Quel bonheur!.....»

Telle fut l'unique faveur que notre jeune fille rapporta de son pélerinage à Lourdes. Elle aurait voulu sans doute pouvoir y prolonger son séjour. Mais la pensée de réaliser bientôt l'unique objet de ses désirs adoucit pour beaucoup les regrets du départ. Elle entrevoyait déjà son entrée au Noviciat, sa joyeuse prise d'habit, sa profession, et, peut-être - qui le sait? - une mort prématurée dans les saintes délices d'une vie religieuse fidèlement remplie.

De retour au Bugue on hâta les préparatifs pour ne point laisser refroidir les ardeurs de la charité divine que Marie venait d'exciter dans ce cœur de vingt ans. Lorsque tout fut prêt Eva accourut joyeusement au Noviciat de Ste Marthe dont nos Mères lui ouvrirent les portes le 22 septembre 1894. Reçue comme une enfant chérie par les Supérieures, comme une sœur bien-aimée par ses compagnes, elle entra courageusement dans la voie de l'immolation et du sacrifice où toutes l'avaient devancée. Désormais ses jours s'écoulèrent dans le plus grand secret, car la vie du Noviciat est essentiellement cachée en Dieu. « Vita abscondita in Christo. »

La vie religieuse commence nécessairement avec le postulat. Durant cette première épreuve, sous un costume demi-modeste apparence, la jeune aspirante se forme aux vertus qu'elle devra bientôt pratiquer. Il est même d'usage à Sainte-Marthe, d'envoyer, durant plusieurs mois, les postulantes dans les différentes maisons

de la Congrégation afin de les mieux éprouver. Eva fut donc, comme ses compagnes, obligée de quitter son cher Noviciat pour aller continuer son apprentissage de la vie religieuse à la Communauté de Sainte-Marthe à Piéget-Pluviers. Là elle retrouva ses occupations d'autrefois. La classe lui plaisait et elle se dévoua comme elle savait le faire sans oublier de le faire en union avec Dieu, pour Lui seul et le plus parfaitement possible. Si pour comprendre son âme, il faut soulever un coin du voile qui la recouvre et emprunter à un souvenir de retraite tout le programme de vie religieuse qu'elle a si fidèlement rempli.

Elle écrivait: Piéget 13 janvier 1891

"Mon Dieu merci, mille fois merci! Je suis trop heureuse à présent que je
"suis en paix avec vous. Il ne me reste qu'à vous prouver mon amour, à
"vous assurer que je veux être toute à vous jusqu'à mon dernier soupir.
"Ah! je suis bien déterminée sur le choix que je dois faire. Je ne veux que
"Jésus! et Jésus crucifié. Je m'enrôle sous son étendard sacré et, durant
"toute ma vie, je ne le quitterai jamais de vue. Il sera ma force dans les
"tentations et les combats, ma consolation dans mes peines et mes souf-
"frances, ma joie dans l'adversité, mon soutien dans mes défaillances.
"O mon Jésus je ne veux marcher que sur vos traces bénies. Chargez votre
"Croix sur mes épaules, mettez la surtout dans mon cœur. Oui je veux
"travailler chaque jour à mourir à moi-même faisant en tout et
"partout la volonté de mon Dieu et celle des personnes qui m'entou-
"rent. J'aimerai les humiliations et l'abaissement. J'irai contre mes
"goûts et mes inclinations. Je veux être bien dévouée pour tout le monde,
"et surtout pour mes sœurs sans considérer si elles me plaisent ou non.
"Je me mettrai la dernière de toutes, je me considérerai comme telle et
"certes j'aurai bien raison..... car je mériterais d'être placée sous leurs pieds.
"Ma retraite touche à sa fin. Pourquoi ces jours bénis ont-ils passé si vite?..
"Qu'on est heureuse avec vous, ô mon Jésus!.. A présent je vais commen-
"cer une vie nouvelle toute employée à vous servir, à vous faire
"connaître et aimer....."

15 janvier "Je me sens tout embrasée de votre amour, ô mon Dieu, et rien ne
"me coûtera pour vous servir fidèlement. Je ne veux d'autre épouse que
"Vous et quand bien même je ne pourrais rester en Communauté vous
"posséderez toujours mon cœur puisque je vous l'ai promis en faisant le vœu
"de Virginité. (Je l'ai dit au Père de la retraite, il trouve que j'ai bien fait)
"Jamais je n'ai ressenti tant de joie que lorsque j'ai eu accompli cet acte.
"N'aimerons ces joies ne sont pas sans épreuves. L'Apôtre Saint
Paul dit éloquemment que nous portons le trésor de la Virginité

en un vase fragile. La jeune postulante ne tarda pas à en faire l'expérience. Nous en trouvons la preuve dans une note écrite quelques jours à peine après sa fervente retraite. Toute son âme est dans ces lignes qui ne sont pas sans relation avec la fin de notre prédestinée: « Mon Dieu, écrivait-elle le 20 janvier, que j'ai de chagrin aujourd'hui. Mon cœur est si gros que cela m'étouffe et c'est à peine si je puis retenir mes larmes. D'où vient donc tout cet ennui qui m'envahit?.... Ah! pourquoi ai-je un cœur si aimant, si sensible?... Mon Dieu occupez-le tout entier. Il veut être à vous pour toujours, n'aimer que vous. Gravez-y votre nom ô Jésus pour qu'il ne soit occupé que de vous. Vous savez, mon Dieu, quelle vigilance je dois exercer sur ce cœur qui s'attacherait trop aisément si je lui laissais le champ libre. J'ai eu toujours à combattre sur ce point et plus que jamais je dois le surveiller. Il voudrait se reporter vers les anciennes affections que vous avez tranchées et c'est ce qui le rend si triste. Le démon, jaloux de mon bonheur voudrait me ravir cette paix que j'ai trouvée dans la retraite en me suggérant certaines pensées sur le passé et en essayant de me faire regretter la vie et toutes celles que j'ai quittées. »

« O Jésus ne vous ai-je pas promis d'être à vous pour toujours, de n'aimer que vous seul? Vous le savez, je vous l'ai donné ce cœur pour que vous y travailliez à votre gré, pour que vous en brisiez toutes les attaches naturelles. Je me suis consacrée à Vous, je vous ai choisi pour mon époux en faisant vœu de virginité. Clouez-moi sur la Croix, faites-moi beaucoup souffrir. Ah! jamais je n'en ferai autant que vous en avez fait pour moi. J'ai soif de souffrances. O Jésus! oui vous savez que je veux vous appartenir sans retour et sans partage. Je n'ai qu'un but: devenir une Sainte religieuse. »

Voilà comment la grâce triomphait de la nature dans cette âme faible en apparence mais toujours généreuse. « Allons, ma tête, disait-elle encore, sois plus calme, ne travaille pas autant, tu me ferais faire des sottises. Ne me transporte ni chez moi, ni au Bugue, ni même à Périgueux, car je ne t'écouterai pas. Je suis à Piégut avec une bonne Mère et des Sœurs qui sont plus aimables que je ne le mérite. »

Cependant les désirs de son cœur allaient se réaliser. Une lettre la rappela au Noviciat pour y préparer sa prise d'habit (Elle avait déjà eu le bonheur de recevoir la ceinture à Piégut). Le 16 avril, elle fit ses adieux à cette chère petite Communauté où s'étaient écoulés les sept premiers mois de sa vie religieuse et qu'elle ne devait plus revoir.

La joie qu'elle éprouva en se retrouvant au Noviciat fut immense. On le comprend sans peine quand on sait

quelle charité règne dans ce berceau de la vie religieuse. C'est là que l'âme s'épure et se forme sérieusement aux vertus qu'elle doit désormais pratiquer. Déjà se fait le besoin d'un exercice plus assidu. Il lui faillait surtout dompter son cœur. « Allons, lui disait-elle souvent, du courage! Il est vrai que Dieu demande de grands sacrifices; mais est-ce que tu oserais calculer après ce que Jésus a fait pour toi? Mon Dieu je veux être généreuse. Vous m'avez choisie, je dois marcher sur vos traces, abandonner tout, vivre de sacrifice. C'est dans ce creuset que l'âme s'épure et comprend combien il est doux de vous aimer. » Ainsi peu à peu la grâce fait son œuvre dans cette âme d'élite. Le joug peut paraître encore rude; mais les accents intérieurs deviennent de plus en plus mélodieux. Ecoutez en l'écho: « Oui, ô bon Jésus, écrit-elle au mois de juin, oui je vous le donne ce pauvre cœur que vous désirez tant; rendez-le semblable au vôtre, embrasez-le d'amour pour vous! Je veux vivre, ô mon Dieu, de telle façon que je sois toujours en état de paraître devant vous afin que, lorsque ce jour arrivera je m'endorme dans le sein de mon Dieu-Aimé pour lequel j'aurai travaillé et souffert toute ma vie. »

Cependant les jours s'écoulent et le temps des appels approche. Notre jeune postulante s'en préoccupe: « Serai-je admise à la prise d'habit, se dit-elle? Je n'en sais rien. Mais il n'arrivera ô mon Dieu que ce que vous voudrez et je suis d'avance soumise à votre adorable volonté... Je le désire ardemment!..... Malgré le déchirement de cœur que j'éprouverai si je ne le suis pas je ne devrai point me décourager mais me mettre au travail avec plus d'ardeur pour arriver à la perfection que vous demandez de moi. »

Enfin toutes ses craintes sont dissipées, le Conseil vient de l'admettre à la prise d'habit, son âme déborde de joie: « Encore quelques jours, s'écrie-t-elle et je serai la fiancée du Roi des rois! Quel privilège et quelle grâce!... Mon cœur est tout à la joie et à la reconnaissance pour un si grand bienfait! »

Elle entra tout entière dans la retraite préparatoire au grand jour. Après la seconde instruction, elle écrivait: « Mon Dieu, demandez-moi tout ce que vous désirez, je vous promets de faire courageusement les sacrifices que vous m'imposerez. J'ai été assez insensée jusqu'à présent pour faire consister le bonheur dans les plaisirs, les satisfactions du cœur, les contentements de ma nature et de mes défauts. Qu'ai-je recueilli après m'être ainsi contentée que dégoûts, ennui, vide immense et surtout remords. Ne croirait-on pas entendre la confession d'une grande pécheresse? Pourtant il n'y a là que les regrets d'une âme aimante qui se croit indigne des faveurs que Dieu s'apprête à lui accorder.

« Les jours de la retraite touchent à leur fin, écrit-elle le 13 septembre, « l'aurore du grand jour approche. Que je suis heureuse ! Pourrai-je « jamais assez comprendre la faveur qui m'est faite ? Je ne demande « qu'une chose, ma Mère c'est que vous bénissiez votre enfant. Vous « lui serrez doublement de Mère demain ; car elle n'aura pas le « bonheur d'avoir la sienne. Quel sacrifice ! Dieu le sait. Fiat ! « mon Dieu, fiat ! »

Le 14 septembre fut un grand jour pour notre Sœur. C'était le jour ambitionné du sacrifice ! le jour où son cœur devait appartenir tout entier à Jésus !... Les suaves et délicieuses émotions de ces fêtes sublimes ne s'analysent en aucune langue terrestre. Elles sont le secret des cieux !... Par une aimable délicatesse et pour perpétuer dans son souvenir la grâce que cette chère enfant avait reçue à Lourdes, on lui donna avec le voile le nom de Sœur Marie-Bernard et son bonheur en fut encore plus intense et plus doux.

Au lendemain de ses célestes fiançailles, Sœur Marie-Bernard reprit sa vie au noviciat. Loin de nous la pensée de vouloir la représenter comme une novice sans défauts. Elle eut à certaines heures des saillies de caractère, des recherches inconscientes d'affections sensibles qui lui attirèrent plusieurs fois des avertissements et des observations de sa maîtresse des novices et la maintinrent dans l'humilité et sur le terrain du combat. Les notes écrites à cette époque par Sr Marie-Bernard sont toutes remplies de la noble ambition de se vaincre pour Dieu en travaillant de plus en plus à s'en rendre digne. « Je suis novice depuis deux mois, écrit-elle, par conséquent je dois bien me persuader que c'est à présent que je prépare ma vie d'épouse de Jésus .... je dois me montrer généreuse à son service, être une âme fortement trempée ne reculer devant aucun sacrifice. » Ce fut en effet son travail constant durant son année de noviciat trop court pour ses désirs. « O mon Jésus disait-elle, que mon noviciat passe vite et qu'il s'en faut que mon cœur soit corrigé, purifié, paré, prêt enfin à vous être uni ! » Les notes quotidiennes de Sr Marie-Bernard ne sont plus que l'écho de cette souffrance intime provenant de la contemplation approfondie des misères de son âme.

Cependant si à l'extérieur, il y avait encore parfois à déplorer quelques légers oublis, à l'intérieur son âme se portait de plus en plus vers Dieu. Elle écrivait le 4 juillet, jour

de sa retraite mensuelle : « C'est l'avant-dernière retraite que je fais avant la grande retraite de ma profession. Aurai-je le bonheur d'être admise ? Je ne veux, ô mon Dieu que l'accomplissement de votre volonté. Mais attendant qu'elle me soit exprimée je veux bien préparer mon cœur … Je dois commencer aujourd'hui en faisant bien ma retraite … » Puis ce sont des explosions de douce reconnaissance pour ce jour de recueillement et de paix, pour toutes les grâces du mois de juin ; un regret intense de n'en avoir pas constamment profité, une recherche minutieuse et exacte des fautes, de leurs causes, de tout ce qui a fait obstacle à l'action divine en son âme. Les résolutions portent sur l'humilité, la charité, la modestie et sont empreintes de générosité et de ferveur. Ce mois se passa saintement en effet et fit place au mois d'août durant lequel notre jeune novice s'appliqua de son mieux à préparer le grand jour de sa profession (6 août 1897)

Les sentiments qui animèrent son cœur durant la retraite préparatoire se trouvent consignés dans une note que nous reproduisons pour montrer quelle face poussait son âme vers Dieu : « O mon âme épanche toi devant ton Dieu, dis lui dans les transports de ton amour et de ta reconnaissance : Comment puis-je concevoir, ô Jésus que vous vous abaissiez jusqu'à moi ver de terre, pauvre petite créature pour m'élever à la dignité d'épouse !… Qu'ai-je fait pour mériter un tel bienfait ? rien, rien !… Et cependant vous me voulez !… Et l'aurore du grand jour approche !… Je ne le mérite pas, il est vrai, Seigneur, mais je m'abandonne à votre amour, je me donne toute à vous Plus désormais de rapports dans l'holocauste ! O moments trop longs pour mon pauvre cœur, passez, envolez-vous ! laissez moi voir le plus beau de mes jours, l'instant où je ne m'appartiendrai plus, mais à Dieu seul !… »

Enfin ces désirs vifs et ardents furent réalisés ! Sr Marie Bernard prononça ses vœux devant N. S. caché sous les voiles eucharistiques ! Désormais donc elle était l'épouse du divin Sauveur Jésus, et, quoique fiancée pour un an, sa promesse était éternelle

Cependant la fin du noviciat amenait naturellement le commencement d'une vie nouvelle. Il en est ainsi à Ste Marthe pour la plupart des jeunes professes. Sr Marie Bernard ne l'ignorait point et s'efforçait de préparer les divers sacrifices qu'entraînerait son éloignement de la Maison Mère : Générosité pour le départ, sainte indifférence pour l'endroit où elle serait envoyée, pour l'emploi qu'on jugerait bon de lui donner, confiance et abandon envers la Supérieure qui deviendrait sa Mère, elle avait tout prévu, tout accepté, tout embrassé d'avance et vrai on lui fit demande : on la garda au Pensionnat ce qui lui faisait dire : « Dieu

me comble de ses bienfaits en me laissant au Noviciat où des grâces sans nombre me sont prodiguées. Ce fut en effet un vrai bonheur pour elle de se retrouver avec ses chères élèves de cinquième au milieu desquelles son apostolat fut toujours fécond. Les enfants l'aimaient et la soignaient et elle en profitait pour développer leurs jeunes intelligences et former leurs coeurs. Hélas! pourquoi faut-il que la maladie soit venue si tôt l'arrêter dans son zèle et suspendre ses espérances. Un an à peine était écoulé depuis la profession de Sr Marie-Bernard et déjà elle dut suspendre sa classe et se contenter de prêter son concours aux surveillances. On lui confia encore en 1899 et 1900 les enfants de la première Communion pendant le dernier mois de préparation à cette grande action. C'était une grande consolation et une pieuse diversion au milieu du repos forcé qui la faisait souffrir plus encore que la terrible maladie dont elle était bientôt mourir.

Durant les vacances de l'année 1900, le Conseil voyant la jeune professe dépérir de jour en jour, résolut de l'envoyer respirer l'air natal dans sa chère petite Communauté du Bugue. La santé de Sr Marie Bernard parut s'y ranimer au contact de l'aimable gaieté et des soins maternels dont on se plut à l'entourer. Elle retrouva de l'appétit de l'entrain et des forces. Craignant d'essayer cette amélioration en laissant notre chère Soeur rentrer à Périgueux, nos Mères l'envoyèrent à Belvès à la rentrée des classes dans l'espoir de voir sa jeunesse bénéficier de l'air vif du coteau qui, disait-on, achèverait de la guérir. Il n'en fut rien. Quelques semaines à peine après l'installation de Sr Marie Bernard à la Miséricorde, le mal reparut, non plus traître et lent ainsi qu'il avait été jusqu'alors, mais menaçant et terrible. Le docteur déclara que la dernière période de la phtisie commençait et que notre chère malade était perdue!....

Elle gardait le lit patiente et douce comptant toujours sur un mieux qui ne venait pas et sur la guérison qui lui permettrait enfin de se rendre utile. Elle vivait de foi, de piété, de confiance, de soumission au vouloir divin. Pourtant elle trouvait bien longues les heures de classe qui éloignaient toute la Communauté de l'infirmerie. Et quelle joie quand le pas de la jeune Supérieure retentissait dans l'escalier, quand elle entrait souriante comme si elle n'eût pas eu le coeur brisé! Comme les récréations étaient joyeuses, aimables, gaies lorsque chaque soeur rivalisait d'entrain pour divertir la pauvre malade et faire oublier son éloignement du Noviciat. Elle appréciait ces douceurs, elle en jouissait religieu

sement avec une reconnaissante et toute fraternelle affection ; mais elle souffrait après le retour... A son départ de Périgueux on lui avait promis en souriant que l'exil ne serait pas long et les mois s'écoulaient sans qu'il fût question de retour ! De temps en temps une lettre de nos Mères apportait bien un rayon d'espérance, mais quand revenait la maladie !... La Sainte Communion calmait ces regrets et ces craintes, elle oubliait tout avec Jésus et on le lui apportait le plus souvent possible, elle lui confiait ses désirs, elle lui redemandait ses Mères. Or le 2 mars, le soleil se montra radieux : « Voulez-vous que nous partions pour Perigueux, dit Sr Edwige en entrant dans la chambre de la malade ? — Oh ! oui, oui, de tout mon cœur répondit Sr Marie Bernard. On fit à la hâte tous les préparatifs de départ, on télégraphia au Monastère et le soir vers six heures Sœur Marie Bernard franchissait le seuil bien-aimé de la maison-mère. Elle avait assez bien supporté le voyage accompagnée de sa bonne Supérieure et de la Sœur qui s'était à Melun constitué son infirmier du jour et de la nuit. Malgré sa fatigue, le bonheur de Sr Marie Bernard était immense. Les Mères et les Sœurs s'empressaient autour d'elle pour lui témoigner leur affection. La pauvre pénitente put se croire un instant guérie.

Il fallut cependant songer bien vite au repos. Apprenant qu'on allait l'installer dans la petite chambre de l'infirmerie, elle fut saisie de crainte, un nuage de tristesse voila son regard. « Ah ! dit-elle en pleurant, je ne veux pas mourir encore !... » Cependant la cellule qu'elle allait occuper n'était pas nécessairement la chambre de la mort. Beaucoup de sœurs en bonne santé l'avaient habitée, une d'elle même en sortait ce jour là pour la lui céder. On ne la lui donnait du reste que pour lui procurer le voisinage de la tribune et les visites du joyeux soleil de printemps. Elle le comprit bien vite et en fit possession avec joie.

Le lendemain matin 3 mars son confesseur vint la voir ; il la trouva pleine de gaieté et d'espérance. Cependant la mort accourait à grands pas... il fallait y préparer la chère Sœur, lui arracher ses illusions sans l'effrayer, lui faire faire le passage sans secousse, sans effroi, sans contrainte, mais avec bonheur et avec joie. Pour cela il suffisait d'enfoncer son âme, déjà bien sainte de l'amour divin, plus avant dans le Cœur de Jésus. « Voulez-vous, lui dit Mr L. que je vous apporte la Sainte Communion chaque matin ? Jésus vous aidera à porter votre croix et à sanctifier vos souffrances ! » Un éclair de bonheur intense illumina le visage amaigri de

la malade. « Ah ! dit elle avec émotion, je vais donc pouvoir communier tous les jours !... quel bonheur ! »

Dès le lendemain en effet commençait la série de ces communions qui devaient finir un mois plus tard par l'union éternelle dans le Cœur de notre Jésus. Avec quel amour elle se préparait aux visites du divin maître ! Quelle joie de s'entretenir chaque matin avant l'aurore avec ses infirmières de Celui qui allait venir !... Son cœur tressaillait et son âme "soupirait comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines" Pourtant le jeûne eucharistique la faisait beaucoup souffrir. « Ma langue, disait-elle une nuit, ressemble à celle du mauvais riche » Son Jésus prenait de plus en plus empire sur son âme. Ce n'était plus elle qui vivait, mais Lui seul qui vivait en elle. Je me trompe la Sainte Marie vivait aussi dans le Cœur de son enfant, « Je lui dois tout, disait elle naïvement, comment ne l'aimerais-je pas ? » En repassant les lignes faites de sa belle écriture, la jeune malade récitait chaque jour son Rosaire. Un moment vint où cette prière même lui devint impossible. « Hélas faut, disait-elle avec tristesse un temps infini pour réciter mon chapelet ! Je ne puis même plus le dire. Oh ! ma Mère, ma bonne Mère quelque chose d'important manque désormais à mon âme !... » Et sur l'offre qu'on lui fit de réciter le chapelet auprès d'elle et pour elle : « oh ! merci, dit-elle, avec reconnaissance » Et elle parut consolée — Un autre exercice auquel elle demeura fidèle jusqu'au dernier jour, ce fut le chemin de la Croix. En contemplant ainsi toutes les souffrances du divin Maître, elle apprenait à supporter mieux ses douleurs et à se sanctifier davantage. Il faut avoir approché de ce lit où la fièvre la consumait pour se rendre un compte exact de ce que peut dans une âme la méditation habituelle de la passion unie à la pratique de la sainte Communion !... Peu à peu la Mère Bernard s'isolait de la terre, sa conversation se portait tout naturellement vers le ciel. « Oh ! dit-elle un jour, si je guéris comme je veux être une bonne religieuse toute au bon Dieu, uniquement au bon Dieu ! — Et si le bon Dieu ne vous guérissait pas ? — Elle hésita, puis avec un léger sourire voilé de tristesse. « Eh bien, il faudrait accepter, je veux tout ce que le bon Dieu veut ! » Néanmoins la mort continuait à l'effrayer. « Pourquoi y penser, lui dit-on, c'est le ciel qu'il faut voir Jésus, Marie, les Anges. Oh ! que nous serons heureuse là-haut n'est-ce pas ? — Oui, oui au moins là-haut nos ennemis nous laisseront en paix — nous n'aurons plus à craindre d'offenser le bon Dieu ! Voir Jésus ! voir Marie ! oh ! quel bonheur ! ... »

Cependant le mal augmentait, la malade perdait rapidement ses forces, depuis plusieurs jours elle ne se levait plus. On dut songer à lui faire faire ses voeux perpétuels. Mère Marguerite-Marie Lajoumard qui durant de si longues années avait été au Bugue une Mère pour la mourante lui annonça cette bonne nouvelle. Sr Marie Bernard comprit qu'elle touchait au terme et qu'il fallait profiter des dernières grâces. Elle fit donc sa demande à la R. Mère avec une émotion qui trahissait la dernière lutte que la nature et la grâce se livraient dans son coeur... Bien souvent durant sa maladie elle avait parlé de ses voeux perpétuels. Ce sera pour l'année prochaine disait-elle, il est temps que je m'y prépare!... Et Dieu abrégeait ce temps. La cérémonie en fut fixée au lendemain, lundi de la Semaine Sainte

A partir de ce moment son coeur ne fut rempli que de cette pensée. A tout venant, elle se plaisait à exprimer sa joie « Que je suis heureuse, disait-elle, je vais enfin être l'épouse de Jésus-Christ pour toujours!.. Et pour mieux se préparer à ce grand acte, malgré ses confessions quotidiennes, elle voulut encore faire un retour sur sa vie et recevoir une nouvelle absolution. Le lendemain, au point du jour, selon sa coutume N. S. vint s'unir à sa pieuse épouse et devancer de quelques heures le moment des voeux perpétuels. Quelle fut douce cette Communion du lundi saint!.. Quelle fut émouvante et pleine de consolations célestes cette matinée consacrée à préparer l'autel sur lequel N. S. devait bientôt venir pour recevoir les serments de son impatiente épouse! « J'y veux des lis » disait-elle. Et quelle autre fleur en effet eût mieux symbolisé l'union qui allait se consommer. A deux heures de l'après midi, dans l'infirmerie transformée en chapelle, devant N. S. enfermé dans le Ciboire, toute la Cté étant rassemblée, sr Marie Bernard prononça ses voeux à perpétuité d'une voix sonore que le bonheur et la reconnaissance rendaient un peu tremblante. On lui donna ensuite l'anneau bénit des Vierges qui scellait son union à Jésus pour toujours et la cérémonie se termina par une touchante prière d'action de grâces.

« Eh! bien, lui disait ce même soir une des Mères, vous êtes bien heureuse n'est-ce pas? - Oh! oui! - Et demain l'extrême-Onction!.. On lui avait en effet persuadé de demander cette nouvelle grâce, et elle l'avait fait avec une aimable résignation. C'était la dernière illusion qui tombait devant elle. A partir de ce moment, sr Marie-Bernard ne fut plus de la terre. On ne parla plus autour d'elle que du ciel et on en vint à envier son bonheur de mourir.

Le mardi saint, elle reçut donc l'Extrême-Onction dans les sentiments de la plus grande douleur de ses péchés. Elle passa cette journée

au milieu des plus cruelles souffrances qu'elle unissait à celles de Jésus sur la Croix. Aucune plainte ne tombait de ses lèvres et, malgré la douleur ses traits gardaient l'empreinte d'une céleste joie : « Oh qu'il me tarde, disait-elle, d'aller à mon Jésus, de voir Marie, ma bonne Mère ». Et comme on lui demandait si elle ne tenait plus à la terre : « Oh ! non, s'écria-t-elle avec énergie, non ! Tout sous les pieds !... Une seule chose est vraie, c'est aimer Dieu ! Oh ! dites moi que je vais mourir bientôt, demain au plus tard, disait-elle souvent ce jour-là. Cependant les forces diminuaient peu à peu. Pensant que la mort pouvait venir pendant la nuit, on jugea bon de lui donner le Saint Viatique. La pauvre malade en reçut la nouvelle avec une joie indicible. Jésus vint donc une fois de plus visiter l'épouse crucifiée. Devant Lui elle sollicita le pardon de la R. Mère et des Sœurs qu'elle avait pu malédifier naguère. On lui répondit par des sanglots. Tandis que les larmes coulaient, la Mère Bernard, d'une voix calme et forte, continuait à parler. « Et maintenant, mes Sœurs, dit-elle je fais à Dieu le sacrifice de ma vie et je le prie de me pardonner mes péchés ». Cela dit, elle reçut avec une ferveur angélique le pain du viatique et, un instant après l'indulgence de la bonne mort.

Cette nuit redoutée ne fut pourtant pas la dernière. Notre chère malade en profita pour vivre plus intimement encore avec son Dieu. La pensée de la passion du Sauveur occupait particulièrement son âme.

Le lendemain, mercredi saint, on constata un léger mieux. Les Sœurs en profitèrent pour aborder plus librement la malade qui avait pour chacune d'elle un mot aimable et un sourire qui semblait réfléter le ciel. C'était bien en effet cette pensée qui ravissait la mourante au point de rendre ses compagnes jalouses. L'une d'elle ayant dit tout bas d'elle : « Oh ! comme elle se prépare bien à la mort ! » la conscience de la Mère Bernard s'en émut. Le tentateur en avait-il profité pour lui suggérer une pensée de vanité ? Dieu le sait ! - Toujours est-il que la Mère Bernard recommanda de ne plus parler ainsi, ne voulant pas qu'on la supposât meilleure qu'elle n'était. Elle désirait que son âme devînt de plus en plus pure, et, pour cela, elle avait prié son Confesseur de lui renouveler souvent la Sainte absolution qu'elle recevait toujours avec les mêmes sentiments de douleur. « Quand mourrai-je disait-elle ensuite, oh ! qu'il me tarde !... » Prenez patience, lui répondait-on, le bon Dieu veut vous purifier.... La souffrance est un feu divin qui consumera tout ce qu'il y a d'imparfait en vous. » Alors avec un accent empreint de cette douce résignation qui nous édifiait tous

« Oh ! je veux bien tout ce que le bon Dieu veut, je ne lui demande pas un surcroît de souffrances, ce serait présomptueux de ma part, mais j'accepte bien tout ce qu'il lui plaira de m'envoyer. La nuit du mercredi saint ne fut pas douloureuse ni moins sainte que la précédente. L'âme de Sr Marie Bernard ne respirait plus que du côté du ciel. Elle attendait son divin Jésus qui devait venir à l'aurore, pour la consoler dans son exil et la fortifier dans les dernières combats qu'elle était près de soutenir.

La matinée du jeudi-Saint se passa comme la veille dans de pieuses pensées. Le son joyeux des cloches arrivait jusqu'aux oreilles de la pauvre malade pour lui rappeler les grandes cérémonies de l'Eglise. On parla du Ciel, de Notre-Seigneur, de ses plaies sacrées, de la très Sainte Vierge. Alors Sr Marie Bernard élevait ses mains et les joignait en regardant le ciel avec une expression voisine de l'extase. « O mon Dieu quand viendrez-vous me chercher ? disait-elle, Jésus quand pourrai-je enfin célébrer avec vous mes noces éternelles ?... Et, s'adressant à son Confesseur : « Quand pensez-vous que je sortirai de ce monde ?... — Bientôt, l'heure approche, ce sera peut-être demain. Demandez à N. S. de vous donner ce dernier trait de ressemblance avec Lui ; et, puisqu'il est mort pour vous à 3 heures de l'après midi, demandez-lui de mourir pour Lui demain à la même heure. — Oh ! oui, oui !... Mon Jésus faites que je meure demain à 3 heures de la mort des justes, car il ne faut pas de trop de chanter l'alleluia éternel.... Pourtant, ajouta-t-elle, j'ai demandé autrefois de mourir en un jour consacré à Marie. Je mourrai peut-être samedi : ne le pensez-vous pas ? — Non, la Sainte Vierge a consommé le vendredi Saint son rôle auguste de coréemptrice du genre humain. Ce jour est donc à elle aussi — Oh ! quel bonheur, ajouta la malade, si j'allais mourir demain à trois heures ! »

Toute cette journée s'écoula au milieu d'ineffables élans d'amour céleste. A plusieurs reprises, on dut chanter à la malade des cantiques qui parlaient du Ciel et de Marie sa Mère ! Le soir son Confesseur lui rappela les grands faits accomplis durant cette nuit mémorable qui allait commencer : la Cène, l'Agonie au jardin de Gethsémani, la trahison de Judas, enfin les préludes si tristes de l'immolation du Calvaire. — « Oh ! que mon Jésus a dû souffrir, disait-elle, les yeux pleins de larmes et tout cela pour moi !... » Avant de la quitter Mr L. lui rappela que le lendemain encore il lui apporterait la Ste Communion. « Vous serez seule à communier dans la C^e dit-il, ce sera la Communion des crucifiés ! » — Oh ! merci, répondit-elle toute tremblante d'émotion et de reconnaissance

cette nuit fut une véritable agonie à côté du divin Sauveur. Les souffrances furent extrêmes et l'âme de Ste Marie-Bernard ressentit aussi les amertumes de l'abandon. Les affectueuses lettres qui auraient pu la consoler n'arrivèrent qu'après son dernier soupir !... Elle désirait un pardon et un adieu de son père et de sa Mère ... elle les avait toujours respectés et chéris, mais elle avait fait aussi cette prière : « Je voudrais que personne de ma famille ne vînt ici avant ma mort .... Ma famille c'est Sainte-Marthe ... je craindrais d'être distraite de l'amour du bon Dieu »

Elle parla souvent de son bonheur d'être religieuse, d'avoir fait ses vœux perpétuels, d'être si près de son éternité. Elle l'envisageait sans crainte : « Je n'ai aucune inquiétude, je vais à mon Epoux, je m'élance dans les bras de ma Mère. elle va me porter dans le Cœur de mon Jésus .... Oh ! quel bonheur !... Mon Bien aimé est à moi et je suis à Lui !.... Ma bonne Mère, soutenez-moi, protégez-moi, gardez-moi !.... Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur .... Je passe la nuit avec mon Jésus devant les Tribunaux, dans sa prison. Ma Sœur, où était-il à cette heure ?.... Qu'il a souffert pour moi !.... Je suis avec Lui sur la Croix mais la sienne était plus dure que ma couche. Je veux garder quelque temps cette position douloureuse pour ne laisser passer aucune occasion de mérite. Le Ciel est au bout. Je veux y aller demain !... Cependant si le bon Dieu veut que je reste encore, que sa volonté soit faite !... J'ai soif Oh ! pour apaiser sa soif N. S. n'avait que du fiel et du vinaigre ... j'ai des oranges et du raisin !.... Que vous êtes bon, mon Jésus, je veux me servir de toutes vos créatures pour vous louer et vous bénir. Vous gardez l'amertume ... vous me laissez les rafraîchissements .... Employons bien le temps qui nous reste à passer sur la terre ; je ne tiens plus à rien, Je veux le bon Dieu seul, tout seul !.... Venez Seigneur, venez ... mon âme désire de vous voir et de s'unir à vous .... Mon cœur est avec mon Trésor .... Je le verrai bientôt mon Jésus, vous serez plus pour que les étoiles sa gloire, sa divinité ... Oh ! que je méprise la terre ! Je ne suis pas faite pour elle .... J'aime Marie, elle est ma Mère ... A mon arrivée au Ciel Sainte Marthe me prendra sous son manteau protecteur ... Là, je n'oublierai personne » Ainsi résonnait ce cœur rempli d'amour divin et nous nous rappelons ces paroles d'un grand Evêque : « Les Saints sont des lyres vivantes que l'amour de Dieu fait vibrer ». Une faiblesse vint vers quatre heures faire craindre un dénouement subit. Ste Marie Bernard songeant à la 1re Communion

multipliait malgré ses angoisses physiques ses actes de désir et d'amour : « O Jésus, vivant en Marie, venez etc ..... » Jésus vint en effet, et demeura longtemps auprès de l'agonisante dont la physionomie décomposée s'illumina à la vue du ciboire .... Avant de s'unir à Lui pour la dernière fois, sr Marie-Bernard désira se trouver un instant seule avec son confesseur. « Je n'ai aucun péché lui dit-elle, mais je veux recevoir encore la ste absolution afin que mon âme soit pure comme le cristal pour recevoir mon Jésus. » .....

Son action de grâces fut plus longue et plus tendre encore que jamais, elle ne songeait plus à la souffrance, ni à la vie qui s'enfuyait. Elle n'était plus qu'à Dieu seul. On la succédait près de son lit afin de s'édifier ; on lui donnait ses commissions pour le Ciel et elle les recevait avec la plus gracieuse simplicité. Elle demanda à voir les novices - comme si au moment d'expirer elle eut eu soif encore d'apostolat - elle leur dit « Mes Sœurs employez bien le temps de votre formation religieuse, ayez une grande ouverture de conscience pour votre Directeur et pour votre Maîtresse des Novices. Ne gardez aucun petit coin... que Dieu seul occupe votre cœur !... Le temps perdu au Noviciat est une satisfaction plus. Vivez au surnaturel. Comme on voit clair à la lueur de l'éternité ! »

Ainsi s'écoula cette dernière matinée. Autour de la mourante on parlait de la passion et du Ciel. La croix qui avait servi à l'Office avait été placée à ses pieds, elle la contemplait avec amour et demandait souvent à baiser les plaies du Sauveur. Elle demanda les prières des agonisants et voulut les réciter avec les Sœurs, mais elle n'en eut pas la force et dut se résigner à s'y unir mentalement - « Quelle heure est-il ? demandait-elle de temps en temps. Je vais bientôt mourir ! A trois heures ! Ah ! mes Sœurs, chantez un cantique qui parle du ciel et de Marie ma Mère. On chanta : « Oh ! que la terre me déplaît

Beau ciel quand je te considère ;
Mon cœur la méprise et la hait
Comme la fange et la poussière.

Une expression de bonheur se peignait sur les traits de sr Marie Bernard tandis qu'elle écoutait ces mélodies qui exprimaient les vrais sentiments de son cœur. Et quand retentit le cri d'espérance « J'irai la voir « bientôt » ta Ciel dans la patrie etc ; elle tendit les mains comme pour se jeter dans les bras de la Céleste Mère à laquelle

cette nuit fut une véritable agonie à côté du divin Sauveur. Les souffrances furent extrêmes et l'âme de Sr Marie Bernard ressentit aussi les amertumes de l'abandon. Les affectueuses lettres qui auraient pu la consoler n'arrivèrent qu'après son dernier soupir !... Elle désirait un pardon et un adieu de son père et de sa Mère ... elle les avait toujours respectés et chéris, mais elle avait fait aussi cette prière : " Je voudrais que personne de ma famille ne vînt ici avant ma mort .... Ma famille c'est Sainte-Marthe ... je craindrais d'être distraite de l'amour du bon Dieu "

Elle parla souvent de son bonheur d'être religieuse, d'avoir fait ses vœux perpétuels, d'être si près de son éternité. Elle l'envisageait sans crainte. " Je n'ai aucune inquiétude, je vais à mon Epoux, je m'élance dans les bras de ma Mère ; elle va me porter dans le Cœur de mon Jésus .... Oh ! quel bonheur !... Mon Ami aimé est à moi et je suis à Lui !... Ma bonne Mère, soutenez-moi, protégez-moi, gardez-moi !.... Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur .... Je passe la nuit avec mon Jésus devant les tribunaux, dans sa prison. Ma Sœur, où était-il à cette heure ?.... Qu'il a souffert pour moi !.... Je suis avec Lui sur la Croix mais la sienne était plus dure que ma couche. Je veux garder quelque temps cette position douloureuse pour ne laisser passer aucune occasion de mérite. Le Ciel est au bout. Je veux y aller demain !... Cependant si le bon Dieu veut que je reste encore, que sa volonté soit faite !... J'ai soif ! Oh ! pour apaiser sa soif N. S. n'avait que du fiel et du vinaigre ... j'ai des oranges et du raisin !... Que vous êtes bon, mon Jésus, je veux me servir de toutes vos créatures pour vous louer et vous bénir. Vous gardez l'amertume ... vous me laissez les rafraîchissements .... Employons bien le temps qui nous reste à passer sur la terre ; je ne tiens plus à rien, je veux le bon Dieu seul, tout seul !.... Venez Seigneur, venez ... mon âme désire de vous voir et de s'unir à vous .... Mon cœur est avec mon Trésor .... Je le verrai bientôt mon Jésus, sous peut-être plus pure que les étoiles sa gloire, sa divinité ... Oh ! que je méprise la terre ! Je ne suis pas faite pour elle .... J'aime Marie, elle est ma Mère ... Et mon âme arrivée au Ciel Sainte Marthe me prendra sous son manteau protecteur ... Là, je n'oublierai personne " Ainsi résonnait ce cœur rempli d'amour divin et nous nous rappelons ces paroles d'un grand Evêque : " Les Saints sont des lyres vivantes que l'amour de Dieu fait vibrer "

Une faiblesse vint vers quatre heures faire craindre un dénouement subit. Sr Marie Bernard songeant à la 1re Communion

multipliait malgré ses angoisses polysyques ses actes de désir et d'amour: "O Jésus, vivant en Marie, venez etc ..." Jésus vint en effet, il demeura longtemps auprès de l'agonisante dont la physionomie décomposée s'illumina à la vue du ciboire .... Avant de s'unir à Lui pour la dernière fois, Sr Marie-Bernard désira se trouver un instant seule avec son confesseur. "Je n'ai aucun péché lui dit-elle, mais je veux recevoir encore la Ste absolution afin que mon âme soit pure comme le cristal pour recevoir mon Jésus." ..... Son action de grâces fut plus longue et plus tendre encore que jamais. elle ne songeait plus à la souffrance, ni à la vie qui s'enfuyait. Elle n'était plus qu'à Dieu seul. On le succédait près de son lit afin de s'édifier; on lui donnait ses commissions pour le Ciel et elle les recevait avec la plus gracieuse simplicité. Elle demanda à voir les novices - comme si au moment d'expirer elle eut eu soif encore d'apostolat - elle leur dit "Mes Soeurs employez bien le temps de votre formation religieuse, ayez une grande ouverture de conscience pour votre Directeur et pour votre Maîtresse des Novices. Ne gardez aucun petit coin... Que Dieu seul occupe votre coeur!... Le temps perdu au Noviciat ne se rattrape plus. Visez au surnaturel. Comme on voit clair à la lueur de l'éternité!"

Ainsi s'écoula cette dernière matinée. Autour de la mourante on parlait de la passion et du Ciel. La croix qui avait servi à l'Office avait été placé à ses pieds, elle la contemplait avec amour et demandait souvent à baiser les plaies du Sauveur. Elle demanda les prières des agonisants et voulut les réciter avec les Soeurs, mais elle n'en eut pas la force et dut se résigner à s'y unir mentalement. "Quelle heure est-il" demandait-elle de temps en temps. Je vais bientôt mourir! A trois heures! Ah! mes Soeurs, chantez un cantique qui parle du ciel et de Marie ma Mère. On chanta: "Ah! que la terre me déplaît

Beau ciel quand je te considère;
Mon coeur la méprise et la hait
Comme la fange et la poussière.

Une expression de bonheur se peignit sur les traits de Sr Marie Bernard tandis qu'elle écoutait ces mélodies qui exprimaient les vrais sentiments de son coeur. Et quand retentit le cri d'espérance: "J'irai la voir bientôt" Au ciel dans la patrie etc, elle tendit les mains comme pour se jeter dans les bras de la Céleste Mère à laquelle

elle souriait parmi les affres de la mort. Comme la fièvre la consumait, on lui donnait tantôt un peu d'orange, tantôt quelques grains de raisin ou quelques brins de glace. Elle craignit que ce soulagement fut un manque de générosité et demanda qu'on voulut bien ne plus lui en offrir. On la rassura et le calme se fit dans cette âme si pure que l'ombre d'une imperfection effrayait. Bientôt après sa voix devint moins articulée; à deux heures 3/4 elle ne put plus se faire comprendre: « Le bon Dieu ne veut plus que vous parliez, ma fille, lui dit avec émotion la Révérende Mère; acceptez ce dernier sacrifice pour l'amour de Jésus. » Sr Marie Bernard cessa aussitôt de s'agiter pour expliquer sa pensée; sa respiration devint régulière... puis de plus en plus lente. C'était l'agonie qui commençait. Agonie douce et tranquille que chacun de nous enviait et qui ne dura que quelques instants. Le regard était voilé; mais la connaissance paraissait encore entière. Autour de la mourante les prières montaient ferventes vers Dieu le suppliant de recevoir l'âme de son humble servante, l'enfant bien aimée de Marie, l'Epouse fidèle de Jésus. Bientôt le prêtre étendit la main et donna une dernière absolution. Un instant après Sr Marie-Bernard rendait le dernier soupir. Trois heures venaient de sonner; Jésus l'avait exaucée et reçue, nous l'espérons au chant du Cantique des Vierges: Veni sponsa Christi accipe coronam quam tibi Dominus praeparavit in aeternum.

Pretiosa mors sanctorum

5 avril 1901

S. Jules Lafaye
prêtre

Mère Joanna Molièrac

Noviciat.

Mlle Gabrielle Molièrac née à Rampon, le 3 février 1850, est entrée au noviciat le 2 octobre 1874. Elle a pris l'habit de novice avec le nom de Sr Marie Joanna le 2 octobre 1875. Profession le 2 oct. 1876. Le 29 septembre 1896, elle a été élue 4e Assistante de la Congon. Elle a fait la classe au pensionnat jusqu'à sa mort; arrivée après deux mois de grandes souffrances, admirablement supportée. Le 8 octobre 1901 — Voir sa notice, page 166 de registre suivant.

Mère Paule Dufréchou

Mussidan. Hospice

En la petite ville de Ribérac, le 31 juillet 1828, une aimable et douce enfant naquit dans une honnête famille d'artisans
Bons chrétiens tous les deux, le père et la mère firent aussitôt porter leur fille aux fonts baptismaux et, comme s'ils eussent su que la simplicité, la candeur et la grâce devaient caractériser la nouvelle chrétienne du berceau à la tombe, ils lui donnèrent le nom de Marguerite.
L'enfance de la fillette fut humble et paisible: nature affectueuse et sensible, Marguerite payait en tendresse et en joyeuse humeur les soins dont elle était l'objet. Observant à quels labeurs pénibles ses parents se livraient pour élever leur famille, elle voulut bientôt ajouter quelque chose à cette monnaie du coeur. Toute petite encore elle entra donc en apprentissage chez une honnête ouvrière à qui la bonne volonté de la fillette, son application constante, sa joyeuse activité ne procurèrent d'ailleurs que des joies. Puis, dès qu'elle fut assez habile, notre jeune ouvrière alla de maison en maison taillant, bâtissant, cousant, ravaudant à la grande satisfaction d'une clientèle grandissante, chaque mère maîtresse de famille se faisant une joie d'avoir de temps en temps à son foyer cette vaillante jeune fille.
Marguerite pourtant avait un grand défaut contre lequel ses parents avaient vainement cherché à la tenir en garde et dont aucune expérience (elle en fit pourtant de cruelles) ne la corrigea jamais: elle était trop bonne! - Capable de tous les dévouements et de tous les sacrifices, ignorant jusqu'à l'ombre du mal, elle mesurait les autres à son niveau et les traitait en conséquence. Hélas! combien en abusèrent tout le long de sa vie!.....
La bonté cependant sied bien à une jeune fille. Celle de Marguerite lui valut beaucoup d'amies
Deux jeunes personnes surtout apprécièrent particulièrement notre jeune ouvrière et se lièrent avec elle assez intimement pour que l'une d'elle lui dit bientôt: « tu sais, il faut nous faire religieuses! » Mais cette proposition sembla étrange à Marguerite « Oh! mon Dieu, fit-elle étonnée, religieuses, nous!... mais tu n'y penses pas?... » On en reparla cependant, d'abord en plaisantant la jeune prosélyte puis très sérieusement car

le coeur généreux et pur de Marguerite était fait pour s'épraudre d'amour divin. Le jour vint bientôt où le trio ami songea à choisir un Ordre. « Nous irons au Carmel disait Marie » Mais vivement, tranchant pour elle la question sans retour : « Non ! je veux soigner les malades et visiter les pauvres, j'entrerai à l'hôpital déclara énergiquement Marguerite. » Et bientôt ce fut fait accompli. Après un stage de quelques mois chez nos soeurs de Ribérac, notre jeune fille devançant ses compagnes, fut admise au Noviciat de Ste Marthe dirigé alors au Thoin par notre sainte Mère Roumagère et le vaillant abbé de Montbrun.

Durant son postulat (du 19 juin 1853 au 24 juin 1854) et durant son Noviciat (qui prit fin le 27 juin 1855), Marguerite, devenue Soeur Paule fut assidûment employée au service des malades du Dépôt de mendicité. Elle y montra des aptitudes merveilleuses pour l'emploi d'infirmière. Inspirée par son coeur, elle trouvait toujours le moyen de soulager et de réconforter et souvent le secret de guérir les malheureux patients qui lui étaient confiés. Son humeur joyeuse était comme un doux rayon de soleil qui rassérénait leurs esprits et dilatait leurs âmes. Chose étrange ! le contact de ces natures dégradées n'enlevait rien à la sérénité de la jeune religieuse. Plus la misère était grande, plus son coeur se fondait en douce mansuétude en miséricordieuse bonté. Au reste ses saillies originales, ses inimitables procédés assaisonnaient sa charité de tant de gaieté et d'à propos que quelques instants lui suffisaient pour gagner les coeurs. Envoyée à Mussidan juin 1855, elle y demeura jusqu'en octobre 1857 et y acquit plus encore par sa bonté que par son incontestable et rare talent d'hospitalière une extrême popularité. Aussi lorsque, après trois années passées à Montpon et au Bugue en qualité de Supérieure, Soeur Paule vint exercer les mêmes fonctions à l'hospice de Mussidan, ce fut un enthousiasme général dans la petite ville. Toutes les familles avaient mille raisons de se croire quelque affinité avec la bonne Soeur et chaque génération la traitait en contemporaine. Pleine de commisération et de tendresse pour les vieillards, toujours prête à encourager et à conseiller les jeunes gens, elle avait pour les enfants des gâteries et des prédilections d'aïeule. On disait même en s'en plaignant un peu que, pour ces tous petits Mère Paule était en plus d'un cas une "gâte-besogne". Les délaissés étaient entre tous ceux qu'elle aimait le plus, aussi songea-t-elle sérieusement à créer un orphelinat dans le voisinage de l'hospice. Pour réaliser ce beau rêve, elle

se donna mille soucis louant, quêtant, achetant, s'endettant espérant contre toute espérance qu'elle finirait par mener à bien cette trop difficile entreprise. Les obstacles très insurmontables qu'elle y rencontra, surtout l'opposition qui lui fut faite du côté où elle l'attendait le moins et aux heures où elle se dévouait le plus, brisèrent son coeur si généreux et si bon. Précocement vieillie par ces luttes douloureuses, elle y survécut peu « Ils m'ont tuée » disait-elle tristement lorsqu'on essayait de la consoler et de lui persuader qu'elle devait reprendre des forces, « ils m'ont tuée, c'est fini, j'ai trop souffert voyez-vous » et de grosses larmes roulaient de ses yeux affaiblis

On la voyait cependant encore au chevet des malades, on la rencontrait toujours portant des secours aux indigents et chaque matin elle continuait à passer les pauvres pour la guérison desquels elle s'était acquis une réputation si méritée qu'on accourait de fort loin pour se faire traiter par Soeur Paule. Un jour elle sortit son parapluie sous le bras et s'attarda longtemps en ville s'arrêtant à chaque porte comme si elle eut su que le bonsoir qu'elle y laissait était un adieu. Au retour on la gronda un peu sur cette longue course qui avait aggravé sans doute la fatigue dont elle s'était plainte la matin même. Elle donna gaiement la réfrégée, accepta un léger souper et, ayant prié avec sa ferveur habituelle, elle se mit au lit. Quelques heures plus tard elle était très mal ... Le coeur, ce pauvre coeur si torturé, avait déchiré son enveloppe; le sang s'échappait de la bouche en un mince filet et bientôt tout espoir fut perdu. La mourante avait toute sa connaissance, elle était calme et souriante; elle reçut l'extrême-onction avec reconnaissance, demanda humblement pardon et bientôt après nous quitta. C'était onze heures trente minutes du Samedi 19 octobre 1901

Les journaux de la région ont fait à l'envi l'éloge de notre chère Soeur. L'un d'eux disait: « Nous avons le regret d'enregistrer la mort de Madame Soeur Paule, née Marguerite Dufréchou, supérieure de l'hospice de Mussidan qui, de concert avec les diverses commissions administratives, elle dirigea d'une façon fort remarquable durant douze ans. Sa charité était proverbiale, son dévouement aux malheureux sans bornes, aussi son souvenir reste-t-il impérissable chez les Mussidanais. Ses obsèques eurent lieu dimanche en présence d'une affluence considérable accourue de tous les points de la région, sans distinction de nuance et de parti, pour l'accompagner à sa dernière demeure celle qui a donné sa vie pour le soulagement des souffrances

La fête des Vétérans qui devait être célébrée cette année avec un éclat inaccoutumé a été supprimée en signe de deuil. Tous les membres de la 68e Section des amicales de Terre et de mer auxquels s'étaient jointes des délégations des Sections de Montpon, de Villamblard, de Coutras, de Villefranche de Longchapt et de Vayres ont assisté drapeaux en tête aux obsèques de Sr Paule (elle avait reçu jadis la médaille militaire). Au moment de la descente du cercueil dans la fosse, tous les drapeaux ont été inclinés pour un dernier et respectueux adieu à la "Mère des malheureux". En rendant ces derniers honneurs à Sœur Paule, les Vétérans ont fait que lui payer un tribut de reconnaissance car en 1870 et 71 l'hôpital de Mussidan ayant été converti en ambulance, Sœur Paule a soigné 194 militaires atteints de variole et de typhoïde avec le plus grand dévouement et la plus admirable abnégation. Par une touchante et bien délicate attention, l'argent destiné aux réjouissances a servi à l'achat de nombreuses couronnes que les Vétérans ont déposées sur la tombe de Sœur Paule.

19 octobre 1901

Sœur M. Cécilienne Cangardel.

Noviciat.

Notre chère Sœur Cécilienne (née Louise Cangardel) appartenait à une très chrétienne et très honorable famille du Sarladais. Elle vint au monde le 7 mai 1847 à Laroque Commune de Marcyrolles et respira dès le berceau la pure atmosphère de la foi.

De temps immémorial le cœur de ses ancêtres était pétri de loyauté et de générosité, le sien fut façonné de même. Elle hérita aussi de cet aimable sel gaulois qui rend le commerce des siens si attrayant et leur abord si agréable et si aisé.

Sa vive intelligence, son excellent cœur, son heureux caractère, sa joyeuse humeur mettaient le foyer toujours en fête.

Chacun s'épanouissait au contact de cette enfant charmante: le père oubliait ses labeurs en écoutant son fils babil, la mère perdait de vue ses soucis et essuyait ses larmes pour savourer ses caresses; une vieille tante infirme faisait trêve à ses plaintes et regrettait ses exigences en recevant ses soins. Enfin les

grandes sœurs et les petits frères se disputaient la fillette dont la gaieté donnait à leurs jeux un charme toujours nouveau.

Elle y apportait tant d'ardeur !..... Oh ! les bruyants éclats de rire, les courses folles, les longues promenades, les interminables bavardages, les plaisantes saillies ! Louise s'épanouissait de bonheur. Mais parfois aussi on discutait trop vivement. Les plus faibles appelaient alors à leur secours la bonne Mère et celle-ci, fatiguée du tapage, mettait tout le monde d'accord par une généreuse distribution de taloches dont Louise avait toujours sa part comme la plus turbulente et la plus espiègle. Cet entrain chaleureux qu'elle apportait au jeu, notre fillette le mettait aussi à la prière. Elle multipliait les "pater" et les "ave" pour son père, sa mère, les grands parents, la vieille tante, les sœurs, les frères, les voisins, les amis, les pauvres, les malades, que sais-je encore !... A genoux sur une grande chaise, enfonçant sa tête blonde dans ses petites mains, elle priait ardemment sans s'apercevoir qu'elle parlait tout haut et que les mots se précipitaient trop vite sur ses lèvres. Puis, quand elle ne trouvait plus personne pour qui prier : « Et maintenant, disait-elle, pour le bon Dieu ! » Aussitôt, se replongeant dans ses mensottes, redoublant de ferveur, de plus belle elle recommençait : « Notre père qui êtes aux Cieux !.... »

Dès qu'elle apercevait un pauvre se diriger vers la maison, Louise se précipitait en suppliante chez sa Mère puis courait porter l'aumône qu'elle avait obtenue, car, toute petite encore, elle aimait à s'entendre dire : « Que le bon Dieu vous le rende, ma mignonne ! » Sachant d'ailleurs que les pauvres sont l'image de Notre-Seigneur, elle résolut un jour de s'en aller comme eux mendier de porte en porte. Ayant confié son projet à son plus jeune frère, elle le prit par la main puis tous deux s'esquivèrent. Ils allaient à travers les champs, fuyant la grande route où on les aurait trop vite retrouvés et arrivèrent ainsi à une métairie de leurs parents craignant d'y être reconnus s'ils pénétraient dans la cour et espérant qu'on leur enverrait un morceau de pain noir par l'un des enfants, nos petits quémandeurs demeurèrent sur le chemin non loin du grand portail et, de leurs voix fraîches qu'ils s'efforçaient de rendre plaintives, ils répétèrent à plusieurs reprises le gémissement rythmé des pauvres du pays : « Donnaïe nous une pao de' po...pet l'amour de Diéu,...si vous plaïe !..... » Au fond de la cour, affairée dans sa cuisine, la métayère n'entendait rien, mais son mari

allant et venant d'une étable à l'autre perçut ces sons argentins et s'avança curieuse vers les mendiants improvisés. On devine quel fut son étonnement en reconnaissant ses jeunes maîtres et de quel éclat de rire il les salua !... Déjà il appelait sa femme et ses enfants pour leur faire partager son hilarité, mais Louise et son frère s'enfuyaient à toutes jambes.
On assure qu'ils n'eurent plus dès lors la tentation de mendier
Quelques jours après cette équipée, Monsieur Cazgardel ayant des amis à dîner, on causa d'un pont magnifique qui venait d'être construit dans les environs; on vanta l'habileté de l'ingénieur, le savoir-faire des ouvriers, le choix des matériaux, la hardiesse et le fini de l'exécution. C'était une oeuvre à voir, disait-on, et tout bas notre Louise se promettait de se donner ce plaisir là
Le lendemain donc, elle entraîne de nouveau son jeune frère et s'en va rieuse le long du Cours cueillant des gerbes de fleurs.
Cependant on marche depuis longtemps déjà, le petit frère est fatigué, Louise elle-même trouve la course longue; mais, désireuse de ne point revenir sans avoir vu le fameux pont, elle avance encore et toujours sans prêter l'oreille aux doléances du bambin...Tout à coup, à un coude brusque du ruisseau, sous les Saules, dont les branches baignent dans l'eau limpide, elle aperçoit une rustique passerelle toute voilée de clématite, tout enguirlandée de lierre! Rien ne lui a paru jamais aussi gracieux, aussi charmant. Ravie de sa découverte et ne doutant point que ce ne soit là le pont merveilleux vanté par les convives de son père, elle en fait admirer les beautés à son frère et le ramène tranquillement à la maison. Je ne sais quel accueil fut fait à nos explorateurs, mais, après de telles escapades, il paraît bon, on le comprend, d'endiguer la fougue de la petite fille et de mettre des entraves à son humeur aventureuse
Le moment étant venu d'ailleurs de songer à l'instruire, Monsieur et Madame Cazgardel décidèrent que les journées de Louise s'écouleraient désormais à l'école. Elle y alla sans ennui elle s'y plut aussitôt et, avec sa vive intelligence, avec le sérieux désir de plaire à son père et à sa mère, elle y acquit bien vite les connaissances appropriées à son jeune âge
Au sortir de classe, on folâtrait un peu le long du chemin puis on allait retrouver au logis les caresses des bons parents qu'on écoutait toujours d'ailleurs comme de infaillibles oracles

Causant un soir de leurs affaires, Monsieur et Madame Caugardel vinrent à parler d'un voisin qui, la veille, leur avait emprunté cinq francs. « Je n'ai pas voulu refuser, dit le père, mais c'est là un écu perdu — Ah! certes oui, reprit la mère, tu peux être bien sûr que ces cinq francs là ne te seront jamais rendus. » Or, le lendemain, en rentrant de l'école, les petites filles longeaient un jardin où des groseillers chargés de fruits vermeils attiraient soir et matin leur attention et alléchaient leur gourmandise. « Venez, venez, s'écria tout à coup notre Louise escaladant la fragile clôture; venez toutes, suivez-moi! — Oh! tu n'y penses pas, ces groseilles ne sont pas à nous, tu sais bien qu'elles sont à X? — Oui, oui, mais nous pouvons les prendre: X doit cinq francs à papa et jamais il ne les lui rendra! » Convaincue par cette logique enfantine, la bande des fillettes fond sur les arbustes tentateurs et les débarrasse en hâte de leurs fruits. Rouges ou verts tous y passent en masse: on se hâte de les engloutir.... Mais... un cri retentit là bas: c'est le propriétaire qui aperçoit les maraudeuses et qui accourt vers elle une verge à la main!.... En moins de rien, ainsi qu'une envolée de moineaux pillards nos petites filles se dispersent; elles courent de ci de là si prestes, si lestes que X n'en saisit aucune à son grand désappointement et à la grande joie de Louise qui eût été si fâchée de causer le moindre chagrin à l'une ou à l'autre de ses compagnes.

L'excellente fillette protestait spontanément d'ailleurs contre tout ce qui lui semblait déraisonnable ou injuste. La vieille tante dont nous avons parlé causait souvent mille chagrins à Madame Caugardel. Cela était dur au cœur de Louise. Un jour que, sous un flot de reproches injustes, sa bonne Mère s'était retirée silencieuse mais les yeux pleins de larmes, Louise s'avança vivement vers le lit de la malade « Je ne sais, lui dit-elle, comment vous avez le courage de faire pleurer ma Mère! Ne voyez-vous pas qu'elle est nuit et jour aux petits soins auprès de vous malgré ses travaux, malgré sa fatigue? Où trouverez-vous une garde malade plus adroite, plus douce, plus empressée, plus désireuse de vous soulager et de vous faire plaisir? Sachez qu'il n'y en a pas, qu'il ne peut pas y en avoir de meilleure que ma Mère. Vous mériteriez qu'elle ne voulût plus vous soigner jamais. Prenez garde que pour vous punir, le bon Dieu permette que vous soyez malheureuse un jour autant que vous prétendez l'être avec nous. »

Après cette véhémente apostrophe, Louise se retira très digne. On dit que Mademoiselle X ne lui garda point rancune mais que, frappée de la justesse des observations de la petite fille elle finit par s'amender un peu. A quelque temps de là, un voisin étant venu emprunter un objet, cette même vieille fille objecta qu'il n'y avait pas grand plaisir à obliger un homme qui, quelques jours auparavant, avait refusé un service à Monsieur Cangardel. Louise était présente « Oh! s'écria-t-elle, indignée vous voudriez vous venger !..... » Le sentiment de l'enfant prévalut et l'objet fut prêté.

Dans une autre circonstance, comme quelqu'un donnait à l'une de ses sœurs des éloges dont la vanité pouvait bénéficier: « Va, lui dit tranquillement Louise qui cependant l'aimait beaucoup, ne fais pas la sottise de te croire pour cela, tu as tant de défauts... » Enfin, nous ne saurions oublier de signaler cette autre marque prédestination: toute petite encore, Louise avait une si vive horreur du mensonge et une si grande crainte de le commettre qu'elle avait pris l'habitude de ne jamais rien affirmer. « Louise, est-ce toi qui as fait cela, disait la Mère ?, » Et l'enfant de répondre: « Peut-être oui, si c'était elle en effet et, peut-être non » si ce n'était pas elle.

Lorsqu'elle eut atteint sa neuvième année, notre petite fille fut mise en pension à la Communauté de Montpezat. Son jeune cœur fut douloureusement affecté lorsqu'il lui fallut s'éloigner de son père, de sa mère, de ses jeunes frères, de la chère maison de famille, du village où chacun l'aimait. Mais déjà dans sa droiture native, dans sa vive piété, l'enfant envisageait les choses au point de vue de la foi. Sachant que ses parents l'avaient placée là pour y préparer sa première Communion, elle embrassa courageusement les petits sacrifices si durs à tant de jeunes écolières et ne songea plus qu'à bien prier, à bien obéir et à bien travailler. Elle y réussit sans doute car ses compagnes nous ont assuré avoir eu constamment en elle un modèle de piété, de docilité, d'application, de zèle. Au reste Louise n'en jouait que rarement quand venaient les récréations. Toujours enthousiaste, vaillante, espiègle, elle était l'âme de tous les jeux, le bout-en-train de toutes les parties, la joie de toutes les Maîtresses, l'amie de toutes les enfants. Entre celles-ci cependant elle en distingua deux des plus intelligentes et des meilleures: Mademoiselle Hélène Capmas, un ange de candeur, et mademoiselle Gabrielle Molières

notre bonne Mère Joanna de Vénérée mémoire avec lesquelles ce fut dès lors (je cite textuellement Mère Joanna) „à la vie à la mort".
Louise se lia d'abord avec Hélène qui se préparait comme elle à la première Communion. Toutes les deux rivalisaient de ferveur et se livraient en cachette à des mortifications extraordinaires (elles prenaient de rudes disciplines) dont on finit par surprendre le secret et qu'on s'empressa de leur interdire.
Le grand jour fut délicieux. Dès cette première rencontre, Louise se donna tout entière à Jésus, elle ne se reprit jamais. Déjà la chère enfant songeait à choisir la famille religieuse dans laquelle elle devait s'immoler. Son ardente générosité la poussait vers le cloître et, le R. Père Ambroise ayant donné, à diverses reprises les saints exercices au pensionnat de Monpazier, elle se crut quelque temps destinée à devenir clarisse.
Ce fut dans ces sentiments et avec ces projets que, son éducation terminée, elle s'en revint à Laroque. Elle y retrouvait son père et sa Mère seuls et un peu tristes dans la grande maison vide; car sa sœur aînée était déjà religieuse, la cadette venait de se marier et les jeunes gens n'avaient pas encore terminé leurs études. Louise résolut de remplacer tous les absents. Alerte et empressée, elle enleva à sa Mère la plus lourde part des travaux du ménage et réacclimata au logis le bonheur et la joie. Quatre années s'écoulèrent ainsi suavement. Louise ne vivait que pour ses parents. Tout étant soigneusement et diligemment rangé, elle venait rieuse s'asseoir tout auprès d'eux pour travailler, causer ou faire la lecture. Monsieur et Madame Cangardel venaient-ils à s'absenter pour quelques heures, la jeune fille ne quittait point ses occupations sérieuses.
Un ouvrage entre les mains, un livre de piété sur les genoux, elle passait de longues heures à préparer mille surprises aux siens ou à tricoter pour les pauvres tout en alimentant son âme des enseignements substantiels de la foi. Cependant, avec l'approbation de sa Mère, Louise consentit un jour à suivre quelques jeunes filles dans une promenade à Capelou. Elle y pria avec sa ferveur d'ange et reprit seule le chemin de Pétron (où elle se trouvait en visite chez ses grands parents maternels Mr et Mme Rivaille), car ses compagnes hélas! avaient choisi pour le retour des sentiers détournés!... Triste et inquiète notre chère jeune fille pressait le pas; mais quelqu'un marchait plus

vite encore qui eut l'audace de lui barrer la route en lui proposant de l'accompagner. Sans se donner la peine de répondre, Louise toisa l'inconnu d'un regard sévère qui suffit à le déconcerter. Honteux et confus, il jura qu'on ne l'y prendrait plus. Louise rentra au logis fort indignée et tout émue mais bien reconnaissante à la Sainte Vierge dont la protection toute-puissante l'avait soutenue et sauvée. L'excellente enfant n'avait du reste entrepris ce petit pélerinage que pour prier Notre-Dame de Capelou de bénir les démarches qu'elle se disposait à faire pour répondre à l'appel du bon Dieu.

Mûrie par la réflexion et la prière, la résolution de la jeune fille était désormais irrévocable et quant au fond (qui consistait à s'immoler à Dieu) et quant à la forme (qui fixait le lieu et le temps de ce sacrifice)

A sa nature ardente, il fallait les oeuvres de zèle de la vie active, les labeurs dévorants de l'apostolat, la générosité et l'activité de Marthe. C'était donc vers notre chère Congrégation que les aspirations de Louise convergeaient maintenant. Sa Soeur aînée l'y avait devancée : elle l'y entraînait par de ferventes prières. Ces circonstances aidèrent Monsieur et Madame Cangardel à donner un consentement qui ruinait de chères espérances. Ils avaient compté en effet établir Louise très honorablement et tout près d'eux ; car, plus elle s'efforçait de vivre cachée plus la chère enfant était sérieusement appréciée et, grâce à sa grande jeunesse on ne s'était point encore rebuté de ses refus persévérants. Il était dur de voir s'évanouir les rêves faits pour le bonheur de cette enfant chérie à l'instant où on avait cru les réaliser enfin. Mais elle était si déterminée, elle se montrait si forte, si ferme, si heureuse même que le père, si bon, la Mère, si tendre et si douce, se résignèrent à laisser s'envoler l'ange gardien de leur foyer.

(6 novembre 1865)

Avec sa ferveur, son esprit de pénitence, sa gaieté, Louise apporta au Noviciat une simplicité de colombe, une candeur d'enfant, une confiance toute spontanée et naïve qui la rendirent particulièrement chère à notre bonne Mère Angèle sa maîtresse des Novices et à notre Vénérée Mère du Soulas alors Supérieure Générale. L'une et l'autre d'ailleurs ne l'épargnèrent point non plus que l'aumônier Mr l'abbé Bonnet aujourd'hui évêque de Viviers. Mais quel bonheur de ciseler cette âme

forte et pure comme un magnifique diamant !... Tous ont gardé l'intime conviction que notre chère Soeur n'avait jamais perdu son innocence baptismale. Cependant elle recevait les corrections avec une humilité ravissante et, aussi multipliées qu'elles fussent, elle ne s'en découragait jamais. Il y avait dans la démarche de Louise un manque de mesure, quelque chose de saccadé, de sautillant (bien expliqué hélas! depuis par la terrible maladie qui la réduisit à l'immobilité) qu'elle ne parvenait pas à corriger. La trouvant très rarement en faute par ailleurs, on la grondait souvent à ce sujet. Un jour que les réprimandes avaient été fort nombreuses et très sévères, ne sachant plus comment s'y prendre pour donner enfin satisfaction à sa Maîtresse, la jeune prétendante confia son embarras à Mr Bonnet « J'ai beau me surveiller, dit-elle, aller vite ou aller lentement, « je n'arrive jamais à avoir la démarche grave et modeste que « notre Mère veut me faire prendre. J'ai bien peur que cela « m'empêche de revêtir le saint habit. » Il y avait des larmes dans sa voix. Mais, haussant les épaules et détournant la tête, pour cacher un sourire Mr Bonnet se contenta de répondre non sans malice : « Ah! ce n'est pas l'embarras! Vous avez toujours l'air prête à entrer en danse!... » Et ce fut toute sa consolation!

Le défaut extérieur qui faisait soupirer la jeune prétendante n'eut point l'effet qu'elle redoutait. On la revêtit avec joie du saint habit dès que le temps de la première épreuve fut expiré. On fut plus heureuse encore un an plus tard de l'admettre à la profession religieuse. La première de ces cérémonies eut lieu le 27 septembre 1866; la seconde fut célébrée le 29 septembre 1867. Ce furent de beaux jours pour Soeur Cécilienne, ce furent aussi de beaux jours pour ceux qui l'avaient préparée au sacrifice. Serait-ce trop s'avancer que de dire que ce furent surtout de beaux jours pour Notre-Seigneur puisque Lui seul savait avec quelle fidélité seraient tenues les promesses faites à ces moments bénis?

Aussitôt après sa prise d'habit, Soeur Cécilienne fut désignée avec Soeur Félicité Pouget pour fonder une école à Lalinde. Elle l'a écrit elle-même : « les habitants de cette localité n'avaient pas souhaité des religieuses institutrices... ils les accueillirent sans enthousiasme... ils les laissèrent bien tranquilles... quelques enfants pauvres venaient seuls..., tandis que l'école communale

dirigée par une femme influente regorgeait d'enfants... Ayant peu de travail, Soeur Félicité priait beaucoup .... Le Cérémonial n'a pas ajouté qu'elle faisait de même et sa vertueuse compagne est depuis trop longtemps dans la tombe pour nous révéler les trésors de mérites accumulés dès lors par la chère petite Novice. Sans doute les prières et les sacrifices de Soeur Félicité fécondèrent l'oeuvre naissante, mais ceux de soeur Cécilienne en furent ni moins fervents ni moins fructueux.

C'était l'hiver, elles avaient à peine le strict nécessaire .... elles menaient la vie humble, pauvre et cachée de Notre-Seigneur souffrant des rebuts, du froid et de la faim. Vivant comme Lui et avec Lui, elles ne pouvaient manquer de passer en faisant le bien. Elles prêchaient à leur manière par la modestie de leur maintien lorsqu'elles se rendaient à l'église; par leur attitude humble et fervente dans le lieu saint; par leur éloignement de tout bruit mondain, de toute nouvelle curieuse; par leur charité pour les pauvres, par leur empressement à secourir les malades, par la simplicité et la bonne grâce de leurs manières. Les quelques fillettes qui fréquentaient leur petite classe disaient à l'envi combien les Soeurs étaient bonnes et patientes; elles donnaient des preuves de leur capacité par leurs progrès, de leurs vertus par une sérieuse amélioration, de leurs talents par les petits travaux dans lesquels elles s'exerçaient bientôt .....

L'année suivante, la glace était rompue. Déjà on estimait et on aimait les Soeurs; on venait à elles spontanément, avec la confiance des enfants qui en toute occurrence font appel à leur Mère. La petite école prospérait, on y devenait habile et bonne. Soeur Cécilienne enseignait suavement et fortement; elle assaisonnait ses leçons de traits pittoresques qui gravaient les règles et les faits, elle mêlait à tout la saveur substantielle et exquise qui découle des enseignements divins. Bientôt, à son insu (car elle crut toujours que les vertus de sa Félicité produisaient seules ces fruits de bénédiction) la chère Soeur exerça une profonde influence non seulement sur ses enfants, mais sur leurs familles, mais sur la paroisse tout entière. Les prêtres avaient pour elle une profonde estime; ils n'opposaient plus aucun obstacle aux désirs ou aux projets de leurs femmes quand celles-ci pouvaient dire: « Soeur Cécilienne trouve que ce sera bien ainsi ... »

Les jeunes filles prirent insensiblement l'habitude de passer leurs loisirs au Couvent. Désertant les bals et les places publiques, remplaçant les propos légers par des conversations édifiantes et sérieuses, elles eurent bientôt le désir de devenir meilleures et la Congrégation des enfants de Marie fut fondée à la grande joie de Monsieur le Curé. Ce fut alors surtout que l'action de sr Cécilienne fut féconde. Sa bonté si vraie, ses manières si simples, son humeur si aimable, ses paroles où la vivacité et la douceur où l'enjouement et la sagacité se fondaient dans un délicieux mélange, tout cet ensemble de qualités charmantes et de solides vertus entraînait au bien les jeunes âmes. Soutenues et portées par de tels exemples elles embrassaient joyeusement le devoir, faisaient courageusement face aux épreuves et trouvaient la force de demeurer debout parmi les divers sacrifices qui transforment chaque vie humaine en une série de petits martyres.

Notre chère Soeur exerça ce laborieux et consolant apostolat durant vingt ans. En cette longue période de son existence elle sut merveilleusement allier la vie de Marie à celle de Marthe et c'est à cela sans doute, beaucoup plus qu'à ses qualités natives qu'il faut attribuer le bien qu'elle a eu la joie d'accomplir. Dans cette petite Communauté où il fallait cumuler les divers emplois de cuisinière et de femme de ménage; de directrice d'école et de maîtresse de classe; de sacristaine de la paroisse et de visiteuse des malades et des pauvres; de conseillère de beaucoup d'âmes et de consolatrice d'un plus grand nombre d'affligés, Sr Félicie et Soeur Cécilienne surent mener la vie religieuse tout comme au Noviciat. Elles ne permirent jamais à leurs oeuvres de zèle d'empiéter sur l'oeuvre capitale qui consiste à observer la règle.

Non-seulement elles ménagèrent le temps nécessaire à tous leurs exercices, mais elles en trouvèrent un peu aussi chaque jour pour une lecture supplémentaire bien substantielle, bien profonde qu'elles savouraient en dédommagement des Conférences religieuses hebdomadaires dont elles étaient forcément privées

Aussi tandis qu'elle vaquait aux divers travaux que nous venons d'énumérer notre chère Soeur Cécilienne menait-elle la vie la plus intérieure et la plus cachée toujours unie au bon Maître, sans autre mobile que

son divin amour, elle accomplissait sa tâche joyeusement et pour Lui seul. Ah! qu'ils sont exquis les fruits de salut que l'on opère en agissant de la sorte et quelle profonde, quelle salutaire empreinte laisse dans un pays une âme qui y passe ainsi à la manière des anges sans autre souci, sans autre soins que d'y faire le bien!...

Aussi, lorsque dans le courant de l'année 1886 notre Vénérée Mère Thérèse jugea bon de transplanter soeur Cécilienne à St Georges ce fut un véritable sacrifice pour tous les habitants de Lalinde. Généreuses et fortes nos chères Soeurs firent le leur avec la simplicité héroïque demandée par la perfection de l'Obéissance.

Elles s'estimaient trop profondément pour ne pas beaucoup s'aimer et, après vingt années d'un échange constant de mutuels services, il était difficile de séparer sans les déchirer deux coeurs qu'il avait plu au Seigneur de faire si délicats si sensibles et si bons. Elles vinrent cependant à la gare où notre Révérende Mère leur avait donné rendez-vous comme s'il se fût agi d'un simple voyage; elles s'y quittèrent sans que personne pût deviner leur émotion. L'arrêt du train était bien court. Soeur Félicité put simplement dire à notre Révérende Mère qui lui serrait la main avec effusion: on me l'avait prêtée, je vous la rends!..... Ce fut tout, mais quelle énergie virile en ces quelques mots car ce n'était pas seulement une aimable compagne, une fille dévouée que la Supérieure de Lalinde perdait en cet instant même, c'était un modèle qui disparaissait à ses yeux, une force qui manquait tout à coup à son âme, un trésor dont il ne restait plus hélas! qu'un souvenir. Pour l'une et pour l'autre la voie était désormais largement ouverte aux sacrifices. Elles les pressentaient sans les devoir, elles les acceptaient sans les connaître, elles s'abandonnaient aveuglément dores et déjà à la main crucifiante de Celui qui plus que jamais allait être l'unique tout de leurs deux vies. Oh! quels joyaux Il allait faire de leurs âmes après les avoir (si cruellement a-t-il semblé parfois) abîmées dans le feu de la souffrance, travaillées entre le marteau de l'épreuve et l'enclume de son inéluctable volonté.

Devenue directrice de l'Ecole de St Georges, Soeur Cécilienne y apporta sa sérénité, son ardeur, sa générosité, sa vertu

toujours régulière, toujours dévouée, toujours aimable, elle eut vite conquis au dehors le respect et la confiance au dedans l'estime et l'affection. Cependant, en tous les faubourgs, je ne sais quels miasmes délétères fermentent qui sont opposés à tout frein soit qu'il se nomme la religion, soit qu'il s'appelle seulement l'autorité ou simplement la maîtrise. D'ailleurs depuis quelques années déjà, la guerre était déclarée à l'enseignement religieux en France, le titre d'institutrice Communale de St Georges nous avait été enlevé et il avait fallu les libéralités de Madame Pierre Magne pour conserver aux familles chrétiennes de la paroisse la possibilité de faire élever leurs enfants dans une école dont le bon Dieu ne serait pas banni.

Ce n'était donc plus le sol fécond du Bergeracois qu'il s'agissait d'ensemencer mais un terrain presque inculte, presque ingrat où les mauvaises semilles répandaient quotidiennement le mensonge et l'erreur, la haine de Dieu et le mépris de tout ce qui conduit à Lui.

Dans la rue, sur le palier du pauvre appartement habité par leur famille, quelquefois au foyer même de leurs parents, nos enfants entendaient souvent des propos malsonnants, d'injurieuses blasphèmes, des diatribes insensées, des défis audacieux contre ce Dieu qu'en classe elles appelaient « Notre Père » qu'on s'efforçait de leur faire connaître et qu'on leur disait qu'il fallait servir et aimer.

La tâche des éducatrices, on le comprend, n'en était point facilitée. Leurs fillettes se montraient parfois bien indociles, bien inappliquées, bien récalcitrantes et nous savons toutes, je crois, combien il est difficile de rester impassible au milieu d'enfants mises données qui perdent le temps, qui le font perdre aux autres, qui entravent ainsi tous les efforts par lesquels on cherche à rendre les leçons attrayantes et à les mettre à la portée de toutes les élèves. Malgré son extrême vivacité et la sensibilité excessive de son organisme délicat, Sœur Cécilienne surmontait ces difficultés avec une admirable aisance que le bon Dieu seul sait ce qui lui en coûta.

Un jour cependant on put en deviner quelque chose : une fillette s'étant gravement oubliée, la chère Sœur, dans le premier mouvement de son indignation lui appliqua un vigoureux soufflet ; puis, immédiatement, d'une voix aussi calme que si rien ne s'était passé : « Ah ! ma pauvre petite, dit-elle à l'enfant qui se récriait, il faut que je vous aime bien pour vous avoir traitée ainsi ». C'était vrai, mais répété et grossi par des bavardages, l'incident

aurait pu avoir des conséquences graves. Il n'en fut rien car le soir même la Mère de la petite coupable étant venue chercher sa fille, Sœur Cécilienne la mit simplement au courant de ce qui s'était passé. « Je vous connais assez, Madame, ajouta-t-elle pour être certaine que vous eussiez agi ainsi que je l'ai fait et j'aime trop votre enfant pour ne point la traiter comme je traiterais ma propre fille ». Cette droiture et cette confiance touchèrent la brave femme jusqu'aux larmes. Au lieu de se plaindre du procédé de notre chère Sœur, elle y applaudit et la pria de vouloir bien continuer à corriger sa fille autant que bon lui semblerait.

Il va sans dire d'ailleurs que, malgré cette autorisation il n'y eut aucune récidive.

Sœur Odile Bru était alors Supérieure de la petite Communauté de Saint-Georges. Elle cachait sous des apparences de sévérité un cœur humble, doux, embrasé de la divine charité, qui savourait en silence les peines les plus amères et supportait sans se plaindre les plus épineuses difficultés. Au contact de cette vertu austère Sœur Cécilienne grandissait tandis que son aimable gaieté, son ardeur à procurer en tout la gloire du bon Dieu et le salut des âmes dilataient l'âme de Sœur Odile et lui donnaient les douces et précieuses consolations qui embellissent le déclin de sa vie.

Déjà en effet la bonne Supérieure s'acheminait sapidement vers la tombe. Dans le courant de 1889, elle dut échanger la petite Communauté de St Georges pour l'infirmerie du Pouzin (où elle expira le 29 mars 1890) et le fardeau de la Supériorité fut placé sur les épaules de Sœur Cécilienne. Celle-ci le porta trois ans et le trouva si lourd qu'aux heures les plus douloureuses des tortures physiques qu'elle endura plus tard elle s'encourageait en disant : « Ah, je ne saurais me plaindre puisque je ne suis plus Supérieure grâce à ces infirmités ». Cependant l'apostolat exercé par notre chère Sœur en cette courte période n'était point demeuré infructueux. Les pauvres gens se laissent toujours gagner lorsqu'on vient à eux avec la miséricordieuse et inépuisable bonté du Maître. Or Sœur Cécilienne ne s'en était pas seulement revêtue, elle en avait imprégné son Cœur, elle en avait saturé son âme, elle avait mis au service de cette vertu maîtresse son activité, ses talents, sa dextérité, sa joyeuse humeur, sa loyale franchise, le tour heureux de son esprit, la droiture de son jugement,

les leçons de son expérience et jusqu'aux dons extérieurs qui ne sont jamais sans prise aux yeux des vulgaires.

En peu de temps notre chère Sœur avait donc réalisé beaucoup de bien, elle semblait destinée à en réaliser beaucoup plus encore, mais qui pourrait découvrir les desseins du bon Dieu !.... Au printemps de 1892, en plein exercice de ses laborieuses fonctions de Supérieure, de maîtresse de classe, d'hospitalière, Sœur Cécilienne fut prise par des douleurs atroces qui résistèrent à tous les traitements. Bientôt les jambes n'eurent plus que des mouvements involontaires, saccadés et si douloureux qu'on dut attacher la pauvre malade dans son lit. La moëlle épinière était gravement atteinte et, humainement parlant, la guérison était déjà reputée impossible. Le 15 novembre notre pauvre chère infirme fut transportée à la Maison-Mère. Ignorant encore l'arrêt des médecins, elle espérait guérir !... Elle le désirait beaucoup ..... Elle était si dure de n'avoir d'autre perspective que l'infirmité, l'inaction, la souffrance ; d'être à charge à une Congrégation pour laquelle on voudrait travailler sans relâche, se dévouer sans mesure, se consumer toujours ! Il est si pénible de recourir à autrui pour le moindre mouvement, pour toutes sortes de services !...

Il y eut donc des heures d'agonie morale où, avec Notre-Seigneur au jardin de Gethsémani on répétait à diverses reprises « Mon Père !... s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi !... Mais, on ajoutait aussitôt d'un cœur toujours bien généreux « Cependant que votre volonté soit faite et non pas la mienne !..... » Et la volonté du bon Dieu s'accomplit !.....

Ce fut un long crucifiement, un martyre de neuf années durant lesquelles notre chère Sœur nous édifia profondément

Sorti de la Grotte de l'Agonie, Notre-Seigneur ne laissa plus exhaler de gémissement ni de plainte. Ainsi en fut-il de notre chère Sœur : clouée à la Croix, elle ne songea plus qu'à en bénéficier. Dès lors chacun de ses jours fut marqué par un progrès dans la douceur, dans la patience, dans la charité, dans l'abandon. — On va ordinairement visiter les malades pour les soulager, les encourager, les consoler. Nous nous rendions auprès de Sœur Cécilienne pour puiser à nos propres âmes ce triple et précieux avantage. Nous en sortions apaisées, réconfortées, réjouies, aimant le bon Dieu davantage et prêtes à le lui prouver par plus de générosité et de zèle.

Elle nous accueillait toutes et toujours avec un gracieux sourire; elle entamait la conversation d'une façon toute cordiale; elle la semait de spirituelles saillies; elle l'égayait d'aimables plaisanteries et nous tenait sous le charme des plus fraternels procédés. Un parfum de suave charité s'exhalait de cette belle âme limpide comme le cristal, solide comme le diamant où Notre-Seigneur faisait ses délices. C'était Lui qui vivant en elle, l'enveloppait de cette atmosphère exquise qui rassérénait notre esprit et dilatait nos coeurs. Nous ne quittions qu'à regret cette aimable malade et, sentant bien que nous avions tout à gagner à son contact, nous revenions près d'elle le plus souvent possible.

Rien du reste de plus simple que sa vertu.

Notre chère Soeur allait droit à son but: la perfection religieuse, elle employait toute son ardeur à se vaincre elle-même, elle y réussissait si bien qu'un jour vint où on put croire que rien ne lui était plus difficile ici-bas. Jamais ses souffrances ne lui ont été un motif de ralentir sa marche en avant. Et pourtant elles étaient si vives et si continues qu'il eût semblé tout à fait nécessaire d'accorder quelque répit à la pauvre nature torturée. Mais Soeur Cécilienne ne l'entendait pas ainsi! Calme, douce, patiente, souriante, du matin au soir elle s'oubliait elle-même faisant sans cesse une plus complète abnégation de tout.

Au bout de quelques années une accalmie s'étant produite, notre pauvre chère infirme put se servir de ses mains et faire quelques pas avec des béquilles. Elle ne s'en réjouit que parce que cela lui permettait de travailler un peu. On lui montra à faire la dentelle, elle s'y exerça avec succès; mais, après avoir achevé une garniture de nappe de Communion elle pria l'infirmière d'emporter le métier ajoutant qu'elle ne s'en servirait plus. « Et pourquoi? lui demanda-t-on. — « Oh! fit-elle en riant cela m'empêche trop de penser au bon Dieu!...»

+ Elle ne s'occupa plus dès lors qu'à fabriquer péniblement des pantoufles.

Aux yeux de la Communauté tout entière, notre chère Soeur pratiquait parfaitement la sainte indifférence. Le soulagement ou la souffrance, la chaleur ou le froid, la solitude ou la compagnie, les attentions délicates ou l'oubli, la douceur ou la brusquerie, le contact des caractères qui s'harmonisaient le mieux avec le sien ou celui des humeurs qui devaient lui être naturellement anti-

pratiques, tout la trouvait également servie, également joyeuse
Deux fois notre Révérende Mère Thérèse voulut l'amener à Lourdes
bien que (par suite de je ne sais quel marché héroïque avec le
bon Dieu) elle n'espérât point obtenir sa guérison et malgré les
horribles souffrances que ce voyage devait lui occasionner, Sœur
Cécilienne obéit avec la simplicité candide d'un enfant, ne tenai-
-gnant d'ailleurs aucun regret de se retrouver au retour aussi infir-
-me qu'au départ. La pratique de l'obéissance religieuse, la soumission
à la volonté divine n'étaient-ils pas le meilleurs gain à retirer de tout
Dès 1894, notre bonne Mère Martha Bayou, alors économe géné-
-rale s'était procuré une voiture avec laquelle on put promener notre
chère infirme au jardin. Profondément reconnaissante dans sa
humilité, et toute confuse
Sœur Cécilienne usa de cette bienfaisante diversion, comme
elle usait de tout: en esprit de foi, par obéissance, avec la plus
aimable joie!... On aimait à rencontrer son modeste équipage, sous
les arbres, au détour des allées; elle nous souriait aussitôt et rien
n'était charmant comme les joyeusetés par lesquelles elle répondait
à nos flatteurs propos. En voici un tout petit exemple. Pour
demeurer près de Sœur Cécilienne durant la nuit, pour la lever, la coucher,
la porter, la promener, notre Mère avait désigné une bonne Sœurs
Converse robuste et dévouée qui, déjà bien chargée cependant par
les soins de la basse-cour, ne négligea jamais un instant sa malade
et lui voua une affection quasi filiale. Un jour que nous félici-
-tions Sœur Cécilienne d'avoir une telle infirmière: «Oui, dit-
-elle, finement, Sœur Dorsanie est la gouvernante des bêtes et
comme je suis du nombre!.....» Un éclat de rire frais et joyeux
ainsi que ceux des petits enfants termina cette joyeuse boutade.
Aux vacances de 1895, une jeune personne alors infirme, religieuse
aujourd'hui (notre Sr Jeanne-Thérèse) passa plusieurs semaines au
Noviciat. La multiplicité de nos occupations nous empêchait
souvent de la distraire, mais le temps était beau, on roulait sa
petite voiture au jardin dans le voisinage de celle de Sœur
Cécilienne et toutes les deux riaient à qui mieux mieux
car l'aimable gaieté de notre chère Sœur faisait bientôt
oublier à la jeune fille sa douloureuse et triste situation.
Du reste, en même temps qu'elle charmait ainsi sa jeune
compagne d'infortune, Sœur Cécilienne l'édifiait aussi pro-
-fondément. Ne perdant jamais de vue la présence de son
Dieu, elle parlait de Lui simplement en quelques mots

lumineuse comme la foi, profonds comme l'espérance, doux et forts comme l'amour. Ses paroles distillaient la paix, elles semaient le zèle, elles faisaient épanouir la charité. Oh! le merveilleux apostolat que celui de la vertu fécondée par la souffrance!...
Nous l'avons dit déjà, nous ne saurions le dire assez: on n'approchait point Soeur Cécilienne sans vouloir devenir meilleure. Il en fut pour la jeune malade comme il en était pour nous et si son abandon à la Providence lui a mérité la guérison, si sa vocation s'est affermie en dépit des obstacles ne pouvons-nous pas penser qu'elle en est en partie redevable aux exemples, aux prières et aux sacrifices de notre chère infirme?
Tous les prêtres qui eurent à diriger Soeur Cécilienne furent ravis de la beauté de son âme. Monseigneur Bonnet l'appréciait comme une perle rare, Monsieur le Chanoine de St-Exupéry eut pour elle les prédilections et les soins que les jardiniers réservent à leurs plus belles plantes, Monsieur l'abbé Despont lui voua une estime si profonde qu'elle touchait à la vénération. Il la traita toujours en âme forte et la fit marcher à si grands pas dans les voies de la perfection religieuse qu'au bout de quelques années il sembla (ainsi que nous le disions naguère) que notre chère Soeur en avait atteint le sommet
Restait-il cependant quelque chose à faire? je ne sais, mais je ne puis résister au plaisir de citer à ce sujet le petit trait suivant
Le Révérend Père Ampoulange, prédicateur de nos retraites en 1898, avait tracé à Soeur Cécilienne un programme d'examen particulier. Revenu l'année suivante, il entra un instant à l'infirmerie où Soeur Cécilienne était alors très souffrante.
N'ayant pu suivre les saints exercices, elle avait espéré faire au moins une revue sérieuse de son année. Mais le Père ne le proposait point, il paraissait pressé (c'était déjà le jour de son départ), et d'ailleurs il n'était pas seul. Toujours humble, toujours abandonnée, notre chère Soeur ne sollicita donc qu'une bonne pensée qui, sous forme de conseil, put lui servir d'appui pour la nouvelle année. Le R. P. avait bonne mémoire
Profitant de ce que la personne qui l'avait accompagné causait à l'autre extrémité de l'appartement, il fit allusion au combat engagé depuis un an disant qu'il fallait le continuer, le reprendre si on l'avait abandonné, le poursuivre avec plus

de courage, se rendre sérieusement compte enfin du point où on en était resté et surmonter désormais les obstacles par lesquels jusqu'à lors on avait pu se laisser vaincre. Un peu déçue de ce qu'on ne lui montrait pas un nouveau champ d'action : « Ah ! mon Père, fit-elle avec regret, je Crois victorieuse sur toute la ligne ! .... »

Bientôt d'ailleurs, il plut à Notre-Seigneur d'être l'unique guide de Sœur Cécilienne. Elle était trop unie à Lui pour ne pas demeurer vaillante en cette nouvelle épreuve. Toujours calme et encore joyeuse, elle réalisa à la lettre cette belle devise : « Dieu Seul »

Avec ce sacrifice, d'autres lui furent demandés qui ne la trouvèrent pas moins généreuse et forte. Un oncle qu'elle chérissait, son unique père qu'elle avait toujours si tendrement aimé et l'amie de ses jeunes années (devenue depuis 33 ans sa compagne et sa sœur), notre bonne Mère Joanna, lui furent tour à tour ravis. En ces douloureuses circonstances on ne la vit pas pleurer, elle ne s'accorda pas la satisfaction de causer de ces chers disparus, elle ne laissa pas entrevoir ce qu'ils avaient été pour elle, ni ce qu'elle avait été pour eux ; elle ne témoigna aucun chagrin de ce que ses infirmités l'avaient privée de les revoir, de leur donner des soins, de leur fermer les yeux. Ses sacrifices n'eurent d'autre témoin que le bon Maître et si ses larmes coulèrent ce fut seulement dans le secret de la prière, dans le cœur à cœur avec Dieu. Elle avait conservé pour Monseigneur l'évêque de Vivier la reconnaissance profonde et filiale qu'elle lui avait vouée aux jours de son enfance religieuse. Elle eût été heureuse de recevoir sa bénédiction lorsque la mort de Mgr Dabert l'amena à Périgueux en février 1901. Mais, trop souffrante pour descendre à la Salle de Communauté, elle n'exprima aucun désir. Elle accepta l'oubli avec un front aussi serein, un sourire aussi aimable que s'il ne s'était pas agi d'une circonstance unique et, par conséquent d'un espoir perdu sans retour.

Mais déjà l'appel divin vibrait : « Vierge Sage .... Voici l'Epoux qui vient, allez au devant de Lui !.... » Et l'âme de Sœur Cécilienne eut des tressaillements d'espérance, des élans de bonheur et de joie ; mais ce n'était qu'une maladie nouvelle ouvrait le chemin à la mort

Le jour de la fête de l'Ascension, 8 mai 1901, notre chère

infirme descendit à la Chapelle pour la Sainte Messe et fut placée près de la balustrade. On ne prit pas garde qu'un vasistas était ouvert au-dessus d'elle. Le temps était beau mais très frais, elle prit une bronchite douloureuse qui dégénéra peu à peu en phtisie. Les progrès du mal étaient lents. En novembre seulement l'état de sœur Cécilienne commença à donner de légères inquiétudes. Elle était encore si courageuse et si gaie! A Noël elle assista à la messe de minuit, mais à partir de ce moment la chère malade ne fit plus que végéter et languir dans une oppression douloureuse et enfiévrée qui abattait ses forces sans rien diminuer de sa générosité. Elle ne pouvait plus travailler, elle n'avait plus la force de causer, mais elle souriait et on recueillait toujours auprès d'elle quelque édifiante manifestation de la plus suave charité.

Au commencement de l'hiver, une nuit qu'elle était un peu assoupie, elle crut voir Mère Joanna triste et grave: «Ah! ma vieille, dit-elle, vous venez me chercher? — Non, pas encore, mais bientôt lui fut-il répondu.» Eveillée par ce songe, Sœur Cécilienne n'en fut point effrayée. «Ce n'est qu'un rêve, disait-elle, et d'ailleurs qu'ai-je de mieux à faire que de m'en aller au Ciel, je vous prie?» — Dans les derniers jours de janvier, le même songe se renouvela, mais, cette fois, toute joyeuse, Mère Joanna lui aurait dit: «Maintenant, je viens vous chercher, suivez-moi!....»

La malade se levait encore; assise dans son grand fauteuil, elle passait de pénibles journées que remplissaient seules la solitude et la souffrance; mais que sanctifiait l'union à Jésus crucifié. Pour éviter de la fatiguer on la visitait peu. Elle en profitait pour méditer, pour espérer, pour gravir les derniers échelons qui la séparaient encore de l'Epouse.

Dans les premiers jours de février, constatant que l'enflure envahissait ses membres, elle dit à l'infirmière: «Je vous en prie, ma Sœur, surveillez-moi bien; ne me laissez pas partir sans l'Extrême Onction.» Préoccupée de cette recommandation, Sœur Gabrielle interrogeait souvent le docteur; mais lui ne croyait pas à un brusque dénouement. Cependant, le 9 février au matin, Sœur Cécilienne ayant eu de légères faiblesses, la diligente infirmière décida que la malade serait administrée dans la matinée du lendemain. Celle-ci y consentit volontiers: «Je veux tout ce que notre Mère voudra, dit-elle, il me semble que je n'en suis pas encore

à la fin, mais il n'est bien dou... » Sœur Gabrielle ne partageait pas les illusions de notre chère mourante ; elle constatait avec douleur des symptômes qui, d'instant en instant devenaient plus significatifs. Bientôt elle n'y tint plus. S'approchant de la malade : « Chère Sœur, dit-elle, voudriez-vous que ce que nous devons faire demain matin nous le fassions ce soir ?! » - « Pourquoi ? » demanda tranquillement Sœur Cécilienne - « Mais parce que c'est demain chez, Monsieur l'aumônier est ici ce soir, par conséquent cela ne le dérangera pas du tout tandis que demain matin il a justement beaucoup à faire. Il en est de même pour la Communauté dont les matinées sont toujours trop chargées. - Soit, mais alors il faut me coucher ? - Oh ! non, non, dans votre fauteuil ce sera tout aussi bien pour Monsieur l'Abbé, et beaucoup moins fatiguant pour vous. » Avec sa dextérité accoutumée, en quelques instants Sœur Gabrielle eut préveni Monsieur l'Aumônier, donné la Communauté, rangé l'infirmerie, préparé la malade.... Celle-ci reçut avec reconnaissance et douceur les onctions saintes, ces derniers soins si touchants que notre Mère la Sainte Eglise prodigue à ceux de ses enfants qui vont s'endormir ici-bas..... Il nous pleurions car elle nous demandait pardon, car nous allions la perdre cette Sœur vénérée et chérie qui n'avait jamais donné que de si saints exemples, que de si pures joies !.... Elle étouffait, l'enflure montait envahissant la poitrine et la région du cœur. La moindre secousse pouvant être fatale une de nos Mères lui dit : « Je crois que vous feriez bien de passer la nuit dans votre fauteuil. » Elle parut étonnée, mais, dans ses réponses, elle devenu jusqu'à 10 heures du soir dans la position même où elle agonisait depuis l'aurore. La voyant près de perdre connaissance, Sœur Gabrielle lui proposa de la coucher : « oh ! dit-elle, faiblement, je ne demandais pas mieux, mais ne serait-ce pas désobéir à Mère Marthe ? - Pas du tout, elle ne proposait de vous laisser dans votre fauteuil que parce qu'il lui semblait que vous souffriez moins. Mais vous n'en pouvez plus, vous allez vous évanouir et que deviendrons-nous ? Allons, laissez-vous vous déshabiller, le lit vous reposera un peu et d'ailleurs nous prendrons tant de précautions que nous ne vous secouerons pas du tout. Ainsi fut fait. Bien arrangée sur une montagne d'oreillers, la pauvre mourante prit un cordial et dormit assez paisiblement pendant près de deux heures. A son réveil, se sentant défaillir, elle accepta une tasse de chocolat

et paraît vouloir se reposer encore. Ce ne fut qu'un instant: un peu d'agitation, quelques phrases incohérentes donnèrent l'alarme. La Sœur qui la veillait courut appeler l'infirmière et nos Mères. On commença les prières des agonisants..... elles n'étaient pas encore terminées que, brisant ses derniers liens, l'âme angélique de notre bien aimée Sœur s'envolait vers le Paradis!
C'était le 10 février 1902 vers une heure et demie du matin.

Sœur M. Cécyphie Chavagné

Issigeac.

Jeanne Cécile Chavagné naquit le lundi 24 juin 1895 à 6 h du matin dans la petite ville d'Issigeac en Périgord. Son père, Antoine Chavagné, était originaire de Saint-Aubin de Lanquais; sa mère, Julie Bouscaillou, originaire des Taladies. Elle fut baptisée le 28 juin au soir dans l'église d'Issigeac. Elle eut pour parrain son oncle l'abbé Bouscaillou, plus tard prêtre de l'Oratoire, et pour marraine sa grand'mère maternelle Jeanne Landesque.

Dès qu'elle sut parler, et elle parla de bonne heure, sa grand'mère qui désirait beaucoup la voir religieuse, s'amusait à lui faire répéter: „Je serai religieuse, je ferai du bouillon, je le porterai à mes malades et je leur dirai: „Voulez-vous boire?„ Elle avait trois ans et chacun prenait plaisir à lui demander ce qu'elle voulait être pour l'entendre répéter ces mots. Dans la famille on l'appelait „Sœur Velour„ (sœur Velours) parce que sa mère lui attachait les cheveux avec un ruban de velours. Un jour, elle n'avait encore que quatre ans, elle dit: „Aujourd'hui j'irai me confesser et je ferai mes Pâques.„ Elle alla en effet se confesser, mais les Pâques furent remises à plus tard.
Sa marraine allait tous les jours à l'église faire une visite au saint Sacrement, elle amenait Cécile qui restait bien tranquille à ses côtés aussi longues que fussent d'ailleurs les Stations. La petite fille avait une grande dévotion pour Saint Joseph. Un jour, voulant obtenir de lui une faveur particulière, elle prit tout l'argent qu'elle avait dans sa bourse, acheta deux vases et les porta à l'autel du Saint. - Les pauvres quels qu'ils fussent lui étaient particulièrement chers et sa plus grande joie était de leur faire l'aumône. Il y avait en cela de l'atavisme. La grand'mère allait jusqu'à quelle

ses juges derrière les haies pour les donner à des mendiantes et la maison des Bourcaillou des Valades était connue de tous les pauvres de la contrée comme l'une des plus hospitalières de la région. On faisait coucher à la grange tous ceux qui se présentaient, on leur donnait place auprès du feu et on leur trempait la soupe du soir.

Quand Cécile fut en âge d'apprendre à lire, on l'envoya chez les religieuses de Sainte-Marthe qui tenaient alors l'école Communale. A onze ans elle fit sa première Communion (fête mai 1864)

A dix-sept ans, comme il était question de lui faire obtenir une place dans les postes: « Je ne veux pas de bureau, dit-elle résolument, je veux être religieuse de Sainte-Marthe. » Et elle partit pour Perigueux en octobre 1870.

Pendant un an elle fut employée comme sous-maîtresse à la maison de Saint-Georges nouvellement fondée. Le 7 octobre 1871, elle entra au Noviciat, prit la ceinture le 8 décembre de la même année et, le 2 octobre 1872, elle reçut l'habit avec le nom de sœur Marie Séraphie. La maîtresse des Novices, Sœur Angèle Pochet était une Sainte religieuse. Elle aimait ses novices presque autant que le bon Dieu Lui-même. Elle leur disait: « Mes enfants, il faut que vous deveniez toutes des Saintes! Quel malheur si une seule d'entre vous ne l'était pas! Je veux que vous soyez des religieuses bâties à chaux et à sable, au ciment romain comme les vieilles arènes que vous voyez encore debout au coin de notre jardin. — Il faut que lorsqu'on vous verra circuler on puisse dire: Voilà la Règle qui passe. N'oubliez jamais qu'une religieuse doit être un Christ et un Christ crucifié. Je ne conçois pas une religieuse qui aurait un pied dans le monde et l'autre dans la religion, qu'on sort du monde par les affections, et de Dieu par l'habit et la conduite extérieure. Vous n'avez pas encore fait le pas décisif, réfléchissez: Si vous avez le courage d'affronter les fatigues, les souffrances, les mépris, avancez; sinon, retirez-vous. »

A cette virilité Sœur Angèle joignait une bonté excessive, ayant pour la Santé de ses novices une sollicitude et des attentions de Mère. « Pour la vie active, disait-elle, la Santé est indispensable, ne faites donc jamais d'imprudences. »

Au contact de cette âme ardente, Sœur Séraphie, très enthousiaste par nature, devint une des novices les plus ferventes et les plus régulières. Pendant le cours de son noviciat, elle fut envoyée à Saint Astier pour remplacer une religieuse malade.

Elle prononça ses premiers vœux le 24 septembre 1873 et fut

aussitôt après, envoyée dans le Nouhoumais, à Mareuil-sur-Belle. Elle y resta deux ans avant d'être désignée pour Villefranche de-Belvès où elle en passa trois.

Le 1er octobre 1878, elle fit ses vœux perpétuels. A fut envoyée à Sainte-Alvère où elle fut gravement malade. Aussi ne put-elle reprendre la classe qu'en 1881 à l'externat de la Miséricorde de Bergerac. Pendant les vacances de cette année, elle prépara les examens pour le brevet. Elle les passa avec succès à Calvas.

De la Miséricorde, elle fut envoyée à Belvès, mais l'école de Belvès ayant été laïcisée en 1886, Sœur Séraphie fut envoyée à Montpon.

A la retraite de 1888, le Chapitre décida que les vœux perpétuels qui jusque là avaient été émis en secret, seraient émis publiquement le jour de la clôture 15 septembre.

On a trouvé dans les papiers de Sœur Séraphie des notes écrites le 14 et le 15 où son âme se révèle tout entière. Les voici:

Vendredi 14 septembre - 4 heures du soir.

« Je vais faire la confession qui précède immédiatement l'émission de mes vœux. Je me prépare comme au beau jour de ma première Communion. Ma vie entière sera déroulée dans mes aveux, je n'oublierai même pas mon enfance ...

Même jour, 6 heures - Ma confession est faite. De quelle paix mon âme est inondée! Quelle joie pure! C'est le Ciel moins la vision béatifique ...

Nuit du 14 au 15 - Nuit longue, mais remplie de visions célestes. C'est Dieu qui se fait sentir à l'âme; c'est une ouverture volontaire qui se prépare et s'abandonne. Trois coups mortels lui seront donnés: elle vivra cependant, mais pas pour ce monde. O bonheur ineffable!

15 septembre - Le réveil et le lever ont le charme qu'éprouve une enfant bercée sur le cœur de sa mère. Se donner à Dieu sans réserve, c'est si bon! Pourquoi ces moments passent-ils?

7 heures - J'ai deux messes entendues. Mon Dieu j'ai fait le tour du monde des âmes. Je vous les ai toutes présentées en vous conjurant de les sauver: L'Eglise, mes Supérieurs, ma famille religieuse, ma famille du monde, mais ne l'êtes-vous pas seul, ô Jésus?

7 heures ½ - Le Sacrifice Saint commence: A la création divine doivent s'en joindre soixante-dix ... - O mon Dieu

oui j'irai quêter mon pain de chaque jour ; à votre adorable volonté, j'immolerai volonté, jugement. Ouverte savissante, tu seras l'objet de toutes mes affections. Toujours je veux me souvenir de votre bleue manteau.
Puis on s'avance lentement, on se prosterne .... on prononce les engagements sacrés que l'Epouse vient sceller de son sang... Ensuite le silence, l'entretien avec le Bien-Aimé auquel on se donne dans l'intimité de son cœur. On lui offre son corps, son âme qui vraiment d'être purifiés par le Sacrifice ; on lui dit que désormais il est Maître, qu'Il est chez Lui. on lui demande d'accepter cette offrande pour le temps et pour l'Eternité !..

Il est difficile de trouver quelque chose de plus enflammé et de plus élevé. Un autre écrit qu'on n'a trouvé aussi qu'après la mort de sœur Séraphine et qui donne une haute idée de sa piété, ce sont ses intentions dans ses différents exercices. Nous les transcrivons à peu près en entier.

Prière du matin et du soir.
Pour les pécheurs de ma famille en particulier
Méditation.
Pour les âmes appelées à la perfection, afin que toutes y avancent de plus en plus, afin qu'aucune ne soit infidèle à sa vocation
Sainte-Messe
Pour la conversion des pécheurs et les âmes du purgatoire, particulièrement pour les plus délaissées
Communions
Celles du dimanche pour les âmes dont je me suis occupée ou desquelles je suis spécialement préoccupée
Celles du mardi pour l'Eglise, pour son chef visible, pour tous les membres de la hiérarchie Sainte
Celles du jeudi pour la Congrégation, pour nos Supérieures, nos sœurs, le Noviciat
Celles du premier vendredi du mois pour obtenir que le règne du divin Cœur de Jésus s'étende de plus en plus et qu'il domine entièrement en moi
Celles des fêtes de la très Sainte-Vierge pour obtenir que la jeunesse se conserve pure et que les personnes qui ont fait le vœu de chasteté le gardent fidèlement
Examens
Pour la conversion des pécheurs endurcis. Pour cela je m'appliquerai à le bien faire.
Lecture de Communauté - - Pour obtenir cette connaissance

de voir les âmes embrasser la religion catholique

Visite au très Saint Sacrement

Pour les païens et pour mes ennemis, pour ceux de la Ste Eglise

Chapelet

Pour les mauvais chrétiens, les prisonniers, les infirmes, les malades, les enfants en général

Prières avant et après les repas

Pour les voyageurs, les marins, pour ceux qui meurent subitement

Angélus

Pour obtenir pour moi et mes deux familles une tendre dévotion envers Marie

Oraisons jaculatoires et invocations

Pour obtenir la grâce de combattre continuellement la nature.

Sacrifices

Pour obtenir une nouvelle force pour agir contre moi-même au profit des âmes du Purgatoire

Travail

Pour obtenir la Conversion des pécheurs. Mon intention sera comme il suit:

Lundi, pécheurs de l'Europe
Mardi, id de l'Asie
Mercredi, id de l'Afrique
Jeudi, id de l'Amérique
Vendredi, id du reste de la terre
Samedi, pour le triomphe de la Sainte-Eglise
Dimanche pour la Conversion de ma patrie

Repas

Dans l'intention d'obtenir pour toutes les âmes la nourriture qui leur est nécessaire et utile pour gagner le Ciel.

Repas

Je l'offrirai à Dieu, le priant de hâter celui des Saintes âmes du Purgatoire

Récréations

Je les offrirai à Dieu le priant d'être Lui-même ma joie dans ce monde et en l'autre.

Ennuis, contrariétés, souffrances morales et physiques.

Je les unirai aux amertumes dont a été abreuvé le Coeur de mon Jésus, à sa perpétuelle immolation sur nos autels, mes intentions seront les Siennes.

Pièces pratiques

Obéissance — Sans raisonnement ni intérieur ni extérieur. Se contenter de faire les remarques nécessaires avec respect et soumission

Esprit de foi. — Dans les rapports avec ma Supérieure quelle qu'elle soit, avec les Sœurs, avec les enfants, avec tous

Silence — Ne parler que lorsque la Charité, l'utilité ou les convenances l'ordonnent

Garder son cœur — dans les rapports avec les enfants et les personnes qu'on voit plus ou moins souvent

Examen — Faire exactement chaque jour le particulier. Une religieuse doit faire de grands progrès en humilité; pour cela elle doit se connaître

Charité — Nous devons être charitables à l'égard de tous, même de ceux qui ne nous aiment pas ou que nous n'aimons pas.

Générosité — Braver les répugnances de la nature qui n'aime pas la contrainte, la dépendance, qui ne veut pas être petite, et, comme Jésus, obéir toujours.
Eviter les recherches de l'amour-propre. Fuir toute jalousie; être heureuse du succès du prochain comme du sien propre; préférer même, par amour pour Notre-Seigneur que les autres aient le succès en dépassant qu'il ne puisse être partout

---

L'école de Montpon ayant été laïcisée en 1888, Sœur Désaphie retourna à son cher externat de la Miséricorde qu'elle ne quitta que 10 ans après en 1898 pour aller refaire sa santé à St. Astier
L'année suivante, en 1899 elle rentrait à Bergerac dans cette Communauté de la Miséricorde qui était la patrie de son cœur.
En décembre 1900, elle dut cesser la classe et garder la chambre.
Au commencement de 1901, la Mère, la voyant très fatiguée demanda et obtint la faveur de prendre Sœur Désaphie quelques jours chez elle afin de lui faire respirer l'air natal.
Elle quitta Bergerac le 21 janvier épuisée et à bout de souffle n'éprouva aucune amélioration à Fougax. Son état au contraire alla en s'aggravant jusqu'au 4 juillet. A cette date, un léger mieux permit de transporter Sœur Désaphie au Couvent

où notre bonne Sœur Marguerite et ses compagnes prodiguèrent à la pauvre malade (déjà alitée depuis 4 mois) les soins les plus affectueux et les plus dévoués. Un moment on espéra la guérison, mais au mois de novembre une tumeur se forma nécessitant une opération qui fut faite le 9 janvier mais qui n'amena hélas qu'un surcroît de souffrances. A partir de ce jour les forces de Sœur Séraphie déclinèrent rapidement. Un mois avant sa mort, elle fit le sacrifice de sa vie et demanda l'extrême onction. Elle fit ses adieux aux Sœurs qui l'entouraient disant que la mort ne l'effrayait pas du tout parce qu'elle comptait sur la miséricorde du bon Dieu. Elle recommanda sa vieille Mère à Monsieur le Curé le priant de la consoler de son départ.

Le 3 avril 1902 une lettre de Sœur Antonine m'annonçait la mort de sa Sœur. La voici presque en entier :

« Ma Sœur est morte Samedi 29 mars à 2 heures de l'après-midi. Nous étions là tous les trois. Elle n'a pas eu d'agonie, elle est partie sans faiblesse, sans souffrance, sans secousse. Elle n'est restée sans connaissance que trois heures.

Vendredi soir elle s'est évanouie lorsqu'on a voulu la soulever pour la changer de position de sorte que toute la nuit on n'a pas osé la toucher. Cependant elle souffrait beaucoup et il était urgent de panser ses plaies. Le Samedi matin à 6 heures on l'a donc levée. Elle a aussitôt perdu connaissance. Le docteur était là : « Accouchez-la vite, nous dit-il, je ne trouve plus du tout de pouls ! » — A 9 heures on a donné l'agonie. Elle fermait les yeux, disait des paroles incohérentes où il était question de fleurs, de couronne, de grande visite. Elle appelait incessamment son père et quelquefois sa mère. Elle portait elle-même son crucifix à ses lèvres et le baisait à chaque instant. Monsieur le Curé est venu lui renouveler l'absolution. A dix heures, elle a repris tout à fait connaissance et a reconnu tout le monde. Monsieur le Curé est remonté ; elle l'a salué et lui a dit : « Je me suis éveillée avec les paroles de Celui à son fils » — Et tu t'en souviens, lui a-t-il dit ? Elle m'a regardé d'un air étonné et moqueur : « Je m'en souviens ! Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu ! » Monsieur le Curé lui a demandé : « Et que voulez-vous donner au bon Dieu ? — Oh ! tout — Et qu'avez-vous ? — Oh ! rien ! — Mais si, vous avez votre vie et votre cœur ; donnez-les lui — Oh ! oui ! » A onze heures, elle a fermé les yeux pour ne plus les rouvrir

et je crois qu'elle n'a plus eu conscience de rien. Elle gémissait doucement, sa vie allait s'affaiblissant. Vers deux heures elle n'a plus gémi du tout. Nous nous sommes agenouillés, nous avons prié quelques instants, elle a cessé de respirer. C'était fini..... Mais nous espérons que du haut du Ciel elle bénit tous ceux qui l'ont tant aimée et qu'elle a tant aimés ici-bas.

Signé: R. Dr Bonnaillause

29 mars 1902

Sœur Marthe Graffeuille (converse)
Orphelinat.

(Catherine)

Marie Graffeuille naquit à Saint Germain de Belvès d'une famille de cultivateurs essentiellement honnête et chrétienne qui a donné à Ste Marthe plusieurs religieuses et des meilleures. A cette époque là (1824) toutes les paroisses étaient loin d'être pourvues de curés, aussi Marie ne fit-elle sa première Communion qu'à 14 ou 15 ans. En venant pour la première fois dans ce cœur qui Il avait gardé pur, Jésus s'y implanta en Maître et la jeune fille ne put plus se passer de Lui. Pour le recevoir chaque dimanche, elle faisait à jeun de longues courses ne trouvant pas payer trop cher cette immense grâce par les fatigues que lui occasionnaient la marche et le jeûne, prolongé quelquefois jusqu'à une heure de l'après-midi. C'est dans cette réception fréquente de la Sainte Eucharistie que Marie puisa le désir ardent de s'unir pour toujours à Celui qu'elle aimait par dessus tout. Longtemps elle garda son secret en elle-même ne sachant ni à qui le confier ni comment l'exprimer. Mais Jésus qui la voulait pour épouse mit sur son chemin une jeune fille pleine d'ardeur, Monsieur l'abbé Marsaud alors vicaire à Belvès. Il parla à Marie de la Miséricorde de Bergerac et lui conseilla, comme transition, de passer quelque temps dans la maison que cette Communauté venait de fonder dans la paroisse et qui avait pour directrice la si douce et si sympathique Sœur Elisabeth de Cazenave.

Sous une écorce un peu rude le directeur et la Supérieure découvrirent bientôt en Marie un trésor caché; mais les enfants très espiègles firent plus d'une niche à cette grande pensionnaire toute neuve qu'elles croyaient naïve car notre jeune fille eut toujours le bon esprit de bien prendre la plaisanterie.

Au Noviciat notre future Soeur fut un modèle de piété et de régularité; elle profita admirablement de la direction qui lui fut donnée par Mlle Maccarouge et Mère du Pavillon. Mais la vertu caractéristique de Marie Graffeuille, en religion Soeur Marthe, fut le dévouement. Ce dévouement elle l'exerça à Saint-Brieuc d'abord où elle rendit les plus grands services. Dans cette Communauté naissante elle s'employait à tout. On la trouvait au jardin, à la cuisine et même à la classe car, bien que simple Soeur converse elle avait une certaine instruction acquise soit à Belair soit au Noviciat. A la Miséricorde de Bergerac elle fut aussi occupée à des oeuvres diverses, mais surtout à celle des prisons dont la Communauté était alors chargée. On peut s'imaginer avec quel dévouement la chère Soeur s'adonna. Tout ce qu'il est possible de faire pour le bien physique et moral de ces pauvres êtres dégradés, elle le fit. Elle trouvait le moyen de leur procurer non seulement tout ce qui leur était nécessaire, mais encore mille petites douceurs. Une de ses industries pour se procurer des ressources à cet effet était de tricoter des bas à la façon, et Soeur Marthe longeant les rues Saint-Esprit, du Marché et Bergerac son cabas au bras et son tricot ou son chapelet à la main, était devenue légendaire.

L'oeuvre des pauvres ayant été laïcisée, comme on disait aujourd'hui, l'Orphelinat réclama Soeur Marthe. C'est là surtout que son dévouement se manifesta dans toute son expansion et fut admiré de ceux qui en étaient témoins. Aussi disait-on en riant: "Quand Soeur Marthe sera morte, il faudra la faire brûler pour jeter ses cendres sur les autres. On ne l'a pas fait brûler, mais on se rappelle ses exemples et on en profite dans la mesure du possible. Elle s'était employée de tous les emplois les plus bas et les plus répugnants: jardin, basse-cour etc. A tous elle les remplissait avec un zèle digne des plus grands éloges et cela jusqu'à la fin. Tant qu'elle put marcher, alors même qu'elle était déjà très infirme. Pour se faire aider, elle utilisait les pauvres enfants les moins bien douées, celles qui ne pouvaient faire autre chose. Qui ne se souvient de "Grande Marie" et de "Petite Jeanne" dont elle tirait un si bon parti! Faute d'occupations pénibles on enviait point à la ferveur de Soeur Marthe. En allant, en venant, elle avait ordinairement son chapelet à la main et elle trouvait toujours du temps pour visiter son divin Epoux. Ce besoin de la sainte

Eucharistie qui s'était emparé d'elle le jour même de sa première Communion, se fit que s'avivier à mesure qu'elle avançait en âge et, quelques instants avant de rendre le dernier soupir alors qu'en pleine possession de ses facultés elle ne pouvait cependant plus parler, elle fit des efforts extraordinaires pour demander le Saint Viatique et, comme le prêtre lui dit qu'elle ne pouvait pas avaler la Sainte Hostie, elle protesta de tout ce qui lui reste d'énergie et obtint ainsi de mourir en possession de Celui dont depuis près de 60 ans, elle était l'épouse fidèle. Elle avait 79 ans.

C'était le 31 octobre 1902.

Aucun avis ne fut donné de cette mort et cependant une foule émue accompagna le lendemain l'humble Sœur Marthe au cimetière. Et combien ont regretté d'avoir ignoré le triste événement désireux qu'ils étaient de donner par leur présence à ses obsèques un dernier témoignage d'estime et de vénération à notre chère Sœur.

Sœur Angélique Maraval

Hospice du Buguc.

Issue d'une des meilleures familles du Périgord, Marie Maraval naquit à Saint-Pompon le 2 mai 1833. On s'aperçut bientôt que la douceur et la bonté faisaient le fond de son caractère, elle conserva jusqu'à la fin cette aménité qui la fit aimer non seulement de ses sœurs mais de toutes les personnes qui l'approchaient. Elle s'arracha à vingt ans aux sollicitations du monde pour consacrer à Dieu sa jeunesse et sa vie. Entrée au noviciat de Sainte-Marthe au printemps de 1853, elle y reçut le Saint habit et le nom de Sœur Angélique le 24 juin 1854. Un an plus tard, 24 juin 1855, elle prononça ses vœux et fut dès lors attachée successivement aux écoles de Millach de Montron, de Belvès, de Beaumont de Castillonnès et de Verteillac où les petits enfants appréciaient beaucoup la patience de notre bonne Sœur. Après avoir ainsi employé quinze années à faire syllaber les tout petits, Sœur Angélique dont le bagage scientifique était d'ailleurs assez léger, fut envoyée à l'hospice du Buguc où elle demeura jusqu'à sa mort. Les dix-sept premières années, elle n'eut guère qu'à y obéir, mais la mort de Sœur Julie Vialard ayant laissé vide le poste de Supérieure, Messieurs les administrateurs sollicitèrent avec beaucoup d'insistance pour Sœur Angélique. Après une

longue résistance, celle-ci fut donc investie de l'autorité dans cet hospice où ses qualités attachantes l'avaient déjà rendue si populaire. Elle y vécut encore onze ans entourée de l'estime et de l'affection de tous. Sous les parties, toutes les opinions vivaient en bonne harmonie avec elle, elle ne froissait jamais personne et trouvait toujours moyen de satisfaire tout le monde. Peut-être les travaux intérieurs, les exercices communs en souffraient-ils un peu? On trouvait toujours Sœur Angelique avec son tablier de service et un balai à la main, mais on remarquait malgrement que ni l'un ni l'autre ne s'usaient vite. On le lui disait sans détours, elle en convenait humblement sans se fâcher ni s'excuser jamais car son caractère était excellent et son humeur toujours égale.
Subitement frappée d'une attaque de paralysie dans les derniers jours d'octobre, elle expira le 1er novembre 1902 dans sa soixante-dixième année

---

Sœur Julienne Bonysson (converse)
Hospice du Bourg.

Marguerite Bonysson naquit à Proissans canton de Sarlat le 20 juillet 1829. Ayant eu le malheur de perdre ses parents de bonne heure, elle fut placée toute petite encore à l'orphelinat de Sarlat. Elle s'y fit bientôt remarquer par un penchant prématuré à l'indépendance, une grande tendance à l'espièglerie, une intelligence vive et beaucoup d'adresse naturelle. Les chères Sœurs qui dirigeaient alors l'orphelinat n'eurent pas de peine à faire de Marguerite une habile ouvrière. Il leur fut plus difficile de tenir en échec les défauts de la jeune fille et de la mettre en garde contre sa nature primesautière, contre son caractère enfin, contre les saillies d'un esprit toujours prêt à s'émanciper. Cependant si la tête était mauvaise, le cœur demeurait bon et la piété, en y prenant racine, permettait d'espérer que les mauvais germes seraient un jour détruits. Marguerite le voulait mieux et davantage à mesure qu'elle grandissait et, lorsque, à dix-huit ans, elle vint s'ouvrir devant elle les portes de l'orphelinat, elle ne les franchit que pour courir s'engager

au Noviciat. Cette grande victoire fut certainement suivie de beaucoup d'autres car le postulat et le Noviciat de notre chère Sœur ne furent prolongés que de quelques mois chacun. C'était peu pour cette nature ardente, c'était peut-être trop peu !....

A Sainte-Foy, à Belvès, à Domme, à Lalouret-Flaugeac, à Piégut à St Georges, à Bergerac où la vie s'égrena successivement, Sœur Julienne se montra cependant vaillante, dévouée, pieuse. On a regretté que les sourds ravages d'une longue maladie aient assez miné ses forces physiques pour lui enlever trop souvent la possibilité de se contenir, de se vaincre, de se taire, de se tenir assez petite, dépendante et cachée.

Sœur Julienne avait une grande dévotion et une grande confiance en la Sainte Vierge. Elle mourut debout travaillant et priant encore le 13 novembre 1902.

Sœur M. Séraphine Pasquet

Albi.

En la paroisse de Beaumont du Périgord, au lieu dit Lavignas, dans une grande maison solitaire, vivait jadis une famille aux mœurs patriarcales honorée de l'estime du pays tout entier. Foncièrement chrétiens l'un et l'autre, Monsieur et Madame Pasquet élevaient virilement et religieusement leurs enfants : deux fils et une fille. Celle-ci qu'ils nommaient Elisa, venue au monde le 21 juillet 1844 montra de bonne heure un grand attrait pour la piété. Cultivée d'abord au foyer domestique, cette heureuse disposition se développa mieux encore lorsque l'enfant fut confié à nos Sœurs de Beaumont. Naturellement vive et gaie, aimable et complaisante pour ses compagnes, la petite fille, (de bonne heure accoutumée au respect de l'autorité) se montrait d'autre part très docile envers ses maîtresses et toujours appliquée au travail. Mais ce qu'elle préférait à tout, c'était la prière. Qu'on la fit en classe, à la chapelle ou à l'église, Elisa y portait toujours la même tendre ferveur. Malheureusement, tout en aimant déjà beaucoup le bon Dieu, elle le redoutait plus encore. Aussi, tourmentée sans cesse par la délicatesse excessive de sa conscience, notre jeune écolière se montrait elle en de fréquentes rencontres timide et craintive à l'excès. Dans la solitude de Lavignas, après l'achèvement de ses petites études,

l'âme tiimorée d'Elisa ne trouva point le repos. Désireuse de faire diversion aux angoisses de sa jeune fille, Monsieur Pasquet l'envoya à Faculté Cadouin où son fils aîné venait de s'établir comme pharmacien et la chargea de gouverner la maison de ce frère qu'elle chérissait. Elisa y mit toute son affection, tous ses soins, tout son dévouement. Elle passa ainsi deux belles années calmes pieuses, occupées jusqu'au mariage de son frère puis, de retour à Lavignas, elle demanda à entrer en Communauté. Le père et la mère firent quelque opposition. Leurs fils étaient éloignés d'eux, ils avaient espéré garder leur fille et l'établir dans cette chère maison de famille remplie des meilleurs souvenirs. Peinée de cette résistance, Elisa se mit à prier avec da ferveur d'ange et la Providence intervint. Le Révérend Père Michel de l'Ordre des Carmes, frère de M. Pasquet plaida la cause de la jeune fille qui entra au Noviciat de Sainte Marthe le 26 septembre 1861. On y apprécia sa simplicité, sa joyeuse humeur, son bon esprit, on y remarqua surtout sa ferveur. Aussi la jeune postulante devint-elle rapidement novice. A Dax (le 7bre 1862) elle reçut le saint habit et le nom de Marie-Séraphine qui semblait caractériser le trait le plus saillant de sa belle âme. Cependant, en raison de sa grande jeunesse, Sœur Séraphine ne fut pas admise à prononcer ses vœux à l'expiration de son année de Noviciat. Le bonheur de se lier entièrement à Dieu ne lui fut donné que le 10 octobre 1864. Elle avait alors vingt ans et quelques mois. A partir de ce moment la vie de Sœur Séraphine s'écoula au chevet des malades dans nos hospices de Brantôme, de Thiviers, de Ribérac, de Beaumont et de Belvès. Partout sa grande humilité, sa douceur et sa bonté furent grandement appréciées. Mais hélas! partout aussi on s'affligea de ce que la délicatesse de conscience de notre chère Sœur dégénérait en scrupuleuse et torturait son âme. Ponctuelle observatrice de la règle elle ne permettait jamais aux œuvres de Marthe d'empiéter sur celles de Marie. Quelles que fussent les occasions ou les circonstances, aussi occupé ou surchargé qu'on fût ~~chargé qu'on fut~~, Sœur Séraphine échappait toujours à l'action et au labeur lorsque venait l'heure habituelle d'un exercice de piété. Oraison, office, examen, visite, chapelet la trouvaient à genoux dès la première seconde jusqu'à la dernière. Pénétrée de la Grandeur de Dieu, elle oubliait trop sa bonté; effrayée des misères constamment approfondies de son âme elle ne songeait pas à la douce miséricorde du divin Agneau. Seule l'inexorable et rigoureuse justice du jugement dernier occupait ses pensées et angoissait son cœur

Une telle tension d'esprit & la souffrance morale qui en résultait influèrent considérablement sur la santé physique de la chère Sœur. Elle ne connaissait plus de repos, elle oubliait de prendre sa nourriture .... bientôt sa santé donna les plus sérieuses inquiétudes. Force fut donc de la ramener de Beaumont où elle était depuis vingt-six ans (1870-1896) pour la soumettre à un traitement énergique dans un milieu tout différent (Albi - Bon-Sauveur) La guérison fut assez rapide. Au bout de 7 mois notre chère Sœur nous revint bien portante & put occuper très utilement un poste d'infirmière à l'hospice de Belvès. Malheureusement une nouvelle crise survint dans les premières semaines de 1903 & cette fois ci tous les moyens échouèrent devant l'intensité du mal.

(à Albi) Sœur Séraphine expira le 8 mars 1903 toujours préoccupée de l'Eternité, toujours très craintive mais toujours aussi si aimante que Notre-Seigneur, nous l'espérons, se sera hâté de lui faire goûter les joies dont elle se croyait indigne

8 mars 1903

Elle repose dans notre caveau où son corps a été transporté le 21 mars 1903

Sœur Marie Salomé Combe

Issigeac

Le 8 décembre 1854, tandis que la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception faisait tressaillir de joie la Sainte Eglise tout entière, une petite enfant était donnée à une très honnête famille de Beaumont du Périgord et y recevait providentiellement le nom de Marie. La Mère, excellente et pieuse chrétienne prenait le plus grand soin de ses enfants (5 filles et un fils) Basant toujours sa morale sur ces deux principes intangibles: la crainte de Dieu et l'amour du devoir, elle ne leur ménageait ni les bons exemples ni les bons avis et les tenait d'une main douce et ferme dans le sentier de la vertu. Ainsi que le faisaient ses sœurs, Marie fréquenta de bonne heure notre école, mais, peu de temps après sa première Communion, elle en fut retirée pour travailler avec son père alors tailleur en renom. L'enfant grandit ainsi entre son père et sa mère, docile à leur volonté, appliquée au travail toute simple et toute bonne jusque vers sa vingtième année. A cette époque Monsieur Combe (désireux de gagner davantage afin de mieux établir ses enfants) changea

sa profession contre celle de marchand de biens. Maria fut alors envoyée quotidiennement à un grand atelier de couture qui employait à Beaumont un très grand nombre d'ouvrières. Pour une enfant aussi naïve que notre jeune fille, la situation n'était point sans dangers; mais sa mère priait et là haut la Vierge Immaculée veillait. Il arriva donc que sur ces entrefaites un religieux lazariste, le Révérend Père Riqueperse, vint prêcher une mission à Beaumont. Un peu troublée par le langage et les manières de ses compagnes de travail Maria se montra très exacte à tous les exercices de la mission. Son entrain et son ingénuité attirèrent l'attention du Révérend Père. Aussi lorsque vint l'heure de s'occuper spécialement de cette jeune âme, le saint religieux y porta-t-il une flamme assez vive pour que, éclairée et embrassée tout ensemble, notre jeune fille fut dès lors déterminée à se donner à Dieu.
Ne voulant mettre aucun retard à l'accomplissement de son sacrifice, elle s'empressa d'aller prier notre bonne Mère Eulalie de lui faire ouvrir les portes du Noviciat. Elle y entra le 25 septembre 1875, y prit l'habit le 2 octobre 1876 et y fit profession le 4 octobre 1877. Cette marche régulière à travers les épreuves du Noviciat prouvent que Maria s'y montra généreuse. Sa Maîtresse d'ailleurs était notre Mère Angèle de Sainte et vénérée mémoire et on sait de quelle main ferme et habile cette bonne Mère façonnait les âmes
A la Miséricorde et à l'Orphelinat de Bergerac pendant 4 et 7 ans, à Latour Blanche et à Issigeac pendant 7 et 8 ans, à Castillonnès et à Bourdeilles pendant deux ans, Maria, que nous nommions alors Soeur Salomé, dépensa son dévouement dans les plus humbles emplois. On lui reprocha parfois des saillies fâcheuses qui venaient beaucoup plus de son tempérament que de son coeur car elle les regrettait aussitôt et les réparait noblement. Au reste, malgré l'affaiblissement de la santé de notre chère Soeur, ces oublis devinrent si rares sur la fin de sa vie que lors du dernier séjour qu'elle fit à Issigeac (de 1900 à 1903), notre bonne Soeur Marguerite fut frappée de ses progrès. C'est à peine si durant ces trois ans on eut à regretter deux échappées aussitôt lavées dans les larmes du repentir et effacées par les plus humbles excuses. — La maladie trouva Soeur Salomé calme et soumise. Elle ne s'en dissimula point cependant la gravité: « Je suis « frappée à mort, dit-elle, dès le premier instant. » Quelques jours après elle demanda d'elle-même l'extrême-Onction, la reçut avec joie et reconnaissance, sollicita à haute voix le pardon de tous les sujets de malédification qu'elle avait pu

donner. Puis abandonnée à la volonté du bon Dieu, patiente vis à vis de la douleur, elle s'en alla paisible vers l'Eternité.

Le 13 avril 1903

Sœur Marie Elise Jourdes
Sarlat

Elle vint au monde au hameau de Sales, paroisse de Rouffignac le 20 octobre 1863. Son père s'appelait Jean-Baptiste Jourde et sa Mère Jeanne Beausset. C'étaient d'honnêtes cultivateurs qui vivaient du produit de leurs terres. Elle avait quatre frères qui la chérissaient tendrement. Quand elle fut en âge de s'occuper, on l'employa aux travaux des champs et plus particulièrement à la garde des brebis. Comme les jeunes filles de sa condition, elle reçut à l'école primaire une instruction très rudimentaire. Mais Dieu permit qu'elle eût pour maîtresse une de ces institutrices de l'ancien temps qui ne comprenaient pas que la religion ne fût pas la base de l'éducation, et qui, dans leur enseignement, donnaient à Dieu la première place. J'ai nommé Mademoiselle Adeline Maurès, morte depuis, et dont la mémoire est restée en vénération. Aux côtés de cette grande chrétienne, Victorine apprit à connaître Dieu, à l'aimer et à le servir. La prière et le catéchisme étaient alors en honneur dans les écoles de campagne. Victorine profita si bien des leçons reçues qu'elle devint bientôt le modèle de ses petites compagnes. Elle fit sa première Communion avec beaucoup de piété et, ce grand acte accompli, elle cessa de fréquenter la classe pour seconder sa Mère dans les occupations du ménage; elle la suppléa même tout à fait et on peut dire que la direction de la maison reposa entièrement sur sa tête.

Victorine était la jeune fille exemplaire ayant le respect de Dieu et de ses parents. Le dimanche était bien pour elle le jour du Seigneur, elle suivait tous les offices de la paroisse avec une exactitude remarquée. La Sainte Messe entendue, au lieu de se livrer aux divertissements locaux, elle rentrait aux Sales pour y méditer dans la solitude de la retraite et sous le regard de Jésus les vérités qui l'avaient frappée dans l'instruction de Monsieur le Curé. Et, quand la cloche annonçait l'heure des vêpres, elle reprenait gaiement

le chemin de l'église paroissiale, heureuse de se fatiguer un peu afin de rendre complète la Sanctification du dimanche.

D'une tenue irréprochable, Victorine en imposa toujours aux fauteurs de désordres et les réjouissances publiques ne la détournèrent jamais du devoir. C'est sans doute parce qu'elle sut garder son coeur pour que Dieu lui parla. Elle ne fut pas rebelle et, comme Samuel, elle répondit: « Dites Seigneur ce que vous désirez de moi, car votre Servante écoute. » Elle écouta en effet, et, docile à l'appel divin qui la voulait religieuse, elle vint frapper à la porte du Noviciat de Sainte-Marthe et demanda très humblement d'être admise au nombre des Vierges qui, dans cet institut, travaillent à leur Sanctification personnelle en même temps qu'elles consacrent leur vie au Service de Dieu et au soin des malades. La Vénérable Mère Angèle Pochet était alors Supérieure Générale. La grande perspicacité et la profonde connaissance des âmes découvrirent facilement en Victorine Jourde une véritable vocation; aussi ne fit-elle aucune difficulté de la recevoir et, le 30 août 1884 le Noviciat de Sainte-Marthe comptait une postulante de plus. - Victorine avait trouvé sa voie, et comme ceux qui ont atteint leur but, elle ne regardait pas en arrière. Le joug du Seigneur lui sera léger et c'est à pas de géant qu'elle marchera dans le chemin de la perfection. Témoin de ses progrès, la Maîtresse des Novices déposera en sa faveur et le 29 Septembre 1885, fête de l'Archange Saint Michel, après avoir satisfait à l'examen de règle, elle prendra le Saint Habit et deviendra Soeur Elise ... Si comme postulante elle avait édifié ses compagnes, Soeur Elise fut également la novice modèle. N'ayant d'autre désir que de plaire à Dieu et de se sanctifier, elle travailla de toutes ses forces à sa formation spirituelle. Sachant que le Secret de la Sanctification (but primordial de la vie religieuse) et le foyer de la Sainteté c'est la pureté du coeur, tous ses efforts tendirent à acquérir cette perfection que Jésus-Christ demande de ses fidèles épouses. Pour y parvenir elle pratiqua "l'oubli de soi-même" et la règle de conduite fut celle du pieux auteur de l'Imitation: « Amor nescini et pro nihilo reputari: Aimer à être ignoré et compté pour rien. »

Mais Notre-Seigneur récompense toujours les efforts de ses vierges. Soeur Elise soupirait après le jour où elle pourrait se donner toute entière au divin roi. Ce jour vint enfin, ce fut le 25 [illegible] 1886. Elle prononça ses premiers voeux qu'elle renouvela définitivement plus tard et qui l'attachèrent à tout jamais à l'épouse céleste

Oh! combien elle fut heureuse! et combien douces les larmes qui accompagnèrent son sacrifice!... Chère petite Soeur, j'ai partagé votre bonheur de la terre, puissé-je un jour jouir de celui qui vous est échu dans le ciel!

St Elise était une enfant d'obéissance. Après ses premiers voeux, elle fut envoyée comme infirmière à l'hospice de Sarlat d'où on la détacha pour remplir l'office de lingère au collège Saint Joseph de la même ville. Elle montra dans l'exercice de sa double charge tant de tact et de savoir-faire qu'elle se concilia de suite l'estime et l'affection de tous. En octobre 1889, elle recevait sa destination pour Mussidan, où elle ne faisait que passer. Sarlat la réclamait encore, mais son séjour y fut de courte durée et elle quitta de nouveau cette résidence pour retourner à Mussidan. Là aussi son dévouement fut apprécié, les malades l'aimaient et son action sur eux était si grande que plusieurs se convertirent et revinrent à la pratique de la religion. En 1892, c'est l'hôpital de Bergerac que sa Supérieure Générale lui assignait comme champ de travail et pendant trois ans elle y remplit son modeste emploi à la satisfaction générale

Cependant Sarlat qui avait eu ses débuts devait avoir le couronnement de sa carrière. Soeur Elise fut désignée pour ce poste dans le courant de l'année 1895 et pendant huit ans, sous la direction de Mère Céline Dolzon, elle se dépensa sans compter pour le service de Dieu et du prochain. Mais le dévouement a des limites qu'il ne faudrait pas dépasser. St Elise ne le comprit peut-être pas assez et, malgré la délicatesse de sa santé, elle resta continuellement sur la brèche. Hélas sa générosité devait lui coûter la vie! Nous étions au printemps de 1903, une affection de poitrine se déclara soudain et elle fit des progrès si rapides qu'au bout de quelques jours tout espoir de guérison fut perdu. On s'empressa autour de la malade, les soins les plus intelligents et les plus affectueux lui furent prodigués. Sa vénérable Supérieure, les religieuses de la Communauté faisaient violence au Coeur de Dieu pour prolonger ses jours, mais tout fut inutile; Soeur Elise était mûre pour le Ciel, le Ciel voulut la posséder. Le 18 juin elle s'éteignit doucement en prononçant des actes de foi, d'espérance et d'amour. A sa digne Supérieure qui lui recommandait de ménager ses forces, elle répondit: « Ma Mère, permettez-moi de continuer à prier, quand on est arrivé au moment où je suis, on ne donner ma voix comme tout le reste!... »

Atteinte d'une phtisie galopante, elle ne se fit aucune illusion malgré les dire des médecins Quelques moments avant de mourir comme elle répétait avec ardeur: « Mon Dieu je vous donne mon coeur mon esprit et ma vie à quelqu'un qui voulait lui persuader de ne prier que tout bas: Oh! fit elle, quand on en est là on peut bien donner tout ce qui reste. Je veux donner ma voix

peut assez se fatiguer pour réparer le temps perdu ». Langage sublime qui témoigne de la beauté de l'âme de cette fille de Sainte-Marthe ! Avant de rendre le dernier soupir, Sœur Elisa disait encore à Mère Céline avec un accent qui trahissait la tristesse : « Je vous promets une rose d'un genre nouveau comme vous n'en avez jamais eu ». Quelle était cette rose entrevue par la mourante et qu'elle semblait redouter pour sa mère bien-aimée ? Dieu à ce moment lui avait-il dévoilé l'avenir ? Il est permis de le penser et la fleur douloureuse n'était-elle pas la mort de Mère Béatrice Dolezon arrivée quelques mois plus tard ? Cette épreuve la plus cruelle et la plus redoutée par le cœur fraternel de Mère Céline n'était-elle pas la rose épineuse prédite par Sœur Elisa ?

..... — Sr Elisa, nous l'avons dit, n'avait pas d'instruction ; mais elle y suppléait par un jugement très droit, un tact délicat, une réserve douce, humble et exquise. Elle poussait jusqu'à l'excès l'oubli d'elle-même et son esprit d'obéissance la rendait capable de tous les sacrifices. Aussi Notre-Seigneur qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix a eu pitié de sa dévouée servante et s'il est écrit que « l'homme obéissant racontera les victoires » nous pouvons et nous devons croire que Sœur Elisa a reçu la récompense promise aux âmes obéissantes et qu'elle célèbre dans le ciel ses nombreux triomphes sur le grand révolté qui a nom Lucifer.

Jésus Juge Souverain, Jésus qu'elle a aimé et servi dans la vie religieuse, Jésus aura tenu compte de ses nombreux mérites et l'aura mise en possession de l'éternelle vie.

Signé : E. Chazarain ptre ch.e h.re

Notre Vénérée Mère Jeanne de la Croix Serbat disait de Sœur Elisa Jourdes : « Son origine était rustique ; mais son éducation religieuse était soignée ; la patience était vraiment belle. Elle faisait avec une rare perfection tout ce qu'on lui confiait. C'était une Perle cachée. Une vraie bonne Compagne charitable, complaisante, douce, dévouée, un modèle de régularité, de charité fervente.

18 Juin 1903

Notre Vénérée Mère Jeanne de la Croix

Sr Elisa Jourdes était une parfaite religieuse et une parfaite infirmière ; très aimée de ses malades, très estimée des médecins qui disaient après sa mort à notre Mère : « Vous avez perdu une admirable infirmière. »

Sœur Saint Benoît Valentin.

Eymet

Encore un vide dans nos rangs ; mais, hâtons-nous de le dire, encore une mort précieuse devant Dieu.

Marie Valentin naquit en 1821 non loin de La Roche Chalais de parents recommandables. Son éducation se fit en grande partie au foyer paternel ; mais sa mère, chargée d'enfants, la confia aux soins d'une institutrice très bonne chrétienne qui achèva son œuvre.

Les Couvents étaient alors peu nombreux et Marie ne connaissait aucune religieuse lorsqu'une de nos Sœurs d'Eymet eut occasion de venir (pour) dans son voisinage. Attirée par la nouveauté, la jeune Marie voulut voir cette bonne Sœur et trouva moyen de la rencontrer, sa Mère et de causer longuement avec elle. Cette personne, pensait-elle, est envoyée ici par le bon Dieu pour me frayer le chemin de la vie religieuse ! Aussi ne se lassait-elle point de voir et d'entendre la bonne Sœur à laquelle elle adressa abondamment maintes et maintes questions sur la Communauté. Cette précieuse visite ne s'effaça jamais du souvenir de la jeune Marie qui, quelques années après, entrait au Noviciat des Sœurs de Ste Marthe d'Eymet. Placée sous la conduite d'une maîtresse expérimentée, elle fit de rapides progrès dans la vertu et dans la Science.

Elle fut admise à la prise d'habit le 21 janvier 1841 et reçut le nom de Sœur Saint Benoît. La nouvelle novice s'efforça d'acquérir toutes les vertus religieuses pendant le temps précieux du Noviciat. Exercée à toutes les œuvres de la Congrégation, elle se rendit apte à les remplir toutes. Dans le soin des pauvres et des malades rien ne la rebutait. Toujours prête à se rendre utile, elle remplaçait avec empressement les Sœurs momentanément empêchées de remplir leur emploi. Aussi son année de probation fut-elle des plus satisfaisantes.

Sœur Saint Benoît fit profession le 27 janvier 1842. Elle fut préparée à ce grand acte par une retraite que donna Monseigneur Macerouze de sainte mémoire. Le pieux et docte prélat présida cette cérémonie. Jamais jour plus beau pour la nouvelle professe ! Elle eut bien voulu cependant ne jamais quitter le Cénacle du Noviciat, mais la Sainte Obéissance l'envoya tour à tour à Cahuzac, à Issigeac, à Castillonnès où se sont écoulés 28 ans de sa vie religieuse. Dans ce dernier poste surtout on ne peut

assez admirées son dévouement. Faisant la classe tout le jour, elle passait les nuits auprès des malades, labeur pénible qu'elle partagea avec Mère Rosalie de douce et pieuse mémoire. Ce genre de vie dura de longues années jusqu'à ce qu'enfin le vénérable Monsieur Boë, alors Curé de Castillonnès fonda la maison d'éducation dont Sr Euphrasyne fut titulaire et qui, à tous les points de vue ne laissait rien à désirer. Hélas! cette chère maison fut la première de la Congrégation frappée d'expulsion!...

Sr Saint Benoît, rappelée à Eymet longtemps avant cet acte inique y fut nommée Supérieure de la Communauté en 1890. Après 13 ans de Supériorité Sa Santé déclina visiblement. Atteinte d'une paralysie nerveuse, cette bonne Mère comprit que Dieu voulait la purifier par la souffrance avant le Suprême départ, elle se soumit et adora les décrets du Ciel.

Après Pâques de l'année 1903, ses forces diminuant de plus en plus, elle finit par s'aliter. Un jour qu'elle avait voulu se faire mettre sur son fauteuil, elle tomba en Syncope.

Lorsqu'elle fut revenue à elle, toutes les filles indistinctement se mirent à genoux autour d'elle et lui demandèrent sa bénédiction. Levant alors ses mains défaillantes elle nous bénit!... «Ma Mère, dit alors une Sœur, vous prierez pour nous au ciel?» — Un signe de tête fut la réponse affirmative. «Ma Mère, continua la Sœur, vous demanderez au bon Dieu de nous laisser dans nos maisons et à nos œuvres?» Même signe affirmatif. Ce dialogue dura quelques minutes et la chère malade remonta péniblement dans le lit qu'elle ne devait plus quitter que pour le cercueil. Dans cet état d'affaiblissement, elle offrait à Dieu le sacrifice de sa vie pour la chère Congrégation, pour l'Eglise, pour la France, pour sa famille. Souvent elle avait le bonheur de recevoir son Jésus et, lorsqu'il lui fut impossible de communier, elle eut encore fréquemment le bienfait de l'absolution.

(Sr Marie de la +)

Plusieurs familles vinrent leur recommander leurs parents et leurs intentions. Quelque temps auparavant, voyant toutes les Sœurs auprès d'elle, elle leur demanda pardon des peines involontaires qu'elle avait pu leur faire pendant l'exercice de sa charge.

Apprenant la fermeture du cher couvent de Castil-

-bonnès, elle dit à l'une de ses filles : « Ecrivez à la bonne Supérieure et dites-lui que notre maison d'Eyguet lui est ouverte à deux battants à elle et à ses filles, obtenez-en la permission de notre Mère Gle » Ce qui fut fait. Pendant tout le temps que durèrent ses souffrances, la chère malade ne donna aucun signe d'impatience. Enfin, pleine de mérites, cette bonne Mère rendit sa belle âme à Dieu le 31 août 1903 dans la 82e année de son âge et la 62e de sa profession religieuse. Puisse cette Vénérée Mère nous obtenir de Dieu le maintien de nos oeuvres et le salut de notre pauvre pays.

31 août 1903

Sœur DuBut

Dépôt

Notre bonne Sœur DuBut était l'aînée des enfants nés de l'union chrétienne de Thomas Dumaine et de Mathilde DuBut de Saint Paul. Elle vint au monde en 1823 dans un petit village de la paroisse de Bourdeilles et reçut au baptême le nom de Jeanne Mélanie.

Dès son bas âge elle se montra très entreprenante et très espiègle. Aussi, pour procurer quelque répit à sa bonne Mère et mettre ses frère et Sœurs à l'abri des arguments trop expressifs de leur aînée, prit-on l'habitude de la laisser chez son oncle maternel, Mr Martial DuBut maire à St Front-la-Rivière.

Mélanie s'y plaisait beaucoup. Libre comme l'air dans la vieille demeure, elle allait et venait par les grandes salles, furetait de la cave au grenier, parcourait le jardin, explorait la basse-cour, arpentait la prairie, visitait la métairie, que sais-je !...

Occupée du ménage et des soins à donner à ses petits enfants, d'ailleurs toujours souffrante, sa tante, frappée du bon sens précoce de la fillette, la considérait déjà comme une personne raisonnable et conséquemment la surveillait très peu. Il va sans dire que la petite fille abusa plus d'une fois de cette aveugle confiance.

Un matin, ce fut fort grand émoi, Mélanie avait disparu !... Elle était tantôt accueillie

On la cherchait maintenant pour lui donner son déjeuner, impossible de la découvrir !... Après l'avoir inutilement appelée par la maison et au jardin, on se précipitait déjà vers la pièce d'eau, vers la rivière. Maîtres et domestiques, tous couraient effarés lorsque Mr le Curé parut revenant de l'église. (Le presbytère étant alors en réparation, Mr l'Abbé Joyeuse logeait au château) « Qu'avez-vous, s'écria-t-il aussi ému, qu'est-il donc arrivé ? — Ah ! Mr le Curé, quel malheur ! Mélanie est perdue, noyée peut-être, nous la cherchons depuis longtemps, nous ne la trouvons nulle part ! — Oh ! voyons, voyons, vous vous effrayez bien vite, il me semble ! Mais je vais vous aider à la chercher cette petite, le temps seulement de monter le calice dans ma chambre et je suis à vous ! »
Aussitôt Mr le Curé court précipitamment à sa chambre (située à l'extrémité du corps principal de logis), il en ouvre brusquement la porte... puis la fenêtre et, d'une haleine : « Ho ! hé ! là-bas, crie-t-il de toutes ses forces ; revenez tous, je l'ai trouvée ! » En effet, à demi blottie sous les couvertures, Mélanie dormait la poupée dans les bras !... Eveillée par les appels de Mr le Curé, elle s'expliqua sans trouble que, la poupée étant malade elle lui avait appliqué plusieurs emplâtres et que, la pauvre petite devant beaucoup souffrir, elle l'avait bercée au lit et s'y était mise elle-même pour l'obliger à demeurer tranquille. On lui fit entendre qu'il ne convenait point d'entrer chez Mr Joyeuse en son absence, encore moins de grimper sur son lit. On la gronda, mais Mr le Curé était de si bon cœur que la contrition de la petite fille ne fut pas bien profonde. Elle promit bonteuse cependant, elle promit de ne plus recommencer jamais.
A la suite de cette aventure, Mélanie se montra exemplaire durant plusieurs semaines ; elle ne quittait guère sa tante, elle lui rendait mille petits services avec une complaisance et une adresse vraiment extraordinaires dans une enfant si jeune. Or un matin des hôtes nombreux furent annoncés pour le dîner. Le temps était bien court pour se procurer le nécessaire, pour préparer les aliments, pour dresser le couvert. La maîtresse de maison devait largement payer de sa personne, la cuisinière ne savait où donner de la tête. Mélanie s'ennuyait beaucoup de tout ce remue-ménage lorsque sa tante l'aperçut. « Petite, dit-elle, tu vas me rendre un grand service. « Voici une tasse de café au lait, porte-la à Mr le Curé et

dis lui qu'aujourd'hui nous ne dînerons qu'à midi ... Toute fière de cette importante mission, la fillette saisit le plateau et s'en va à pas comptés le long du corridor. Mais ce déjeuner a un parfum exquis; l'enfant n'a goûté de café au lait de sa vie. « Que ce doit être bon, se dit-elle, si j'en goûtais un tout petit peu?... Ma tante ne va pas venir, elle est si occupée à la cuisine! mon oncle est déjà à l'étude, personne ne me verra bien sûr. Là, au tournant de l'escalier, vite, goûtons un peu!... » Et, succombant à la tentation, elle trempe ses lèvres ... « Dieu que c'est bon!... Encore un peu, rien qu'un petit peu!... M^r le Curé ne pourra pas deviner quelle quantité il y en avait... hum!... Et, maintenant, cette rôtie si bien dorée, si je la goûtais aussi?... Je vais m'asseoir là un instant sur une marche et j'en tremperai un tout petit morceau ... » Ainsi fut fait encore. Mais la rôtie était appétissante, Mélanie y fit brèche sur brèche et le café au lait diminua vite!... « Oh! pensa-t-elle alors tout éperdue, jamais je n'oserai porter cela à M^r le Curé. Il comprendrait bien sûr que j'ai goûté son déjeuner!... Comment faire?... Si, vite je finissais le tout?... Nous ne devons dîner qu'à midi aujourd'hui!... Oui... mais... si M^r le Curé allait mourir de faim?... Bah! les hommes ne meurent pas peut-être pour si peu; et, d'ailleurs, le dimanche M^r le Curé ne meurt point et pourtant ce jour là il ne prend rien du tout que si tard! » Rassurée par cette conclusion, Mélanie avale en hâte le reste du malheureux déjeuner puis, déposant tasse et plateau dans un coin obscur, elle s'esquive et disparaît bientôt à travers les haies de la grande prairie!... Mais la conscience n'est pas tranquille. Notre petite fille rougit d'avoir été gourmande: elle regrette de n'avoir pas obéi; elle se dit qu'elle serait plus contente et qu'elle s'amuserait mieux si elle avait pu redescendre la tête haute auprès de sa tante qui certainement lui aurait fait goûter la compote ou la crème. Puis commence osser reposante maintenant!... « Oh! que la matinée est donc longue, se dit-elle, que M^r le Curé doit avoir faim!... Pourvu qu'il n'aille point trouver ma tante et lui demander pourquoi on ne dîne pas à 11 heures aujourd'hui! Mon Dieu que je m'ennuie!... Et la fillette soucieuse cueille des fleurs, les jette une à une dans la Drenne, les regarde longtemps suivre le fil de l'eau puis, lasse de ce jeu qui ne la calme point, elle essaie de saisir les libellules au passage; elle se balance aux branches du Saule-pleureur; elle s'assoit

à son ombre au bord de la fontaine. hélas! le souvenir de la faute la tourmente partout!... Allons, se dit-elle, il faut bien que je sache si ces Mrs n'arrivent point. Je vais aller tout le long de la haie jusqu'au bord du chemin, peut-être les verrai-je venir... Et la voilà qui se faufile, qui se glisse, qui se blottit, qui passe la tête mutine à travers les branchages, qui regarde de tous ses yeux. Longtemps elle se fatigue à écouter, elle s'impatiente d'attendre.... Enfin! enfin, voici des chevaux là-bas Elle entend rire et causer les cavaliers qui les montent, elle reconnaît les hôtes attendus. « Qu'ils sont heureux, dit-elle avec envie et que le cœur me bat!... »

Cependant les visiteurs ont pénétré dans la Cour, on s'empresse autour d'eux, on leur fait fête, on les entraîne vers la Maison, on donne enfin le fameux dîner!. Ah! quel moment.... Mélanie s'est relevée; elle est rentrée en tapinois heureuse de passer inaperçue en faveur du joyeux désordre; mais, fixée de yeux sur le seuil de la Salle à manger: « Laissons-les se mettre à table, se dit-elle, quand ils seront en train d'être servis, je me faufilerai à ma petite place et personne ne prendra garde à moi... » Tandis que notre petite fille se rassurait ainsi, Mr le Curé avait dicté le « Benedicite" et, s'asseyant à la droite de la Maîtresse de maison: « Ah! Madame, dit-il je vais faire honneur à votre dîner, je meurs de faim vraiment! - Vous mourez de faim, Mr le Curé, pourtant vous avez déjeuné un peu tard aujourd'hui - Déjeuné! pas du tout. Peyrouni était trop occupée sans doute; elle m'a tout à fait oublié ce matin - Mr le Curé, je vous demande bien pardon, j'ai préparé moi-même votre déjeuner et vous l'ai envoyé par Mélanie vers 8 h 1/2 - Je n'ai vu personne Madame; votre petite commissionnaire ne vous aura pas compris sans doute, je ne l'ai pas même aperçue ce matin.

A cet instant même Mélanie sentait furtivement: « D'où viens-tu donc petite? - De me promener ma tante - Ah! tu t'es bien amusée?... pourquoi baisses-tu la tête?.. tu n'as pas peur de ces Mrs sans doute?... Puis comme la petite fille demeurait muette et cherchait à gagner sa place, sa tante la retint continuant son interrogatoire: « Qu'as-tu fait du café au lait que je t'ai confié ce matin pour Mr le Curé? - Pas de réponse. « Tu as cassé la tasse? - Non ma tante - Tu

l'as renversée? – Non ma tante – Tu ne l'as pas donnée au chat sans doute? – Non ma tante? – Mais... alors... c'est toi qui as mangé le déjeuner de Mr Joyeuse? – .... Oui... ma tante!... – Oh! vilaine gourmande!... faire jeûner ainsi Mr Bluré... me tromper, moi qui avais confiance en vous!. Oh! que c'est mal cela!. Et vous comptiez vous mettre à table maintenant quand vous deviez être enfermée à la cave?... Vous saurez Melle que, après avoir déjeuné 2 fois, on peut dîner légèrement. Allez vous asseoir dans ce coin là-bas sur ce tabouret Voici un morceau de pain et un verre d'eau, vous n'aurez rien autre chose aujourd'hui.»

Très humiliée de cette correction publique, la petite gourmande arrosa son pain de ses pleurs.

Racontant cette vieille histoire, quelques mois seulement avant sa mort, notre chère sœur ajoutait: « J'étais très honteuse, mais je sentais qu'on avait raison de me punir. Certes je l'avais bien et trop mérité

Du reste Mélanie ne fut point corrigée pour cela de ses espiègleries mutines. Un jeune dindon se pavanait dans la basse cour dont il se croyait maître. Venait-on à la traverser, il s'élançait furieux provoquant au combat les gens qui avaient l'audace de le braver. Les grandes personnes s'en débarrassaient d'un tour de main; mais les enfants frémissaient à son approche et n'avaient d'autre ressource que de s'enfuir. Cela leur plaisait peu. D'ailleurs ce n'était plus la saison de jouer dans les prés; le parterre était trop petit et le jardin trop solitaire. Pour leurs ébats ils préféraient la cour pleine de mouvement et de bruit Un jour donc Mélanie résolut d'en finir avec son adversaire Appelant son cousin: « Jules, viens avec moi, dit-elle et, si tu n'es pas un poltron, tu m'aideras à attraper le méchant coq d'Inde et à lui faire son affaire. Le petit garçon n'avait guère que cinq ans, pourtant ces mots: « si tu n'es pas un poltron » électrisèrent son courage et voilà nos deux bambins qui vont droit à leur ennemi, qui s'élancent sur lui en braves, qui le poursuivent, qui le serrent de près, qui le terrasent, qui l'empoignent, qui l'entraînent et qui le précipitent dans une basse fosse! car c'était là l'affaire préméditée par Mélanie... La terrible enfant ne sourcilla point lorsque q.q. heures plus tard on la pria d'aider à la recherche du malheureux dindon, ni lorsque revenant bredouille de sa

course avec le petit Jules, elle dit tranquillement : « Ma tante nous n'avons rien trouvé ?... ».

Dans une autre circonstance on avait fait un cerf-volant et on s'en était promis beaucoup de plaisir... Oh ! quand il s'élèverait bien haut, quand il paraîtrait tout petit, quand il courrait comme un nuage, comme on serait content, comme on serait fier et heureux !... Hélas ! l'instant venu, les efforts réunis des enfants ne réussissent pas même à donner le moindre élan au fameux jouet. Que faire ?... « Oh ! j'ai une idée, crie Mélanie, attrapons une poule, nous l'attacherons au cerf-volant et nous la ferons s'envoler avec lui ! » Vite on court au poulailler, on saisit une belle pondeuse, on la ficelle à la baguette du cerf-volant et, de toutes leurs forces, nos enfants lancent leur jouet ainsi attelé à travers l'espace. Mais peine perdue, poule et cerf-volant retombent lourdement sur le sol ! « Que c'est ennuyeux, dit Jules, comment donc faisait l'oncle A. l'autre jour ? — C'est que nous n'avons pas bien lancé, dit Mélanie, tu es trop petit je t'assure, laisse-moi faire toute seule, tu vas voir comme ça ira bien. » Et la fillette s'évertue et recommence à diverses reprises le lancement si périlleux pour la malheureuse volaille. Impossible de réussir ! « Décidément dit-elle, cette poule est bien sotte de ne pas s'envoler ! Détachons-la et laissons-la retourner à son nid. Quand le vent soufflera notre cerf-volant s'élèvera tout seul. » Cependant débarrassée de ses liens, la pauvre poule demeure inerte sur le sol ; les enfants essaient de la chasser, elle ne bouge point. Mélanie est inquiète mais elle fait la brave : « Cette bête est fatiguée, dit-elle, mettons-la à l'ombre sous la haie. Quand elle sera bien reposée elle recommencera à marcher. Nous reviendrons la voir après dîner ; je suis sûre que elle sera partie. » Hélas ! lorsque après le repas les enfants retournent à leurs jeux ils trouvent la malheureuse poule à la même place : « Elle a l'air bien malade dit Jules, portons-la à maman, veux-tu ? — Oui, allons. » Et mettant la poule dans son tablier, Mélanie retourne vers la maison, mais au lieu d'un air bien franc : « Ma tante, dit-elle, nous avons trouvé cette poule sous la haie, elle a l'air bien malade — Que c'est fâcheux, une si belle poule, une si bonne pondeuse ! Que lui est-il donc arrivé ?... les chiens l'auront roulée sans doute car ce matin encore elle était en parfait état... Enchantée d'entendre ce cri-

ser les choses, Mélanie se garde bien de répondre et court rejoindre son cousin.

On ne finissait pas de raconter toutes les fredaines de la petite fille. Lorsque quelque congé les ramenait à Saint Front, ses jeunes oncles (aux espiègleries desquels elle se prêtait très bien), mettaient sans cesse à contribution son adresse, son sang-froid et sa joyeuse humeur pour jouer mille tours pendables aux parents, amis et voisins. Et de quel cœur on riait ensuite!...

Cependant l'heure du bon Dieu venait. La mort prématurée de sa mère, la première Communion faite dans le deuil et les larmes, les difficultés de l'existence entre ses jeunes sœurs et une tante à qui Mlle Dumaine les avait confiées, mille tristesses enfin mûrirent hâtivement l'âme de Mélanie. Elle comprit dès lors ce que vaut la vie et décida de en remplir la tâche que de ce qui nous suit pas de là la tombe: les œuvres faites pour Dieu seul. Elle était toujours gaie pourtant, fine en ses idées, originale en ses saillies, heureuse de retrouver dans la vieille demeure de famille l'oncle si paternel, la tante si douce et si bonne près desquels s'était écoulée son enfance. Elle aimait ses petites sœurs si charmantes, ses cousines qui le lui rendaient bien et, parmi l'aimable troupe des oncles et des cousins, elle appréciait tout particulièrement ce bon Jules ancien compagnon de ses escapades que les vacances ramenaient toujours maintenant chargé de couronnes et de prix. Mais, courageusement, elle s'arracha à toutes ces affections et les portes de la Miséricorde de Bergerac se fermèrent sur elle comme venait de sonner sa vingtième année.

Mélanie aimait beaucoup les malades et les pauvres. Pendant la façon austère et rigide dont on accomplissait les œuvres hospitalières autour d'elle comprimait son âme ardente, resserrait son cœur aimant. Sa nature enthousiaste et expansive s'étiolait et l'heureux caractère de la jeune fille menaçait de s'assombrir. Sous l'empire de cette souffrance, on lui rendit sa liberté. Elle n'en usa d'ailleurs que pour solliciter de nouvelles chaînes. Cette fois ci son espoir ne fut point déçu. Entrée comme prétendante dans notre Communauté du Chemin vers 1845, Jeanne Mélanie y fit profession le 8 juin 1847 entre les mains de Monseigneur Georges Massonnais de vénérée mémoire

La rondeur de son caractère, son franc parler, son ardeur au travail son joyeux entrain en toute occurrence plaisaient à ces vieilles Mères comme des fruits de leur propre terroir. Elle facilitaient singulièrement d'ailleurs les oeuvres de zèle auxquelles on ne manqua pas d'employer bientôt Soeur Dubut
(Les Srs de Ste Marthe portaient alors leur nom de famille ; mais une Soeur Romaine ayant devancé Mélanie dans la Congrégation on donna à celle-ci le nom de La Mère)
Ce nom fut bientôt connu comme un synonyme de la vaillance et de la bonté. La Soeur ne craignait pas la peine, elle ne reculait devant aucun service à rendre ; elle lâchait jamais pied devant ce qui lui paraissait être son devoir même lorsqu'il s'agissait de maîtriser un incorrigible ivrogne ou un sieffé coquin. Calme, tranquille un peu narquoise, elle flagellait les gens en quelques mots qui suffisaient à leur faire mesurer la profondeur de leur misère et l'étendue de la miséricorde du bon Dieu. On aimait à la voir passer soit dans les chemins des campagnes, soit dans les rues étroites de notre vieille ville. Elle entrait dans toutes les chaumières, elle grimpait tous les étages, elle pénétrait dans les plus étroits réduits. Elle y portait des secours matériels, des aumônes, mais, plus encore que l'argent, les vivres ou les vêtements qu'elle distribuait, les pauvres aimaient son sourire si bon, les paroles qui reflétaient de foi, de gaieté, de courage ; ses conseils marqués au coin de la sagacité et de la prudence. Volontiers, tous la fussent servis de l'épithète chère aux ouvrières du Faubourg St Marceau parlant de la "Soeur Rosalie" et eussent dit de Soeur Dubut : "Ce bon garçon de Soeur"
Pendant les années 1856 et 1857, qu'elle passa à Millau de Nonton Soeur Dubut allait souvent porter au loin des secours et des soins aux pauvres villageois.
Un jour que, dans l'une de ces courses charitables, elle traversait seule un grand bois elle entendit des gémissements et des plaintes mêlés, hélas ! de blasphèmes de jurons. S'orientant aussitôt, elle découvrit au pied d'un arbre, un homme à la physionomie farouche aux allures sinistres. Mais elle ne savait point trembler Se recommandant aux Seuls compagnons de sa route,

le bon Dieu et son ange gardien, elle s'approcha tranquille, s'enquit de l'état du voyageur, le réconforta par un cordial et prépara en un tour de main ce qui était nécessaire au pansement de la blessure. Or, comme elle écartait les vêtements pour laver la plaie sans les mouiller elle aperçut la marque infâme qui flétrit à jamais les condamnés au bagne! Notre chère Sœur étouffa le cri qui montait à ses lèvres et remplit doucement son office tandis que par de bonnes et encourageantes paroles elle essayait d'épargner au malheureux la honte d'avoir été reconnu comme un criminel. Le relevant lestement d'ailleurs, aussitôt la besogne faite, elle partit, laissant comme adieu un de ces mots qui réveillent la foi et la confiance, elle disparut bientôt derrière les genêts en fleurs. "Il me semblait, disait elle plus tard, que je n'arriverais jamais ce jour là aux Mouillères. On m'y trouva pâle et défaite et je dus accepter dans une métairie quelques fruits et un peu de vin. Ayant achevé de distribuer soins et remèdes, je priai un brave vieux paysan de m'accompagner sous prétexte que j'étais demeurée longtemps et que la nuit approchait. Dès lors de ma confiance, il saisit son gourdin et nous partîmes; mais il avait peine à me suivre et raconta à son retour qu'il en y avait point de bêtes fuir plus rapidement que la Sœur Doublet. S'il avait su quel chasseur je craignais de trouver sur mes traces!....."

De retour à Périgueux Sœur Dubut rejoignit Mère Meinrad et Sœur Puylagarde au Dépôt de mendicité. Elle demeura à ce poste le reste de sa vie s'occupant activement et simultanément du quartier des hommes, du potager, du verger, de la basse cour, de la cave etc. Ces divers soins ne l'empêchaient point d'ailleurs de visiter à domicile quantité de pauvres malades qu'elle était fort ingénieuse à soulager ainsi que nous l'avons dit déjà.

Cependant les deuils s'étaient multipliés dans sa famille et vers la fin de Xbre de 1901, Sœur Dubut eut la douleur de perdre la dernière Sœur qui lui restait. Elle l'entoura de ses soins, la prépara à recevoir les derniers sacrements, la consola et la soutint jusqu'au dernier soupir. Lorsque tout fut fini, elle revint au Dépôt bientôt. A partir de ce moment, ses forces déclinèrent rapidement. Elle, naguère encore si active et si gaie, restait de longs moments abattue

par une lourde somnolence. Voulait-elle rendre quelque service, ses jambes engourdies, ses pieds incertains ne lui permettaient que de se traîner péniblement; essayait-elle de travailler ou de lire, ses yeux obscurcis (par la cataracte) ne lui laissaient apercevoir que confusément les caractères de son livre ou les mailles de son tricot. Elle ne se plaignait pas de ces infirmités, elle en parlait même plaisamment sachant qu'elle espérait en guérir, sachant que, fatiguée des tristes combats de la vie, elle ne fût pas fâchée d'en apercevoir enfin le terme. L'automne et l'hiver passèrent ainsi. On touchait au printemps de 1902, déjà le soleil de mars avait de chaudes caresses et de radieux sourires. Le jour de la fête de Saint Joseph, le temps était splendide. Toute réconfortée, notre chère vieille résolut d'en profiter pour aller visiter au Chouin la vénérable Mère Saignette et notre chère Sœur Bronze. Elle s'y rendit seule et sans aucune peine contente de fouler encore les pavés des rues si souvent effleurés d'un pas alerte lorsqu'on courait joyeuse à la recherche et au secours des indigents. Qui aurait reconnu dans cette humble petite vieille à la taille courbée, à la démarche lourde et chancelante la vaillante hospitalière qui allait si allègrement magnifier le regard et le cœur en haut!...

Quelques-uns cependant la devinèrent encore à son bon et fin sourire, à cette physionomie sereine que le temps ni les peines n'altérèrent jamais. On courut à elle, on fut heureux de lui dire un affectueux bonjour, de lui renouveler l'expression de la plus respectueuse reconnaissance. Au Chouin on lui fit fête et les heures s'écoulèrent rapides. Déjà il fallait revenir. Inquiète de savoir la chère Sœur seule dans les rues où la faiblesse de la vue transformait tout en danger, Mère Mémoire l'avait envoyée chercher par une vieille femme. Sœur Dubuet prit donc congé de la Communauté du Chouin (non sans promesse de retour) et, pleine de gratitude pour le bon Dieu qui lui avait accordé ces quelques belles heures, elle reprit le chemin du Dépôt.

Désireuse de conter ses prouesses à notre Révérende Mère, qu'elle ne pouvait voir que si rarement et qu'elle affectionnait beaucoup, elle grimpa en passant l'escalier du Noviciat pour demander audience. On lui dit que notre Mère était à la Chapelle pour les Vêpres, particulièrement allongées ce jour là par des prises de ceinture et des réceptions dans la congrégations du Pensionnat. Un peu échauffée et fatiguée par la course, Sœur Dubuet pensa qu'il

serait imprudent d'attendre et que le plus sage était de remonter à son désir et de rentrer dare, dare au logis. Elle partit, mais, hélas! sur le seuil même de la cour du Dépôt, elle trébuche et se brise la cuisse.

A partir de ce moment la vie de notre chère Sœur ne fut plus qu'un martyre. Son âge avancé, la fièvre intense qui s'était emparée d'elle dès la première heure de l'accident avaient fait pronostiquer une fin si prochaine qu'aucune ligature n'avait été faite, aucun appareil appliqué. Aussi lorsque, contrairement à toutes les prévisions, la robuste constitution de la malade triompha du danger, on constata qu'il lui serait désormais impossible de se mouvoir (marcher). Elle eut bien de la peine à s'y résigner. Elle regrettait le jardin, la basse-cour, le pasteur spécialement confiés à ses soins depuis longues années et qu'elle n'avait pas cessé encore de surveiller et de faire organiser d'après les conseils de sa vieille expérience. Il lui en coûtait surtout d'abandonner les exercices de la vie religieuse, la vie commune, la chère petite chapelle où il faisait si bon prier! Elle trouvait longues les heures de solitude et bien dure cette complète impuissance à laquelle il avait plu au bon Dieu de la réduire!... Cependant, quelque douloureux que fussent ces sacrifices, elle acquiesçait à tous et riait d'elle-même disant: « Ah! vraiment! le bon Dieu est admirable. Il savait bien que je ne choisirais jamais ces infirmités-là!... » Mais il y avait aussi de poignantes tristesses, des heures sombres où la mort, le jugement, le purgatoire lui semblaient un noir et profond abîme où elle allait sombrer.... Il y avait des heures de cruelles souffrances où elle se montrait exigeante, impatiente, emportée même peut-être, malgré le dévouement dont elle fut constamment l'objet. Ces fâcheux incidents duraient peu et suivent rires et badinages se mêlaient aux larmes et aux reproches que la douleur faisait jaillir, mais que le cœur désapprouvait et regrettait à l'instant même. — De légères mais fréquentes congestions avaient aggravé peu à peu cet état déjà si pénible lorsque, en juin 1903, la mort prématurée du plus aimé de ses neveux vint briser les dernières forces de Sœur Dulieu. De fréquents accès de fièvre furent dès lors présager une fin prochaine. Les soins vigilants dont la pauvre infirme était nuit et jour entourée (malgré les travaux excessifs et la fatigue extrême de tous les membres de la Communauté) la retinrent encore cependant 6 mois sur la terre. Elle, qui avait tant redouté la mort, la vit approcher sans effroi. Elle conserva sa connais-

Sance jusqu'au dernier Soupir témoignant encore par Son regard (lorsque elle ne pouvait déjà plus parler) de Son amour pour Dieu, de Sa confiance en Lui, de Son affection pour toutes les chères Sœurs qui s'empressaient depuis si longtemps autour d'elle, de Sa reconnaissance pour leurs Soins si dévoués et pour les pieuses exhortations par lesquelles elles ne cessaient de l'encourager et de la soutenir....

Il est doux de mourir ainsi!... Bercée par la Religion, on ferme les yeux Sans regret aux choses de la terre pour les ouvrir Sans crainte à celles de l'Eternité. - Sous la protection de l'Archange Raphaël, Sœur Dubut franchit, au Soir du 24 octobre, la l'incommensurable distance qui Sépare l'exil de la patrie.

Puisse la miséricorde de Dieu l'y avoir reçue pour jamais!....

24 octobre 1903

Mère Béatrix Dolezon

Le blason des Dolezon, ou d'Olezon porte d'azur à une bande d'argent accompagnée en chef d'une étoile d'or et en pointe d'un lion de même orglé de Sable et lampassé de gueules

Bourg de la Madeleine

« Dieu seul suffit. »

C'est un noble caractère, c'est une âme grande et forte que nous devrions peindre aujourd'hui. Malheureusement, nous avons si peu vécu auprès de Mère Béatrix Dolezon que nous pourrons à peine esquisser quelques traits de Sa vie.

Son regard Serein et profond était pétillant d'esprit et brillant de franchise; Son Sourire révélait à la fois beaucoup de finesse, une loyauté à toute épreuve, une bonté presque infinie.

Aussi devinait-on dès l'abord les trésors de cette riche nature et la générosité de ce grand cœur. L'expérience justifiait surabondamment cette impression première. - Notre chère et si bonne Mère Béatrix avait reçu au baptême le nom de la vierge intrépide qui plaida d'une façon si péremptoire la cause des chrétiens devant une assemblée de Savants et de juges présidée par l'empereur Maximin. On l'avait nommée Catherine comme si l'on eût deviné que, toujours forte, toujours vaillante, toujours debout, elle combattrait Sans cesse Sans être jamais vaincue

En famille cependant on l'appelait Laura. Elle était née le 11 janvier 1840 à Beaulieu de St Barthélemy où ses parents (Jean Mathieu Dolezon et Anne-Marie

Fonpuy Boulouneix) possédaient une campagne. Monsieur Dolezon n'avait alors que 27 ans et sans doute partageait-il les idées et les sentiments d'un grand nombre de jeunes gens de son époque. J'ai ouï conter en effet que, apprenant de grand matin la proclamation de la république (de 1848), il avait couru en grande hâte prendre la petite Catherine dans son lit et l'avait portée tout en chemise à la fenêtre afin qu'elle assistât à la plantation de l'arbre de la liberté qu'une foule tumultueuse s'empressait de dresser sur la place publique du village !... Point n'était besoin au reste d'insinuer l'esprit d'indépendance à la fillette. Jamais il ne fut possible de lui faire plier les genoux lorsqu'on voulut lui infliger une pénitence ou l'obliger à solliciter humblement son pardon.

Dieu seul devait avoir raison de cette fière nature. Il y employa simultanément les rigueurs de l'épreuve et les délices de son amour.

Les lignes ci-contre contiennent qq. inexactitudes : A 8 ans Laura fut adoptée par un frère de sa Mère qui était veuf et habitait le château de Javerlhac avec la grand'Mère de l'enfant. Mère Céline ne naquit qu'un an après et ce fut à cette époque que Mme Lompré vint habiter chez sa mère en raison de sa mauvaise santé qui laissait ses enfants abandonnés à des domestiques pendant les longues courses du docteur. A 9 ans Mère Béatrix fit le bonheur de tous les membres de cette famille par ses attentions continuelles et ses soins incessants. Elle était déjà maîtresse de maison et jamais elle n'oublia de servir ses 2 oncles (dont les goûts étaient fort différents) suivant leurs désirs et leurs habitudes respectives

Un frère et une soeur avaient été donnés à Catherine. Elle les aimait tendrement, ce n'est pas assez dire : elle les chérissait maternellement. Mais la ruine vint et dispersa la famille. La petite Marie fut confiée aux soeurs de Nevers, le jeune frère partit tristement pour Paris et notre fillette, encore bien enfant, vint habiter Javerlhac où l'un de ses oncles exerçait la médecine. Monsieur (et Madame) Lompré et sa femme, aimèrent leur nièce à l'égal de leurs propres enfants et ceux-ci, au nombre de trois, vouèrent à leur cousine la plus fraternelle affection. Laura rendait ces sentiments avec usure. Elle était pour sa tante la plus attentionnée, la plus dévouée, la plus aimante des filles ; elle entourait son oncle, toujours souffrant, des soins les plus assidus et, lorsque les crises étaient trop violentes pour qu'il fût possible de les soulager, après avoir essayé de tout, Laura s'agenouillait auprès du pauvre patient et pleurait à chaudes larmes sans qu'il fût possible de la consoler. Elle eut la douleur de le voir mourir ; elle fut aussi témoin de la maladie et de la mort de l'un de ses cousins, Monsieur Edouard Lompré, jeune homme accompli, enlevé à la fleur de l'âge après avoir brillamment achevé son droit.

Rien ne mûrit comme la douleur. A son école Laura eut bientôt pris en pitié les illusions du monde et le mirage trompeur qui séduit la plupart des âmes au seuil de la jeunesse. Elle eut horreur des conditions du bonheur humain si coûteuse, si incomplet, si éphémère et Dieu fut désor-

mais l'unique objectif de son âme. Vouloir et agir étaient une même chose pour Laura, elle dut certainement trancher la grande affaire de sa vocation par une détermination prompte, sûre et irrévocable. Seule la situation douloureuse et pénible de sa famille put faire accepter à la jeune fille quelques atermoiements. Nous en possédons à ce sujet quelques détails fournis par les lignes suivantes: Javerlhac, le 21 avril 1863

Bien vénéré Monsieur de Monbrun,

Mademoiselle Dolezon part décidément demain pour Saint Barthélemy. De là, ainsi qu'il a été convenu, elle se rendra à Perigueux à moins que quelque obstacle imprévu ne vienne encore arrêter cette intéressante jeune personne dans l'exécution de ses pieux desseins. J'espère donc qu'elle vous arrivera avec son père ou sa mère sur la fin de la semaine ou dans le courant de l'autre. Comme elle part d'ici sans faire d'adieux définitifs à sa tante (dans le but d'éviter une émotion qui pourrait être funeste à cette excellente dame), elle ne prend avec elle que les choses tout à fait indispensables. Je ferai en sorte que son trousseau soit complété plus tard. Cette pieuse demoiselle va donc, en quelque sorte cesser d'être ma fille en Dieu pour devenir la vôtre .....
La pensée qu'elle va tomber en de si bonnes mains fait ma consolation. J'ai la confiance que vous n'aurez pas lieu de vous repentir de tout le bien que vous aurez la charité de lui faire. Soyez assuré du reste que je vous en aurai toujours la même reconnaissance que si vous le faisiez à ma sœur ou à moi-même. Mademoiselle Dolezon est une des plus belles âmes que j'aie jamais connues En rencontrer de telles est une bonne, mais bien rare fortune dans la vie d'un prêtre

Veuillez agréer, Monsieur le Chanoine avec l'expression de toute ma gratitude, l'assurance de mon profond respect

L. M. Lapeyrouse S.pre

Ainsi que l'annonçait cette lettre, Laura Dolezon entra au Noviciat de Sainte-Marthe le 1er mai 1863. Madame Dolezon l'accompagnait. La séparation ne fut point sans larmes. Toute meurtrie par le sacrifice, Laura se mit aussitôt à l'œuvre de sa formation religieuse. Plus une chose coûtait à sa nature ardente, plus elle apportait d'empressement et de générosité à l'accomplir. Elle regardait avec raison comme une très bonne fortune toutes les occasions de pratiquer la

(Soumission) la simplicité, la Soumission, la mortification, l'humilité
Elle prenait grand soin de n'en laisser passer aucune. Aussi si la
fierté de Son âme, ni l'ardeur de la nature, ni la sensibilité exquise
de Son coeur ne furent des obstacles à Son progrès dans la vertu. Elle
s'en fit au contraire des moyens puissants de Sanctification et
autant de Sources de mérites. Au reste Son esprit vif, pénétrant,
original émaillait de saillies heureuses les récréations du Noviciat dont
Laura faisait habituellement le charme. Elle riait volontiers de l'aven-
ture qui lui était arrivée dès le premier jour. Après le départ de
Mesdame Dalgon, Mère du Soulas, désireuse de faire une prompte
diversion au chagrin de la nouvelle venue, décida que Sr X allait
Sortir avec elle pour lui faire visiter Périgueux. Or, à cette époque
on portait d'énormes crinolines. La robe et le paletot de Laura étaient
faits pour s'étaler sur l'une de ces volumineuses cages et la jeune
fille avait obligé la Mère à emporter la Crinoline assurant qu'il
était impossible qu'elle en eût désormais besoin! Rose fut
donc de Sortir avec une jupe trop large et trop longue, avec
un paletot où trois Laura auraient pu se loger. Tout le
long des rues et des places on s'attroupait pour considérer
cette bizarre étrangère (en si grande contradiction avec la mode)
qui avait peine à marcher, embarrassée qu'elle était par les
plis de Son immense jupe. La promenade aurait paru
bien longue à la jeune fille si elle ne l'eût mise à profit
pour acquérir l'humilité et rompre d'une façon toute pratique
avec le monde, Ses préjugés et ses exigences.
On demanda aussi à Laura de reprendre ses études et de
passer des examens. Elle obtint Son Brevet de Capacité le
12 Mars 1864 (et fut dès lors employée à l'enseignement)
Huit jours après l'examen de l'Académie notre jeune postulante eut
à en subir un autre beaucoup plus important. Je veux parler
de l'examen canonique qui précède la vêture et décide de l'admission
des novices. Elle y réussit excellemment et, ayant réuni tous les
suffrages, elle revêtit le Saint habit le 6 avril 1864. Dès lors on la
nomma Sr Marie Béatrice. (Monseigneur Dabert avait voulu
présider lui-même la Cérémonie et prononcer le Sermon d'usage.
Il était assisté de Mr Junières Vicaire Général Supérieur de la Congrégation, de
Mr de Ste Exupéry aussi Vre Gal et de Mr Bonnet Secrétaire particulier)
Mr Werdeney fut le prédicateur le 7 avril 1865
Un an plus tard, le 7 avril 1865, en la fête de N. Dame de la
Compassion la jeune novice prononça ses vœux.